
PRÉSENCE CHRÉTIENNE

LA MESSE

*LES CHRÉTIENS
AUTOUR DE L'AUTEL*

par

LES PRÊTRES DE LA COMMUNAUTÉ SACERDOTALE
DE SAINT-SÉVERIN

DESCLÉE DE BROUWER

LES CHRÉTIENS AUTOUR DE L'AUTEL

PRÉSENCE CHRÉTIENNE

J. Pieper et Raskop
JE CROIS EN DIEU

Paul Doncœur
LA VIERGE MARIE
DANS NOTRE VIE D'HOMMES

J. Goldbrunner
SAINTETÉ ET SANTÉ

Bernard Welte
VRAIE ET FAUSSE RELIGION

Urs von Balthasar
LE CHRÉTIEN ET L'ANGOISSE

André Blanchet, S. J.
LE PRÊTRE
DANS LE ROMAN D'AUJOURD'HUI

La Communauté sacerdotale de Saint-Séverin
LA MESSE
Les Chrétiens autour de l'Autel

PRÉSENCE CHRÉTIENNE

LA MESSE

LES CHRÉTIENS AUTOUR DE
L'AUTEL

PAR LA COMMUNAUTÉ SACERDOTALE
DE SAINT-SÉVERIN

*Douze hors-textes d'après des
photographies de Gérard Billoin*

DESLÉE DE BROUWER

FRANCIS CONNAN, curé de Saint-Séverin et les abbés,
membres de sa communauté :

HENRI CHAFFOTEUX

PIERRE COURVEAULLE

YOUAKIM MOUBARAC

ALAIN PONSAR

ont collaboré à ce livre.

IMPRIMATUR :

Bruges, le 24 février 1955

A. QUAEGBEUR, vic. gén.

Tous droits réservés pour tous pays y compris l'URSS.

Copyright 1955 by Desclée De Brouwer.

INTRODUCTION

L'étude que vous trouverez dans ce livre n'est pas le fruit du travail d'un seul, mais d'une équipe de prêtres qui, après avoir enseigné les fidèles de la communauté paroissiale dont ils ont la charge, se sont adressés, par l'intermédiaire des ondes de la radio, à un auditoire beaucoup plus vaste et plus varié que celui qui se presse chaque dimanche autour de l'autel où ils célèbrent la messe.

Cette équipe de prêtres a sept ans. Elle reçut en 1948 de Son Éminence le Cardinal Suhard la mission d'animer en plein quartier latin, une paroisse. Celle-ci, comme toutes les paroisses du centre de Paris, et un peu comme toutes les paroisses de la chrétienté, comprenait des riches et des pauvres, des jeunes et des vieux, des intellectuels, des commerçants, des fonctionnaires, des ouvriers, des sous-prolétaires aussi, — vivant sur un territoire bien délimité, s'en allant de la Sorbonne à la Seine, de la place Maubert au marché de Buci. Pour ceux qui connaissent Paris et ce monde varié qui s'agite autour du boulevard Saint-Michel, ces noms sont évocateurs de bien des milieux différents.

Mais la paroisse Saint-Séverin devait, selon le désir du vénéré Cardinal, ouvrir ses portes à cette foule d'étudiants et de professeurs qui fréquentent

les diverses facultés de la capitale. Beaucoup viennent de province, de l'Union française, de l'étranger. Ils sont souvent terriblement isolés dans notre grand Paris — isolés au milieu de ces soixante mille étudiants qui fréquentent l'université parisienne. Sans doute ils peuvent se retrouver entre chrétiens, militant dans les rangs de l'Action Catholique. Mais rien ne vaut, pour donner une expérience humaine et profondément chrétienne aux étudiants qui n'auront pas à être seulement, demain, des savants ou des techniciens, mais des hommes et de vrais fils de l'Église, rien ne vaut cette communauté privilégiée où les hommes naissent, grandissent, se marient, et meurent, — cette communauté irremplaçable où les hommes, quelle que soit leur classe sociale, communient dans la même foi, la même espérance et le même amour, — cette communauté où se trouvent chez eux tous les membres de ce peuple qui est étranger ici-bas et qui va ailleurs, ce peuple qui est en marche et dont le terme est Jésus-Christ, cette communauté qu'on appelle une paroisse.

C'est cette communauté ouverte que l'équipe sacerdotale de Saint-Séverin s'est efforcée d'organiser et de faire vivre. Doit-on ajouter qu'aux étudiants se sont bien vite joints un grand nombre d'hommes et de femmes de bonne volonté, à la recherche de la vérité ou d'un christianisme s'exprimant dans une liturgie vivante et authentique?

Huysmans, Adolphe Retté et bien d'autres ont naguère trouvé à Saint-Séverin le chemin de la foi. Il y a toujours, perdus dans la foule qui participe à nos assemblées liturgiques, ou cachés derrière un de ces admirables piliers de notre église, des inquiets, des angoissés, des désespérés, dont l'âme a soif et qui viennent chercher la lumière et la vie que seul le Christ Jésus peut leur donner.

Les prêtres de Saint-Séverin ont conscience de la gravité et de l'étendue de leur mission. Et ils ont vite compris qu'ils ne pourraient répondre à l'appel vibrant des âmes qui viennent à eux et dont ils ont la charge qu'en leur offrant une communauté vivante qui les entraînerait, en leur apportant la sève divine qui les nourrirait. Une communauté qui soit dans la ligne de ces églises que les apôtres, autant « évêques » que missionnaires, avaient fondées dans le monde païen et qui faisaient l'admiration de celui-ci. Ils découvrirent aussi très facilement qu'ils ne pourraient animer cette communauté de fidèles que si eux, tous les premiers, étaient unis dans une communauté fraternelle.

Ils ne sont ni religieux, ni membres d'une des nombreuses familles sacerdotales dont l'Église s'honore. Ce sont des prêtres diocésains qui, ayant une mission commune, reçue de leur évêque, ont réalisé ce qui pourrait être fait dans toutes les paroisses où quelques prêtres se trouvent rassemblés autour

d'un curé qui devient, en même temps, leur supérieur. Ils vivent ensemble. Mais surtout ils prient ensemble et ils travaillent ensemble — chacun apportant à l'équipe ses richesses spirituelles et intellectuelles propres. Ils sont bien différents, — vous le sentirez au cours de ces pages, — mais ils sont animés d'une spiritualité commune — conséquence de leurs recherches et de leur prière en commun.

Chaque jour en effet ils se retrouvent dans le chœur de leur église pour réciter la prière liturgique du matin qu'est l'office de prime, la prière de midi, sexte et celle du soir, vêpres et complies. Ces prières ne sont pas toutes psalmodiées au cours de réunions organisées pour des fidèles; elles sont celles des prêtres qui chantent les louanges du Seigneur au nom des âmes dont ils ont la charge, et font monter vers Dieu les appels, les espoirs et les désespérances, les souffrances et les joies de tous ceux qui sont de fait, ou de cœur, ou de désir, membres de la communauté chrétienne de Saint-Séverin, de ceux pour lesquels il est demandé, le soir après les complies, « que le secours divin demeure toujours avec nous et avec nos frères absents ».

Ces prêtres forment aussi une équipe de travail. Chaque semaine ils passent ensemble de nombreuses heures à étudier les problèmes que leur impose leur ministère dans un milieu aussi divers que celui de leurs paroissiens territoriaux et de ceux qu'ils

appellent les paroissiens d'élection, plus nombreux que les premiers. Les réformes qu'ils ont été poussés à faire en vue de rendre plus vivantes, plus vraies, plus enrichissantes aussi, leurs assemblées et leurs célébrations, réformes tenant compte à la fois des traditions les plus authentiques de l'Église et des besoins des chrétiens du *xx^{me}* siècle, et aussi du peuple particulier qui fréquente leur sanctuaire, ils n'ont réussi à les faire adopter de leurs paroissiens que dans la mesure où ils leur ont présenté toujours un point de vue identique. Leur enseignement a été préparé de la même manière. Les sermons qu'ils prononcent chaque dimanche ont fait auparavant l'objet d'un échange de vues et de recherches en commun. Et si chacun des prêtres de l'équipe s'adresse à ses auditeurs en utilisant ses dons propres, il n'en est pas moins vrai qu'à travers tout l'enseignement qui est dispensé au cours de nos dix messes dominicales on retrouve, jusque dans les détails, une doctrine commune¹. Les études qui vous sont présentées ici ont fait l'objet de toute une série de sermons qui ont été adressés aux chrétiens de Saint-Séverin. Elles sont donc le fruit d'une étude en commun et n'importe lequel d'entre nous aurait pu traiter l'un ou l'autre sujet. Ce sera toujours la pensée com-

1. C'est pour cela que les entretiens ci-dessous, composés et prononcés par différents membres de la Communauté, sont mis sur le compte de tous et, pour cela, ne sont pas signés.

mune de notre équipe sacerdotale qui vous sera transmise, quel que soit l'auteur. Ce sera aussi le reflet de cette spiritualité qui anime toute notre communauté de fidèles.

Cette spiritualité est essentiellement communautaire, au même titre que celle de l'Église — et cela va de soi. Le plan de salut apporté par le Fils de Dieu aux hommes se présente comme un plan organique, communautaire. « La parfaite et définitive révélation de l'Esprit de Jésus-Rédempteur, Dieu et homme, son *Incarnation*, sa manifestation visible n'est pas une personnalité particulière, mais la communauté comme telle, non pas le *moi*, mais le *nous*. L'Esprit du Christ se réalise dans la communauté, dans le « nous » (Karl Adam). Le grand dessein de Dieu est de sauver tous les hommes dans une Église qui soit le corps mystique du Christ. Il n'y a pas de salut possible pour nous si nous ne sommes incorporés dans cette Église et si nous n'en avons pas l'esprit.

Les premiers chrétiens avaient cet esprit d'Église ou si vous voulez cet esprit de communauté. Ils avaient compris que leur baptême les avait vraiment introduits dans une communauté, une communauté donnant à ses membres tout ce dont ils avaient besoin pour se réaliser, s'épanouir dans le Christ — une communauté qui, par elle-même, du fait qu'elle existait et du fait aussi de l'esprit qui

l'animait, était missionnaire auprès des païens qui la regardaient vivre.

Or si chaque sacrement doit revêtir à nos yeux un caractère social, un aspect communautaire, c'est vraiment l'Eucharistie, ou si vous voulez la *messe*, qui exprime le mieux la communauté des chrétiens. Saint Augustin a dit qu'elle était le sacrement de l'unité, — le sacrement, c'est-à-dire ce qui exprime, manifeste l'unité des chrétiens et aussi ce qui la crée ou la renforce. La messe qui rassemble tous les fidèles autour du même autel, pour offrir à Dieu, avec le prêtre le sacrifice de l'Église qui va rejoindre le sacrifice unique du Christ — mais aussi pour partager le pain, ou si vous voulez pour communier au Christ, et par le Christ à tous leurs frères dans la foi — ceux qui militent encore sur terre et ceux qui sont déjà au ciel, — la messe est le fondement même de la vie communautaire, en même temps qu'elle en est le point d'aboutissement, ou mieux l'expression vivante et féconde.

Aussi, amis qui nous lirez, voulant vous faire participer au fruit de nos recherches ou de nos expériences, voulant vous aider à suivre la route dans laquelle ont cheminé avec persévérance nos paroissiens, qui nous ayant fait confiance sont parvenus à une compréhension plus grande de la messe à laquelle ils participent davantage — et par là à une vie plus chrétienne, parce que plus communau-

taire, plus d'Église, et davantage selon le plan de Dieu — nous nous sommes décidés à vous parler de la messe.

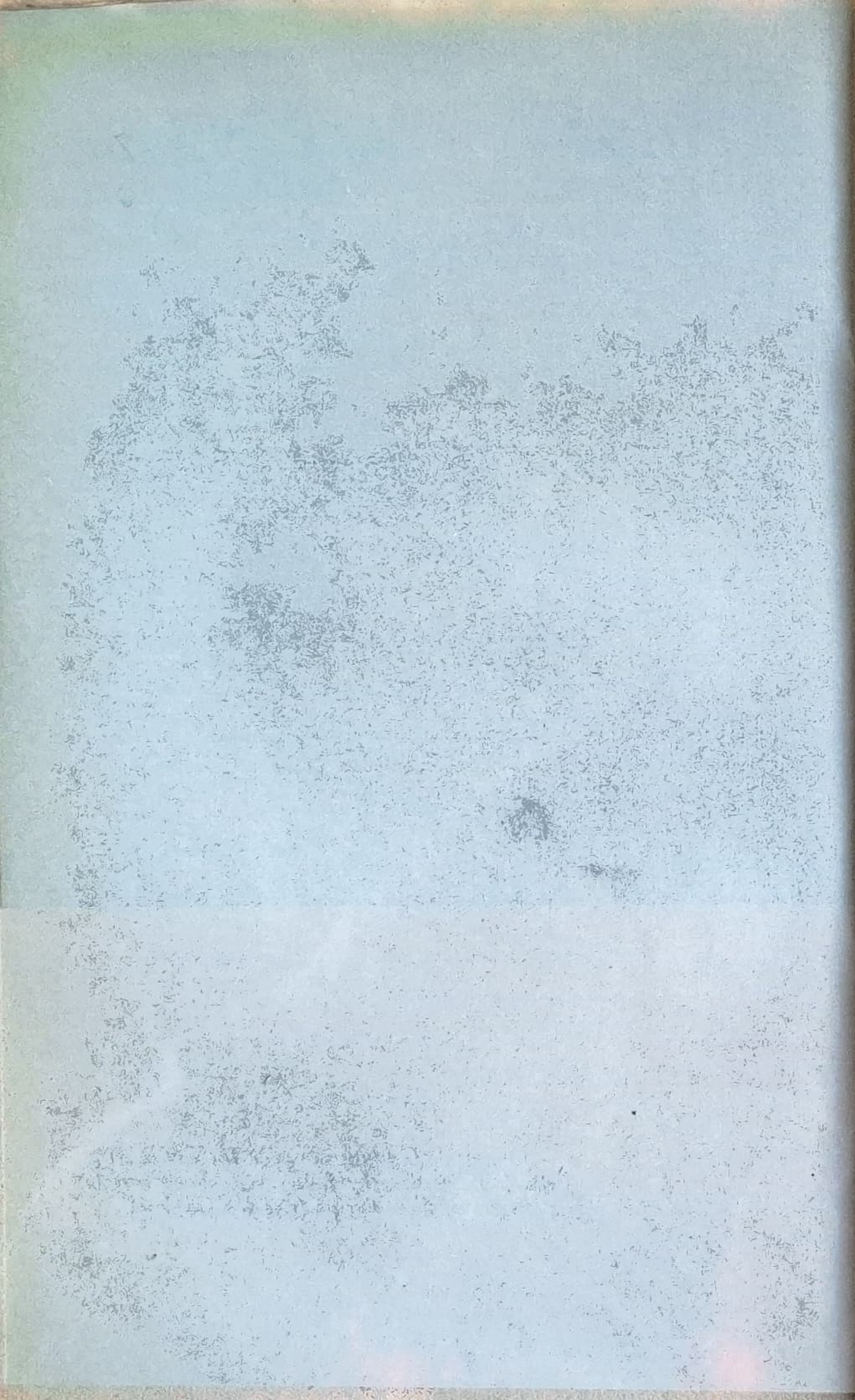
L'équipe des prêtres de Saint-Séverin vous parlera donc de la messe. Dans une première partie nous nous efforcerons de passer en revue les diverses parties de la messe, pour vous en faire découvrir les grandes richesses théologiques et spirituelles. Dans une seconde partie, nous aborderons quelques aspects particuliers auxquels, à notre avis, on n'apporte pas d'habitude toute l'attention qu'il faudrait et qui pourtant doivent aider les chrétiens rassemblés à vivre davantage ce mystère de foi qu'est la messe.

Puissions-nous par là vous aider à découvrir le bien-fondé — la richesse de cette communauté à laquelle vous appartenez du fait de votre baptême — et par la communauté pénétrer un peu plus avant dans la connaissance du Sauveur, comme les disciples d'Emmaüs qui, au soir de Pâques, découvrirent le Christ ressuscité, à « la fraction du pain ».

PREMIÈRE PARTIE
STRUCTURE DE LA MESSE



Liturgie de la Pénitence : pour le Confiteor et le rite de l'aspersion, les fidèles sont tournés vers la porte principale de l'église (côté de l'Occident).



QU'EST-CE QUE LA MESSE ?

Il est à craindre qu'un grand nombre parmi nous ne sachent pas ce qu'est la messe, ou du moins la comprennent mal, et que pour cela ils s'y ennuiant, que facilement même ils la manquent, et qu'en tout cas ils ne trouvent pas en elle cette plénitude de Vie que Jésus a voulu y mettre.

Supposons un instant que nous puissions interroger les nombreux fidèles qui, dans nos villes et dans nos campagnes, se rendent à la messe, et leur demander: « Qu'allez-vous faire? » Je ne pense pas me tromper beaucoup en imaginant ainsi les réponses.

Les uns diraient: « Je vais à la messe parce que, si je la manque, je fais un péché grave. » Cette catégorie de chrétiens voit dans la messe du dimanche avant tout une obligation: il faut « avoir sa messe ».

D'autres répondraient: « Je vais à la messe pour prier Dieu. » Mais est-il besoin d'aller à la messe, d'aller même à l'église, pour prier Dieu? On peut, et on doit, prier « toujours et partout ».

Certains enfin diraient: « Je vais à la messe pour communier. » Ce qui est exact, mais insuffisant. Les chrétiens qui parlent ainsi n'envisagent, en effet, qu'une partie de la messe, la communion, et, volontiers, ils feraient bon marché de tout ce qui la précède. Ne trouve-t-on pas encore, hélas! des régions

où la communion en dehors de la messe est de règle?

Il est bien vrai que la messe dominicale est l'objet d'un commandement formel de l'Église, bien vrai qu'il faut y participer par la prière, bien désirable qu'on y fasse chaque fois la sainte communion. Mais la messe est beaucoup plus qu'un « devoir du dimanche », beaucoup plus qu'une cérémonie d'église, beaucoup plus même que la Présence réelle du Sauveur.

Qu'est-ce donc que la messe ?

La messe est un *repas*.

Je sais que cette définition, claire et sûre, paraîtra insuffisante à beaucoup. Les théologiens, qui s'efforcent d'exprimer avec le plus de rigueur possible le mystère de la messe, préféreront dire tout de suite qu'elle est un sacrifice : le saint Sacrifice de la messe. Et c'est vrai.

Mais à nos enfants — qui, déjà, doivent comprendre un peu la messe — et à nous-mêmes, qui vivons dans un monde où la notion de sacrifice s'est perdue, il est à craindre que cette définition « exacte » ne dise pas grand'chose. Il faut aborder la messe plus simplement.

Quand on ouvre l'Évangile, on est émerveillé de voir avec quelle aisance Notre-Seigneur nous révèle Dieu, à travers les réalités les plus ordinaires

de la vie. « Regardez, observez, considérez... », nous dit-il sans cesse. Les campagnes toutes blanches, prêtes pour la moisson, les anémones multicolores, les enfants qui s'ébattent, le paysan qui lance son grain à la volée, la femme qui balaie sa maison ou qui rapièce son linge, les invités discourtois, la guerre même et l'économe malhonnête, tout pour Jésus est occasion de nous raconter le Père et de nous entraîner vers Lui.

La messe, elle aussi, s'insère au cœur d'un de nos gestes les plus humains: celui du repas. Notre-Seigneur a célébré la première eucharistie au cours de la dernière Cène, c'est-à-dire au cours d'un repas. Il a pris du pain, il a pris du vin, et il a dit: « Prenez, mangez et buvez ». Et, malgré le latin et la routine, malgré les rites compliqués, difficilement accessibles parfois, la messe est restée un repas: elle se célèbre sur une table recouverte de nappes, avec du pain, du vin, de l'eau, une coupe et une assiette d'or. Le prêtre — il serait à souhaiter qu'il ne fût pas le seul — y mange et y boit: il se nourrit, comme dit saint Jean, de « la Chair qui est une vraie nourriture et du Sang qui est une vraie boisson »¹.

La messe est beaucoup plus qu'un repas, ou plutôt elle est un repas mystérieux, un repas qui est un sacrifice; nous le répéterons souvent. Retenons pour l'instant cette seule définition si éclairante: la

1. Jean VI, 55.

messe est un repas. Éclairante, car nous savons bien *ce qu'est un repas*.

Nous mangeons tous les jours. Et cet acte qui pourrait être vulgaire — et qui l'est bien peut-être encore quelquefois — nous l'avons ennobli, pénétré d'intelligence et d'amour: il y a un art et comme une liturgie de la table; et il y a surtout un climat spirituel: pendant un repas, on parle, on offre, on communie.

On parle: le père et la mère échangent les nouvelles, les joies, les soucis; les enfants écoutent, et, insensiblement, s'instruisent; les amis bavardent, les hommes d'affaires négocient, les politiciens traitent, les intellectuels discutent. C'est précisément au cours du repas de la Cène que Jésus nous a dit les ultimes révélations du Père: « Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père¹. »

On offre aussi dans un repas: les invités apportent, avec leur amitié, et pour l'exprimer, des cadeaux: on ne vient pas les mains vides; ceux qui ont invité, eux, offrent une table accueillante, où ils ont déposé ce qu'ils avaient de meilleur: échanges matériels et spirituels, qui rendent douces et riches les heures d'intimité passées autour d'une table.

Pendant un repas, enfin, *on communie*. On communie les uns avec les autres. Rien n'est plus triste et

1. Jean, xv, 15.

anormal, qu'un repas pris à la hâte, tout seul, dans un coin de restaurant. Le repas est fait pour rassembler et unir. N'est-il pas un des rares moments où, après « le poids et la chaleur du jour », la famille se retrouve au complet? N'est-ce pas autour de notre table que nous réunissons nos amis? Et pour fêter les grands jours de la vie, les anniversaires, les fiançailles, les mariages, les départs et les retours, c'est encore autour d'un repas que nous nous rassemblons. Notre-Seigneur y pensait, sans doute, quand il comparait le Royaume du ciel à un grand festin de noces où viendrait s'asseoir la multitude des élus.

Si nous appliquons tout ceci à la messe, d'un seul coup, elle s'éclairera pour nous. Puisque la messe est un repas, on y parle, on y offre, on y communie.

Du début de la messe jusqu'au Credo, *nous écoutons*. Dieu nous parle par ses prophètes, ses apôtres et son Fils: ce sont les lectures (épître et évangile) et les chants de méditation (graduel et alleluia); et *nous parlons* à Dieu, lui demandant pardon par le Confiteor, le louant dans le Gloria, implorant son aide dans les oraisons.

De l'offertoire au Pater, *nous offrons*. Chaque fidèle et toute la communauté rassemblée offre au Père le sacrifice du Christ et s'offre avec lui. Cette offrande est préparée pendant l'offertoire; elle est réalisée ensuite dans la grande prière de louange et d'oblation appelée « Canon ».

Du Pater à la fin de la messe: *nous communions*, à la fois au corps du Christ et à nos frères qui sont les membres du Christ.

Tels sont les trois actes de la messe: écouter, offrir, communier. Certes, il est un peu artificiel de la diviser ainsi: au vrai, on offre et on communie pendant toute la messe. Cette division cependant est exacte; et il faut la garder, parce qu'elle est pratique.

Puissions-nous avoir mieux compris cet aspect si humain de la messe, et nous dire, désormais, chaque fois que nous irons à la messe: « Je vais écouter Jésus-Christ, je vais offrir Jésus-Christ, je vais accueillir Jésus-Christ », ou, plus simplement, pour reprendre l'appellation des premiers chrétiens: « Je vais prendre part au Repas du Seigneur¹. »

1. *I Cor.*, XI, 20.

LE FESTIN DE LA PAROLE

La Messe est un repas. L'avant-messe qui y prélude est déjà le festin de la Parole.

Car avant de devenir chair et sang dans le sein de la Vierge, le Verbe du Dieu s'est fait Parole dans la sainte Écriture — et de même à la Messe, c'est cette Parole qui est d'abord partagée entre les membres de la communauté chrétienne, avant qu'elle ne devienne à nouveau chair et sang du Christ dans le pain et le vin eucharistiques. La messe est un repas: nous y sommes nourris pour commencer, de la Parole de Dieu.

Pour bien comprendre la première partie de la messe qui est constituée principalement par l'épître et l'évangile, expressions de la Parole de Dieu, il faut d'abord que nous remettions un peu en valeur cette Parole au simple stade de son expression humaine. Considérons un moment le mystère de la parole humaine.

Nous y sommes peut-être quelque peu étrangers ou indifférents. Parler peut nous paraître comme une fonction sociale dénuée de profondeur, quand ce n'est pas un système aussi savamment que spontanément mensonger, — et nous préfererions avec certains une mystique dite du silence. Parler, bavarder ne serait qu'un passe-temps sans doute agréable,

mais tout à l'extérieur de nous-mêmes. Quiconque voudrait se retrouver et Dieu en lui, devrait rentrer avec son âme dans le silence. C'est vrai.

Mais considérons un instant ce que nous serions si nous n'avions pas la parole et tout cet ensemble à la fois physique et chargé d'esprit qui l'accompagne, tout cet ensemble d'expressions humaines contenues dans le geste. Imaginons un monde de sourds-muets-paralysés. Imaginons aussi un monde sans le chant et sans la musique. Imaginons par le fait même un monde sans postes de T. S. F. Cela ferait sans doute le bonheur de certains locataires fiévreusement maintenus en éveil par celui du voisin aux heures tardives ! Mais combien triste, dites-moi, serait un monde où l'on ne chanterait pas — et combien fermé sur lui-même et comme sans dimensions, parce que sans expression, un monde où la parole humaine ne se ferait pas entendre ! Nous n'imaginons pas un monde sans chant ni musique — et je pense spécialement à ceux qui sont malades et alités et qui peut-être n'ont plus d'autre moyen de communication avec le monde que ce bouton de poste qu'ils tournent, et l'oreille tendue, organe spirituel de la musique et réceptacle de la parole humaine. Nous n'imaginons pas un monde sans musique ni chant. Nous n'en imaginons pas non plus un sans confiance, sans échange d'amitié, ni protestations d'amour. Nous n'imaginons pas un monde sans

dialogue, nous n'en imaginons pas sans témoignage. Car il est merveilleux d'aimer, mais il faut que l'amour s'exprime de quelque façon que ce soit — et il est non moins merveilleux de croire, mais il faut que la vérité soit proclamée à l'encontre de tous les mensonges, de tous les aveux extorqués aussi, et à la face de tous les juges d'iniquité, de par le monde. Le Christ a dit qu'il fallait crier la vérité sur les toits.

La parole humaine dans le dialogue, la confidence, le témoignage, le cri ou le chant, est donc l'expression du mystère humain le plus profond. La philosophie grecque a défini l'homme comme un animal raisonnable. Les Arabes qui ont transmis cette philosophie à l'Occident ont rendu cette définition en disant que l'homme est un animal qui parle. Tout être à la face de la terre est muet, seul l'homme est capable de parler, c'est-à-dire de communiquer avec autrui et par le fait même d'aimer. Car la parole comme le rire suppose un autre auquel on s'adresse et avec lequel on communie. On ne rit pas seul et les bêtes, les Anciens l'avaient remarqué, ne rient pas. L'homme qui seul parle, comme il rit, comme il pleure aussi, montre par là qu'il est nécessairement ouvert, qu'il porte en lui le mystère d'un autre auquel il se présente et se donne. L'homme dit raisonnable, quand il parle, démontre à chaque fois qu'il est fait pour aimer.

Or, c'est là en figure le mystère même de Dieu. Car au commencement en Dieu était la Parole. Car de toute éternité Dieu est constitué de façon telle qu'Il s'exprime et se donne et communie avec son Verbe dans l'unité de l'Esprit.

Mais ce que Dieu est de toute éternité, Il a voulu le devenir dans le Temps et ce qu'Il est en Lui-même, Il a daigné comme le découvrir à l'extérieur et l'épancher sur le monde. La Parole de Dieu est devenue créatrice: Dieu a parlé et toutes choses ont existé. La Parole de Dieu est aussi devenue humaine et charnelle: un message fut porté à la Vierge et le Fils de Dieu a habité parmi nous. Plus simplement encore la Parole de Dieu a pris les simples accents de la Parole humaine, Dieu s'est mis à balbutier sur des lèvres humaines et sa Parole a été consignée dans l'Écriture. Aussi, de la Création à l'Incarnation il y a cette transmission ininterrompue de la Parole de Dieu par la bouche des Prophètes et la plume des écrivains sacrés — et c'est ce que nous appelons l'Ancien Testament; et depuis l'Incarnation, il y a ce message infiniment expressif de Dieu porté par son propre Fils et le témoignage vivant des Apôtres et des Évangélistes — et c'est le Nouveau Testament.

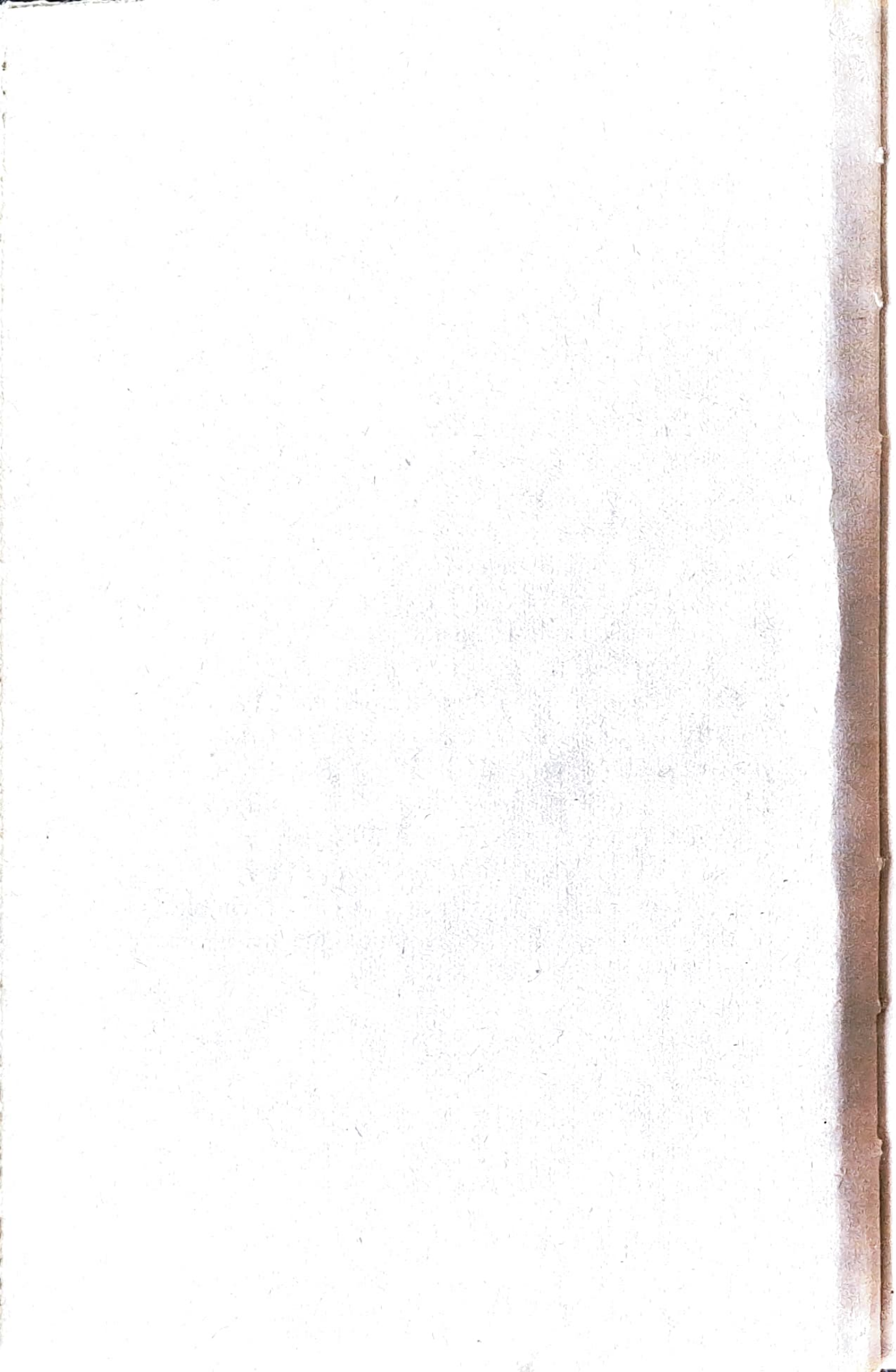
La première partie de la Messe qui reprend des passages du Nouveau, et aussi de l'Ancien Testament utilisé davantage dans d'autres parties de l'office

divin, la première partie de la messe revient donc à cela. Constituée essentiellement par la lecture de l'épître et de l'évangile, elle est, sous le signe de la Parole, dans la ligne du mystère humain le plus profond, mystère de communication et d'échange, qui s'accomplit dans le mystère même de Dieu. Ce n'est plus une matière humaine qui fait le lien entre nous et crée l'amour, c'est une matière divine qui nous est partagée et qui nous unit. La messe est un repas et c'est d'abord le festin de la Parole divine. C'est ce festin dont il est question dans les livres bibliques de la Sagesse. C'est le festin de la Sagesse elle-même, non pas celle des nations ni celle des philosophes et des savants, mais la Sagesse substantielle de Dieu dont il est dit dans la Bible qu'elle a apprêté pour les pauvres et les humbles et tous ceux qui mendient par les chemins, un repas, qu'elle a mêlé le vin et l'eau et dit: « Venez, mangez et buvez, car tout est prêt pour vous. » Rappelons-nous encore cette autre parole de l'Écriture reprise par le Christ: « Ce n'est pas de pain seulement que l'homme vit, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » C'est précisément cette parole de Dieu qui, avant le pain eucharistique, se fait notre nourriture. Sans la foi en elle notre communion serait vaine. C'est cette parole de Dieu proclamée et entendue qui, avant le pain et le vin eucharistiques, établit entre nous la communion et l'unité. Par la

Foi en cette Parole annoncée, nous sommes pour ainsi dire accordés au Seigneur et par le fait même accordés ensemble. A la messe, la lecture de la Bible produit un tout autre effet que celle que nous pouvons faire dans le particulier. Celle-ci est certes nécessaire et nous devons nous y employer surtout à démêler les difficultés que le texte biblique peut contenir. C'est un travail de longue patience, pour lequel il faut compter sur la Tradition de l'Église et les commentateurs avertis, sans oublier l'Esprit de Dieu. Mais la lecture publique de la Bible à la messe possède une efficacité spéciale et obtient de toutes manières son effet par l'Esprit de Dieu. Elle est élément d'unité de la communauté — et pour peu évidemment qu'elle soit proclamée en langage clair et intelligible pour le peuple chrétien, — elle est vraiment cette nourriture qui fait le lien entre nous et le breuvage qui nous enivre tous ensemble.

Il y a enfin une autre expression de la Parole de Dieu intimement liée aux lectures bibliques de la messe, c'est la prédication qui suit. Certains pensent peut-être et ils sont hélas ! bien fondés à le faire, certains pensent à ce genre littéraire ennuyeux, tristement appelé « sermon » et qui revient souvent à annoncer une quête plutôt que la parole de Dieu, ennuyeux donc et « quémendeur ». Et certes le don de la parole comme on dit, n'est, pas plus que le bon sens, la chose du monde la mieux partagée.

Il est non moins vrai que la communauté chrétienne, au même titre que les individus et les familles, a des besoins que les prédicateurs doivent proclamer comme ils peuvent et pour lesquels ils doivent solliciter de façon plus ou moins habile. Cela ne doit pas empêcher cependant la prédication d'être ce qu'elle est, comme l'écho fait en nous à la Parole de Dieu et comme l'exercice sur nos lèvres humaines de cette même Parole proclamée dans le texte biblique. La prédication à la messe est autant une confession de foi qu'une instruction. Elle tient, autant que du ministère catéchétique, de cette fonction départie dans l'Église à ceux qu'on appelle les Prophètes. C'est une façon pour celui qui s'en acquitte de proclamer au nom de tous les fidèles présents cela même qui a dû sourdre en eux à l'écoute de la Parole de Dieu. Dans ce repas qu'est la Messe, dans ce festin joyeux de la Pâque chrétienne, la prédication doit rendre cette jubilation du cœur fidèle qui exulte au sein de l'assemblée, aux accents perçus du Verbe de Dieu, ce Verbe que les anciens docteurs de l'Église appelaient l'Orphée divin, le Verbe créateur et incarné communiqué dans son message évangélique.



L'OFFRANDE PERSONNELLE

Au moment où le festin de la Parole vient de s'achever, une autre table est dressée, celle de l'Eucharistie proprement dite, pour le renouvellement de l'institution de Jésus: c'est l'offertoire. Nous avons pris part à la première partie de la messe en écoutant pour nous instruire, en méditant et en acclamant la Parole de Dieu. Tandis que le prêtre qui célèbre « porte en haut », présente et offre à Dieu les dons de l'offertoire, quelle sera l'attitude extérieure de chacun d'entre nous?

Pour répondre à cette question, il nous faut tout d'abord nous interroger, comme nous l'avons déjà fait pour la Parole, sur les manifestations et le rôle de l'offrande dans notre vie quotidienne. Nous saurons alors si tous les rites et toutes les prières qui vont de l'offertoire proprement dit à la très grande et très importante « petite élévation » (comme elle est mal nommée!) correspondent à des attitudes de vie que nous retrouvons dans la messe, qui prennent dans la messe tout leur sens.

Dans notre vie courante, nous offrons souvent, et pour bien des motifs qu'on peut ramener finalement à trois: *la reconnaissance, la soumission, le dévouement.*

La reconnaissance, d'abord. Elle est notre lot

quotidien, car elle exprime une loi vitale: l'échange, non pas le troc — donnant, donnant — mais ce merci absolument libre qui s'exprime par un cadeau. C'est ainsi que nous offrons un bouquet de fleurs à la maîtresse de maison qui nous reçoit, que le père de famille reçoit de ses enfants, le jour de sa fête, un briquet dernier modèle et... un livre de cow-boy! Mieux encore, c'est ainsi que l'enfant qui a reçu pour Pâques une belle cloche en chocolat offre spontanément à ceux qui lui en ont fait don les friandises qu'elle renferme. Nous avons tous reçu ou fait des cadeaux de ce genre qui exprimaient notre reconnaissance ou celle des autres.

A un degré supérieur, l'offrande est un *signe de soumission*. Ce n'est plus quelque chose que nous offrons, mais quelqu'un à qui nous tenons de toute la force de notre affection. C'est bien le cas, par exemple, de l'épouse qui offre son mari, du père qui offre son fils, au cours d'une guerre. Tel, ce prisonnier, rapatrié en 1944, dans sa ville natale en grande partie détruite. Un ami l'avertit: le quartier dans lequel il habitait a été entièrement anéanti. Alors, il a deviné: sa mère, sa femme et ses enfants, tous les siens ont péri et la maison écroulée fut leur tombeau. Il s'y rend et pleure sur les ruines du foyer. Pour le consoler, son ami croit pouvoir lui dire: « Comme je comprends votre peine! Sans doute pensez-vous qu'il eût mieux valu que vous-même disparaissiez. »



Encensement des offrandes.

Mais celui qui avait tout perdu fit cette admirable réponse: « Comment pouvez-vous dire cela? Qui serait resté pour offrir? »

Reconnaissance ou soumission, l'offrande peut enfin exprimer *le dévouement intégral*. Nous n'offrons plus quelque chose, ni quelqu'un d'autre, fût-ce nos proches. Nous nous donnons nous-mêmes. C'est évidemment la plus belle des offrandes, s'il est vrai, comme on l'a dit, que l'on n'a rien donné tant que l'on ne s'est pas donné soi-même. Non plus donner ce qu'on a, mais ce qu'on est.

Or *ces trois attitudes d'offrande* que nous trouvons dans la vie, *sont aussi dans la messe*. Au moment de l'offertoire, chaque fidèle doit les faire siennes.

Notre offrande, à la messe, est d'abord une offrande de *reconnaissance*. Qu'avons-nous à offrir? Ne cherchons pas bien loin. Nous avons à offrir notre présence, nos chants, nos prières, notre tenue, notre argent, tout cela qu'avec le pain et le vin, nous tenons de la bonté de Dieu. Cette offrande est accomplie de manière significative. Chez les premiers chrétiens, c'est une règle que les fidèles doivent présenter des offrandes pour la célébration de l'Eucharistie. Pour rendre cette liturgie de l'offertoire vivante à nouveau, pour que l'offertoire ne soit pas faux, nous avons, à Saint-Séverin, rétabli ce geste. Trois plateaux déposés dans l'église avant le début de la messe recevront l'un, les « dona »,

c'est-à-dire de l'argent; un autre, les « munera », c'est-à-dire les dons en nature destinés à être ensuite distribués aux pauvres; le troisième, les « sancta », c'est-à-dire le pain — autant qu'il semble nécessaire pour la communion, — le vin et l'eau. Au cours d'une procession accompagnée d'un chant d'offrande, les « dona », les « munera » et les « sancta » sont apportés ensemble à l'autel, dans une oblation à laquelle chacun a véritablement participé, pour ne pas mériter ces reproches qu'adressait à une femme riche un Père de l'Église: « Tu crois célébrer le rite dominical, toi qui viens ici sans sacrifice, toi qui manges une part du sacrifice que le pauvre a offert¹. »

Notre offrande à la messe doit être aussi une *offrande de soumission*. J'ai bien autre chose en effet que des cadeaux matériels et sensibles à présenter au Seigneur. J'ai à lui offrir tout ce qui m'advient dans la vie en contradiction avec mon bonheur humain, avec mes espoirs, tout cela à quoi je puis difficilement me soumettre: épreuves dans mon foyer, dans ma vie professionnelle, dans mon cœur et ses élans si difficiles à contenir; tout cela, parfois tragique, douloureux, qui est l'écartèlement même de la foi, il faut que je le sacrifie, que je l'offre en esprit de soumission à ce même Seigneur qui éprouva

1. S. CYPRIEN, *De opere et elemos.*, xv.

la foi d'Abraham en lui demandant de sacrifier son fils.

Ainsi, au lieu d'être un simple apport de dons matériels, préparation de l'offrande du Christ, l'offertoire nous apparaît peu à peu comme l'attitude fondamentale de chaque fidèle tout au long de la célébration eucharistique. Il ne serait qu'un rite sans âme si ces simples gestes extérieurs par lesquels il s'accomplit n'étaient l'expression du *don de nous-mêmes*, cette troisième attitude d'offrande que nous avons notée dans la vie. A quoi servirait en effet notre geste extérieur s'il ne traduisait pas le geste intérieur d'offrir? Il ne serait pas vrai, nous n'aurions même pas besoin de la messe, nous serions en désaccord flagrant avec nos frères présents à la Table de l'Eucharistie, avec le Christ lui-même qui s'y offre et qui nous y reçoit. L'offertoire, c'est donc enfin le dévouement intégral, tout mon être offert: ma chair et ses souffrances, mon âme et sa vocation surnaturelle. Et c'est aux malades que je pense, qui doivent offrir ici, dans la messe, la douleur qui tenaille leur corps, l'affliction qui étreint leur cœur, « Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ¹. » C'est ici que chacun de nous, incapable qu'il est de faire en une fois et une fois pour toutes, l'oblation intégrale de soi-même, doit réorienter toute sa vie dans la perspective de sa

1. Colossiens, 1, 24.

vocation propre, qu'il doit retourner, pour ainsi dire, sa pesanteur, se démettre de soi, renoncer à soi-même, repousser peu à peu ses perpétuelles hésitations à se donner, vouloir n'être plus à soi, tendre vers le don de soi jusqu'à « verser le sang de son âme ».

Rappelons-nous, que l'une des prières de l'offertoire le précise très clairement: « Voyez l'humilité de nos âmes et le repentir de nos cœurs; *accueillez-nous*, Seigneur, et que *notre* sacrifice s'accomplisse aujourd'hui devant vous de telle manière qu'il vous soit agréable. »

Mais c'est seulement lorsque nous aurons reconnu son motif, que notre offrande personnelle, à l'offertoire de la messe, prendra toute sa signification. Pourquoi faut-il offrir? Répondons d'un mot: ces attitudes de vie qui sont dans la messe sont motivées par le *retour à Dieu*. Si offrir est un geste foncier de l'homme, il est normal que nous ayons ce geste devant Dieu. C'est lui qui nous a faits, qui nous a donné l'être. Nous n'existons, le ciel et la terre n'existent que par lui. Et nous qui sommes ici-bas les témoins des œuvres de Dieu et les bénéficiaires de ses dons, nous devons lui en faire retour. Nos offrandes à la messe, ce pain, ce vin, cette eau, ces denrées diverses qui nourrissent les pauvres de mon quartier, cet argent lui-même, tout cela n'est-il pas pris parmi les biens de Dieu, que Dieu

m'a donnés? En tête de sa charte de travail, un cultivateur de Seine-et-Oise écrivait: « Dieu est le maître de cette terre. Nous jurons de la lui rendre. » A la messe, nous devons nous aussi penser: « Tout ce que Dieu, mon Créateur, mon Maître et mon Père, m'a confié, c'est le moment pour moi de le lui rendre. Tout indigne d'offrir que je sois, parce que je suis pécheur, je n'ai pas le droit de prendre place à la Table de l'Eucharistie, si j'y viens les mains vides et le cœur sans reconnaissance, sans amour et sans dévouement. »

C'est donc une part *très importante* que nous devons prendre personnellement à l'offertoire, ou plutôt à l'offrande au cours de *toute* la messe, car c'est toute la messe qui est offrande. Aussi bien n'est-ce pas après la Consécration que sont évoquées trois figures de l'Ancien Testament dont la brusque apparition avait pu nous paraître jusqu'ici bien incompréhensible, mais dans lesquelles nous retrouverons aisément les trois attitudes d'offrande dont nous venons de parler; Abel, le juste, c'est l'offrande de reconnaissance, l'offrande-cadeau: Abel offre à Dieu les premiers-nés de son troupeau¹; Abraham, le Patriarche, c'est l'offrande de soumission: il offre à Dieu son propre fils²; Melchisédech enfin, le roi-prêtre du Très Haut, image du Christ, offre à Dieu

1. Genèse, IV, 4.

2. Genèse, XXII, 1-8.

le sacrifice sans tache, le sacrifice qui préfigure celui du Christ dans l'Eucharistie, pur don de soi-même¹.

Telle est notre offrande personnelle à la messe, qui doit exprimer de plus en plus profondément ce retour à Dieu de toutes choses et de tout nous-mêmes, pour sa gloire.

« Vos larmes et votre foi, votre sang avec le sien dans le calice,

C'est cela, comme le vin et l'eau, qui est la
[matière de son sacrifice². »

1. *Genèse*, XIV, 18 — *Hébreux*, VII, 1-20 — *Ps.*, 110/4.

2. Paul CLAUDEL, *La Messe là-bas*, *Offertoire*.

L'OFFRANDE COMMUNAUTAIRE

La messe, en tant qu'offrande, implique-t-elle seulement ces trois exigences personnelles de reconnaissance, de soumission, de don de soi à Dieu, dont il a été question au chapitre précédent?

S'il en était ainsi, elle n'exprimerait pour ainsi dire que la somme ou la juxtaposition des offrandes de chacun. Nous ne serions « pas plus unis à ceux qui nous entourent que ne le sont ceux qui prennent un même train » (P. de Montcheuil). Mais le sacrifice des chrétiens est tout autre chose que cette rencontre et cette addition de leurs offrandes individuelles. C'est un acte d'Église. Il y a donc à la messe *une offrande de l'Église*. A la messe, nous avons à vivre intensément cette assemblée fraternelle que nous formons. Notre offrande y sera communautaire.

Cette offrande, qui dépasse nos petits points de vue personnels et s'élargit de plus en plus aux dimensions de l'Univers racheté, s'exprime visiblement à l'offertoire par des gestes et des paroles. Aussi, pour mieux faire saisir cet effort d'oblation d'une communauté insiste-t-on beaucoup, de nos jours, sur l'unanimité des attitudes et des réponses. Elle atteste que les fidèles réunis se reconnaissent et se veulent compromis ensemble, les uns des autres

responsables. Tel est aussi le sens de la collecte solennelle des offrandes, de la mise en commun des intentions de prière, de l'apport des dons en nature, dont la pratique se répand de plus en plus : rassemblement des chrétiens, dont l'offrande les engage à une solidarité attentive les uns à l'égard des autres.

A ceux qui ne verraient là que brimades ou fantaisies gratuites de la part d'un clergé épris d'archaïsme ou de nouveautés, il convient de faire remarquer qu'« Église » a toujours signifié « communauté », qu'on l'avait seulement peut-être quelque peu oublié, et que dans ce courant communautaire si fort de nos jours, il n'y a pas là une innovation, mais un renouveau.

Ce n'est pas d'aujourd'hui non plus qu'on a découvert dans le pain et le vin présentés à l'offertoire d'autres idées que celle de la nourriture et du breuvage. Fruits tout ensemble de la terre et de l'effort humain, le pain et le vin résument toute la création, tout le travail et toute la peine des hommes offerts à la messe. Mais ils signifient davantage encore le rassemblement, l'unification de ce qui était dispersé. Le pain, en effet, n'est-il pas formé de grains de blés nombreux moulus en une seule farine ? Le vin n'est-il pas produit de multiples grains de raisin pressés en un seul liquide¹ ? Ne

1. S. CYPRIEN, *Épist.*, 69, ch. v, n° 2 (et *Didachè*).

sont-ils pas dès lors le signe même de la communauté divisée, réunie dans l'unité du même Jésus-Christ?

Il est donc essentiel à la messe que l'offrande y soit communautaire. « Tous ensemble, un même corps en Jésus-Christ, voilà, dit saint Augustin, le sacrifice des chrétiens. Et c'est ce mystère que l'Église célèbre si souvent au sacrement de l'autel, bien connu des fidèles, où elle apprend que, dans son offrande, elle est offerte elle-même¹. »

Aurions-nous encore besoin de nous convaincre, que nous n'aurions qu'à relire les textes mêmes de la messe qui nous sont familiers. Ils nous révéleront à quel point cette *conscience commune* d'être ensemble, chacun à sa place, responsable de la communauté, de l'Église et du monde, nous est indispensable.

Les textes de l'offertoire d'abord. Le prêtre, en offrant le pain commence par faire un acte public d'humilité: « Je vous offre ce pain pour mes péchés et mes négligences sans nombre. » Mais il poursuit aussitôt sa prière dans une perspective qui cesse d'être individuelle: « Je vous l'offre pour ceux qui m'entourent ». Du célébrant à ceux qui participent à la messe, l'offrande comprend tout le peuple paroissial, toute la communauté chrétienne, tous ceux qui sont passés dans l'église et qui y ont inscrit

1. S. AUGUSTIN, *La Cité de Dieu*, l. X, ch. vi.

leurs intentions les plus chères¹, tous ceux qui n'y passent pas, mais qui sont nos frères dans notre quartier. Et voici que l'horizon s'élargit davantage : « Je vous l'offre pour tous les fidèles vivants ». Et de l'Église militante tout entière, l'offrande s'étend encore plus loin : « Pour tous les fidèles vivants et pour tous ceux qui sont morts ».

Les prières du Canon de la Messe vont ajouter à cette offrande deux idées essentielles, qui seront reprises plus tard avant la communion. Que veut-on obtenir en effet pour l'Église ? « L'union et la paix. » « Tout d'abord, nous vous offrons ces présents pour votre sainte Église Catholique ; daignez la rassembler dans l'unité. » Il est alors fait mention des personnes du Pape et de l'Évêque, car ils sont le sceau de cette union. Mais le fondement de cette union, c'est la paix entre les hommes et Dieu. C'est donc à Dieu que nous demandons de nous donner la paix : « Disposez dans votre paix les jours de notre vie. »

Cette évocation de l'union et de la paix appelle aussitôt une autre dimension de l'Église. La paix que nous demandons pour l'Église n'est pas une paix au rabais, passagère, mais celle-là même que connaissent ou vont connaître ceux qui, tout proches

1. A Saint-Séverin, un « Livre de prières » disposé en permanence sur un lutrin, à l'entrée de l'église, reçoit les intentions de prières que viennent y inscrire les membres de la communauté. Ces intentions sont lues chaque dimanche à la messe solennelle, au moment de l'offertoire : « Que notre prière, Seigneur, monte vers vous, comme la fumée de l'encens ».

de nous, sont partis au-devant de nous, marqués du sceau de la foi. De ceux-là, les uns sont encore en attente de la gloire éternelle; ce sont les âmes du purgatoire; les autres possèdent en totalité la vraie paix; ce sont les saints, les élus, phalange avancée de l'Église dans la gloire. Nous sommes, à la messe, en communication, en communauté avec eux. Il a été fait mention d'eux dès le « Confiteor » et le premier baiser du prêtre à l'autel. Au « Sanctus », nous chantons avec eux l'éternelle action de grâces. Une même pulsation rythme alors la vie de l'Église triomphante et de l'Église militante. Et cette idée de la « société sainte » que nous formons avec tous les Anges et « la foule immense que personne ne peut compter de tous les élus »¹ est singulièrement exaltante. Pensons par exemple que la maman qui a perdu son tout petit bébé, le retrouve chantant avec elle à la messe la gloire de Dieu dans la résurrection du Christ. Nos prières et nos offrandes sont ainsi portées au Seigneur par les prières, les intercessions et les mérites de tous ceux qui vivent en ce moment avec le Christ dans la lumière de gloire.

Nous pourrions croire qu'ainsi l'offrande de l'Église pour l'Église est complète. Mais ce serait succomber encore à une tentation d'égoïsme, de particularisme, non plus cette fois individuel mais collectif. L'Église en effet n'est pas un parti, le parti

1. *Apocalypse*, VII, 9.

des sauvés « qui passent dans les batailles une fleur à la main »¹. L'Église qui offre à la messe et qui y est elle-même offerte ne peut pas offrir moins que le Christ n'a offert, lui qui est mort et ressuscité pour tous. L'Église des hommes qui poursuivent leur pèlerinage terrestre doit s'offrir et doit être offerte sans restriction. Aussi, dans ses trois dimensions — militante, souffrante, triomphante — l'Église est-elle mobilisée en une prière commune « pour le salut du monde entier ». Vous avez reconnu ici les termes de l'offertoire du calice.

Toute cette Église disséminée dans nos rues, dans les rues de notre ville ou de notre village, de notre pays, des continents et des îles lointaines, dans lesquels naissent, vivent et meurent des hommes qui ne parlent pas la même langue que nous, qui ne sont pas vêtus comme nous, que nous ne connaissons même pas, tous ont part à la rédemption, tous ont part à la messe. Nous les portons tous dans notre offrande. Nous sommes à la messe, pour eux tous par millions, cette Église, Prêtre de l'Univers, en dehors de laquelle il n'y a pas de salut.

De combien ce rassemblement autour de l'autel, qui doit nous être présent à l'esprit quand nous sommes à la messe, dépasse ce que, par routine ou par égoïsme, nous appelons « *ma prière* », « *ma messe* », « *mes soucis* », « *mes intentions* », quand ce n'est pas

1. J. GIONO, *Les vraies Richesses*, Préface.

— hélas! — « *ma place* », « *ma chaise réservée* »!

Nous sommes chrétiens, mais nous avons encore grâce à la messe et par elle à apprendre à être catholiques dans notre offrande, c'est-à-dire à offrir « pour le salut du genre humain tout entier », « *pro nostra et totius mundi salute* », autour de cet autel où viennent mystérieusement déferler les joies, les peines, les travaux, les souffrances du monde atteint par le péché, mais sauvé par le Christ. Car c'est ce monde qui retourne à Dieu, tout entier, à la messe.

Sommes-nous partie active dans cette offrande de toute l'Église pour l'Église? Chacun de nous a-t-il le cœur assez dépouillé, assez grand, assez généreux, assez ouvert et accordé à tous pour dire « *nous* », à la messe, d'un pluriel qui ne soit pas de majesté, mais d'unisson? Il nous faut comprendre que c'est là en même temps qu'une nécessité intérieure, un indicible et irremplaçable bienfait, une source de joie et d'enthousiasme.

« Chacun est fort de la force de tous, chacun est plaint par la pitié de tous, chacun est aimé par l'amour de tous, chacun est sauvé par la barque de tous, la barque du Christ. » (R. P. SERTILLANGES, *La Prière*).

L'OFFRANDE DU CHRIST

LE CHRIST OFFERT

Offrande personnelle de nous-même, offrande communautaire, la messe est cependant encore plus que cela: chacun de nous, l'Église tout entière offrent à la messe le Seigneur Jésus lui-même.

C'est ainsi que la Messe peut être appelée Sacrifice puisqu'elle est offrande, et Saint Sacrifice puisqu'elle est offrande du Seigneur, le Saint de Dieu, comme le reconnaissaient les possédés de l'Évangile eux-mêmes.

A quel moment de la Messe offrons-nous le Seigneur? Y a-t-il offrande successive de chacun, de l'Église et du Christ ensuite, comme si le chrétien voulait, à l'image de ce que fit Jésus lui-même, au repas des noces de Cana, garder le meilleur pour la fin?

A cette question, il faudrait répondre comme font les enfants intelligents flairant un piège: à la fois oui et non.

Oui, parce que, de fait, le Christ est offert en réalité à la fin de la Messe. Non, parce que cette offrande est la grande réalité de la Messe; préparée dès l'Offertoire, elle est ensuite rendue possible à la Consécration et se réalise enfin pleinement à la « Petite Élévation. »

Examinons ces trois temps de la Messe: Offertoire,

Consécration et Petite Élévation, et voyons comment le Christ y est offert.

A l'Offertoire, quand le prêtre prend sur la patène l'hostie non encore consacrée, nous pourrions croire que celle-ci représente notre propre sacrifice ou même celui de tous les chrétiens. Ceci est vrai. Mais déjà les qualificatifs que donne le prêtre à cette hostie nous font comprendre qu'en fait, sa présence évoque encore pour lui autre chose. Il l'appelle hostie sans tache. Cela pourrait à la rigueur désigner chacun d'entre nous purifié par le sacrement de Pénitence. Mais la suite de l'Offertoire indique nettement un autre sens. Cette hostie sans tache est opposée à l'indignité de celui qui offre. Elle ne saurait donc le désigner. L'hostie est à ce moment non pas la présence de Jésus, mais le symbole qui annonce cette présence qui vient.

De même, la prière qui accompagne l'offrande du calice est-elle remplie de la pensée de Jésus.

Certes, tout l'effort humain, les sueurs ou les larmes humaines sont représentées par le vin et l'eau et par eux se trouvent offerts à la Messe. Mais tandis que la goutte d'eau tombe dans le calice, à quoi l'Église pense-t-elle et dans quel sens oriente-t-elle notre distraction? Comme l'amoureuse du Cantique ou la Magdeleine éperdue errant près du sépulcre vide, elle ne pense pas à elle, à sa peine ou à son sacrifice, elle pense à son Seigneur. Le vin



La Communauté des prêtres autour de l'autel.

doré de la coupe qui scintille comme l'éclat d'une couronne, c'est la nature divine de son époux. Et l'eau translucide qui s'y mélange, comme le pauvre qui se cache sous la table du riche, c'est l'humanité qu'Il a daigné revêtir. Pensons plutôt à ces admirables paroles: « Accordez-nous, Seigneur, par le mélange symbolique de cette eau et de ce vin, d'avoir part à la divinité de celui qui a daigné participer à notre humanité, Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur. »

On a dit à leur sujet qu'elles dégageaient comme un parfum de Noël. C'est vrai puisqu'elles évoquent le mystère même de l'Incarnation.

Ainsi l'Église, dans les prières de l'Offertoire, est-elle déjà toute remplie de la pensée de l'offrande qu'elle va faire à Dieu de son Seigneur.

Mais cette offrande n'est faite qu'en espérance. Elle ne pourra devenir réalité qu'après la venue du Seigneur lors de la Consécration.

Arrêtons-nous maintenant donc à la Consécration, qui en fait n'est pas offrande du Christ, mais la rend seulement possible. Elle est située entre l'Offertoire et la Petite Élévation, comme Noël est situé entre l'Annonciation et la Présentation au Temple ou plus exactement peut-être comme Pâques est situé entre le Vendredi Saint et l'Ascension du Seigneur. Si l'Offertoire a un parfum de Noël, la

Consécration, elle, tressaille dans la lumière de Pâques, dont elle renouvelle le mystère.

L'Église sait trop la grandeur de celui-ci pour s'en approcher avec inconscience. De même qu'au début de la Messe, elle a éprouvé le besoin de se réunir tout entière en esprit au moment du Confiteor pour demander à Dieu la grâce du pardon, de même elle se met en communion avec le ciel tout entier pour demander au Père trois fois saint, non pas simplement le pardon, mais l'entrée de celui qui vient en son nom et dont le nom est béni.

Et comme si elle n'avait pas eu assez de tous ces témoins qu'elle a déjà cités, la Vierge et les Martyrs, l'Église met sous les yeux de Dieu l'image même de son Fils à la Cène. Mieux encore, elle fait entendre à son oreille les Paroles mêmes de son Fils afin qu'Il ne puisse refuser. Car ce n'est point le prêtre qui parle à ce moment suprême. C'est le Christ qui, se servant de lui, de sa volonté, de sa voix même, s'adresse à nouveau au Père.

Et le Ressuscité vient assumer ce pain, ce vin qui deviennent en effet, de symboles qu'ils étaient, signes efficaces de sa présence.

L'Écriture nous dit que la Magdeleine, ayant vu le Seigneur au matin de Pâques, accourut vers les disciples pour leur annoncer la nouvelle. L'Église, ayant entre les mains son Seigneur ressuscité, renouvelle ce geste. A peine la consécration est-elle

achevée qu'elle élève l'hostie et le calice afin de les faire voir. Il ne s'agit pas là d'une offrande, mais d'une monstrance joyeuse. Le Seigneur est là, nous l'avons retrouvé! C'est bien la joie de Pâques.

Mais après cette monstrance enthousiaste, que va faire l'Église? C'est à ce moment qu'elle va pouvoir en réalité offrir Jésus à son Père. Dans ce retour, elle semble vouloir exprimer l'immensité de sa reconnaissance par l'immensité du don. L'Église offre au Père ce qu'il y a de plus beau dans la création tout entière: le Verbe incarné, paré de la gloire de sa résurrection.

Cette offrande s'exprime après la Consécration de deux façons différentes. Par la parole d'abord, par le geste ensuite.

Pensons à la prière « Unde et memores » qui suit immédiatement la monstrance solennelle de la Grande Élévation. Faisant mémoire de la Passion bienheureuse de ce même Christ, de sa Résurrection, de son Ascension, nous offrons à votre suprême Majesté le don même que nous avons reçu de vous, c'est-à-dire la victime pure, sainte, sans tache, présente sous les apparences de ce pain et de ce vin contenus dans le calice qui nous apporte l'éternel salut.

On ne peut être plus explicite. Un geste accompagne ces paroles d'offrande. C'est le signe de la

Croix. Il rappelle ceux qui ont été faits au début du Canon sur les *dona*, les *munera*, les *sancta*. Ils signifiaient que tout ce que nous avons reçu de Dieu, biens matériels, qualités du corps et de l'âme, grâces mêmes, devaient lui faire retour. Ici celui-ci revêt le même sens. Nous ne devons pas conserver pour nous égoïstement le Seigneur ressuscité. L'Église a compris la leçon donnée par Jésus à la Magdeleine, le matin de Pâques. « Ne me retiens pas: je ne suis pas encore remonté au Père, et puis va annoncer mon retour à mes frères. » Elle aussi ne doit pas garder son Seigneur; elle doit consentir à le laisser monter vers son Père, et elle doit aussi l'annoncer aux autres.

Le double sacrifice sera exprimé en gestes, à la Petite Élévation pour le retour au Père, à la Communion pour l'annonce à tous les frères.

La Petite Élévation est en fait à la fois l'offrande « en acte » du Christ ressuscité et l'évocation du mystère de l'ascension du Seigneur. Elle est l'un par l'autre; car accepter que le Seigneur remonte au Père, c'est accepter de ne plus l'avoir pour soi, de ne plus le retenir.

Tels sont les trois temps de l'offrande de Jésus-Christ par son Église au cours de la Messe.

L'Offertoire d'abord où l'on offre le Christ symboliquement et comme en espérance.

La Consécration où l'on rend possible cette offrande par la venue du Christ ressuscité.

La Petite Élévation enfin où l'on offre Jésus comme le plus beau don que l'on puisse faire au Père puisqu'il est le chef-d'œuvre de la création, du cosmos tout entier.

Nous avons vu plus haut que la prière de l'Offertoire avait comme un parfum de Noël, que celle de la Consécration évoquait le mystère de Pâques et que le geste de la Petite Élévation était une sorte de consentement au mystère même de l'Ascension.

Faut-il nous étonner que l'offrande de l'Église à la Messe soit au-delà de nos pauvres offrandes, personnelles ou collectives, essentiellement l'offrande de Jésus-Christ, toujours la même, reprise inlassablement, mais chaque fois sous un aspect différent, évoquant chacun à leur façon l'immensité du don de Dieu qui, en Jésus-Christ, vient, revient et s'en retourne auprès du Père afin de ménager à chacun d'entre nous, une place au sein de la Trinité même?

Ainsi la Messe serait-elle à travers l'offrande de Jésus-Christ la mémoire, la permanence du dessein de l'amour de Dieu sur sa créature et la réalisation de ce dessein dans la mesure de son acceptation par chacun d'entre nous.

L'OFFRANDE DU CHRIST

LE CHRIST QUI OFFRE

La véritable offrande que nous pouvions faire à la Messe, au-delà de notre offrande personnelle, au-delà de l'offrande communautaire de l'Église, c'était l'offrande du Christ lui-même.

Le Christ vient donc à la Messe pour être offert comme la victime la mieux choisie, la plus capable de plaire à Dieu, la seule qui puisse donner au sacrifice de la Messe ce caractère de sainteté qui en fait le seul saint sacrifice.

Mais le Christ ne vient-il à notre appel que pour cela? Ne vient-il à notre assemblée du dimanche que pour nous permettre d'offrir au Père de « ses propres dons et bienfaits », le Fils qu'il nous a donné?

Si nous répondions par l'affirmative, nous réduirions le rôle de Jésus à quelque chose de bien passif et de presque accessoire.

En fait le Christ vient non pas seulement pour *être offert*, mais pour *offrir*. Nous dirions volontiers surtout pour offrir.

Trois questions se posent au sujet de cette action de Jésus à la Messe:

En quoi consiste-t-elle?

Quels sont les gestes liturgiques qui l'expriment?

Quelle conséquence peut-elle avoir pour notre vie?

L'activité de Jésus à la Messe? Elle est tout entière contenue en ceci: Il vient *saisir* notre sacrifice pour le présenter au Père. Il vient le lui présenter en le *mélangeant* à son propre sacrifice. Si bien qu'il donne à nos pauvres sacrifices humains une *valeur divine*.

Le Christ vient d'abord saisir notre sacrifice.

Nous avons déjà insisté longuement sur l'offrande personnelle que nous faisons de nous-mêmes à la Messe. Celle-ci est l'endroit par excellence où tout doit converger, où chacun doit apporter quelque chose, sa joie, sa souffrance, son travail, ses soucis de chaque jour.

Mais qui va présenter tout cela à Dieu? Il nous faut un intermédiaire entre lui et nous, pauvres pécheurs. Qui invoquer pour présenter notre requête et nos présents chargés d'apaiser sa colère et d'obtenir son pardon? Il y a bien l'Église qui les présente par son prêtre. Et de fait, c'est lui qui commence à ramasser le tout, prières et dons en une immense collecte. Mais nous n'avons pas l'âme encore assez tranquille. Il nous faut d'autres appuis. Nous pensons aux saints, aux plus touchants d'entre eux, à ceux qui se sont donné le plus de mal pour l'avènement du Royaume. Nous les appelons à notre secours. Ce n'est pas encore suffisant. Il nous faut la Reine de tous. Et c'est ainsi que notre offrande passe entre les mains de la Vierge. Mais que fait-elle? Elle la confie à Jésus et c'est finalement par lui que notre

requête monte jusqu'au Père. Une fois que l'Église a saisi toute la valeur de l'intervention de Notre-Dame, une fois qu'elle a trouvé un ambassadeur aussi éloquent, elle va faire appel à son intercession à chaque instant de la Messe.

Rappelons-nous ce beau passage de l'histoire sainte où Rébecca, la femme d'Isaac, veut faire attirer sur Jacob, son cadet, la bénédiction que le patriarche réserve à l'aîné, Esaü. Profitant de l'absence de ce dernier, elle revêt Jacob d'une peau de chevreau et le pousse vers son père. Celui-ci croyant reconnaître la peau velue d'Esaü, accorde par erreur la bénédiction à Jacob. L'Église agit ici comme Rébecca. La seule différence avec l'histoire sainte, c'est qu'à la Messe, personne n'est dupe : tous les personnages sont d'accord pour jouer ce divin subterfuge.

Ainsi toutes les prières de la Messe sont-elles faites sous le couvert de Jésus-Christ, depuis la moindre oraison jusqu'aux prières solennelles du canon ; toutes sont faites « *Per Dominum nostrum Jesum Christum* » « Par notre Seigneur Jésus-Christ », celui qui, bien que de la famille divine, a consenti à se mêler à notre famille humaine.

Et Jésus saisit tout ce désir humain, toute cette offrande, et il les porte lui-même au Père.

Mais c'est là que se place sa seconde intervention, combien plus gratuite encore celle-là.

Autrefois, quand nous étions enfants, nous avons peut-être été fiers d'apporter à nos parents nos premier travaux, nos premières découvertes. Et tandis que, bons princes, ils s'attardaient à les admirer, nous avons peut-être été tentés de leur faire remarquer que si tel objet était le fruit du travail de notre frère ou de notre sœur, du moins, ce chef-d'œuvre-ci était bel et bien celui de nos propres mains. Réaction instinctive de la fierté humaine qui n'attend guère le printemps pour verdir.

Avec Jésus, à la Messe, rien de tout cela. Il aurait beau jeu cependant. Voici que sa charité va faire cette suprême folie. Il mélange son offrande à la nôtre, aussi intimement que la goutte d'eau se mélange au vin du calice. Plus moyen pour Dieu le Père de s'y reconnaître. Jésus dit: « Voici l'offrande de tes fils » ou même « Voici l'offrande de ton Fils » tant il veut se confondre totalement avec nous.

Quel étonnant miracle! Combien plus étonnant que celui de Cana, qui, de loin, le préfigurait. L'intervention de Jésus a une conséquence que nous n'avons peut-être jamais suffisamment mesurée. Jésus, à Cana, avait changé l'eau en vin. Au début, il n'y avait dans les jarres que de l'eau. Après, il n'y avait plus que du vin. De même, à la Messe. Au début, ce sont bien nos sacrifices et nos présents qui sont déposés sur l'autel. Après l'intervention et la prière de Jésus, il n'y a plus que les prières et

les sacrifices de Jésus. Tout notre labeur humain, au ras de terre, s'est tout à coup transfiguré au contact du Christ. Nos larmes sont devenues les larmes de Jésus, nos angoisses, nos épreuves, ses épreuves, notre travail, son labeur, nos pardons, son pardon.

Toute notre vie peut acquérir à la Messe une valeur divine. Nous pourrions ajouter aussi une valeur rédemptrice. Car la valeur du sacrifice de Jésus, c'est qu'il a pu compenser aux yeux de Dieu toutes les fautes, toutes les faiblesses, toutes les ingrattitudes de l'humanité. Et nos sacrifices, si petits, si perdus, dans le temps et l'espace, si disproportionnés, semble-t-il, avec ce qu'il faudrait faire, prennent tout leur poids, toute leur valeur, parce qu'ils deviennent à la Messe sacrifice de Jésus-Christ!

Nous tous qui cheminons douloureusement et dont le cœur bat d'un rythme que nous croyons tout humain, avons-nous jamais compris ce que nous propose la Messe, non pas visiblement, mais dans la certitude de la foi?

Non pas visiblement, peut-être. Mais, l'Église, qui connaît notre faiblesse, s'ingénie, à la Messe, pour trouver les paroles, les gestes pleins de symboles qui peuvent davantage nous faire accéder au mystère. Choisissons quelques moments, privilégiés de ce point de vue: la goutte d'eau dans le calice — les paroles de la Petite Élévation — le grand signe de

Croix dont le prêtre se marque après la Consécration.

Nous voudrions rappeler le premier qui nous est si familier, le mélange de l'eau et du vin dans le calice au moment de l'Offertoire. Nous avons déjà insisté sur son symbolisme et montré qu'il évoquait le mélange des deux natures du Christ, l'humaine et la divine. Mais dans la nature humaine, représentée par la goutte d'eau si ténue et si fragile, il n'y a pas que celle du Christ; il y a, contenue en elle, toute la nôtre. C'est bien nous qui sommes mêlés à la divinité de Jésus, mêlés à elle, afin que tout ce qui est humain puisse resplendir de la splendeur de Dieu.

Prenons ensuite les trois paroles que le prêtre prononce au moment de la Petite Élévation, quand il dit que toute gloire est rendue à Dieu « *per ipsum, cum ipso, in ipso* ». Elles soulignent que toute l'action de la Messe se fait par Jésus, avec Jésus, et en Jésus. Qu'est-ce à dire?

En disant qu'à la Messe tout se fait *par* Jésus, la liturgie souligne le fait que le Christ nous sert de grand introducteur auprès de Dieu. C'est ce qu'on a appelé son rôle de médiateur unique entre Dieu et les hommes.

Dire ensuite que cela se fait *avec* lui, c'est rappeler que l'action de Jésus ne se limite pas à ce rôle de médiateur. Le médiateur, ici, prend personnelle-

ment à son compte la démarche à lui confiée. Il ne vient plus seulement en ambassadeur irresponsable, il vient en son propre nom présenter une requête qu'il fait sienne.

Dire enfin que nous agissons à la Messe *en* Jésus indique que celui-ci ne s'est pas contenté d'être notre avocat, mais qu'il nous a cachés en lui, de façon que Dieu ne voit plus que lui, n'entende plus que lui, et par conséquent n'ait plus à faire qu'à lui, dans cette mystérieuse ambassade que nous lui dépêchons.

Enfin un dernier geste du prêtre nous indique cette volonté de Jésus de nous couvrir de son ombre ou plus exactement de l'ombre de l'instrument de son sacrifice. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué : c'est le grand signe de Croix que le prêtre fait sur lui-même après avoir béni l'hostie consacrée. Il se revêt ainsi de Jésus-Christ. Puis, comme s'il avait la certitude que le signe de la Croix l'identifie au Christ, il ose dire ces étranges paroles : « Nous offrons tout cela afin que nous soyons remplis de toute bénédiction céleste et de grâces. » Comment pourrions-nous prétendre être remplis de grâces, si notre sacrifice n'était pas devenu celui du Seigneur lui-même, s'il n'avait pas consenti à placer le sien et le nôtre sur la même Croix invisible et présente ?

Tels sont les mots, les gestes du prêtre à la Messe,

qui expriment l'action de Jésus au cours du saint Sacrifice.

Ce que nous pouvons donc dire, c'est que si Jésus ne venait pas à la Messe pour offrir, notre vie ne serait pas transfigurée. Elle aurait toujours une valeur humaine et rien de plus. La somme de nos sacrifices serait déposée sur la patène du prêtre sans que nous soyons sûrs de leur destinée, de leur valeur pour plaire à Dieu, de leur puissance de rachat.

Mais voici que Jésus vient avec cette extraordinaire volonté de tout mettre en commun, si bien que les gestes de Dieu passent à travers les gestes humains, mais surtout que la vie humaine prend tout d'un coup une valeur divine.

La Messe, avec la présence du Christ comme unique prêtre, en vérité, permet de rattacher chacun de nos gestes à la personne de Jésus.

Il ne faut pas évoquer ici ces grandes décisions de la vie qui, ne se renouvelant pas plusieurs fois, seraient seules apportées à la Messe, et seules seraient assumées par Jésus. Il s'agit de nos gestes les plus familiers, de celui de la maman qui, le matin, lange son enfant en chantant, de celui du papa qui s'applique à son travail d'usine ou de bureau, de celui du médecin qui se penche sur la souffrance humaine, de celui du malade qui la supporte en silence. L'action du Christ à la Messe nous permet de donner à tous

ces gestes, les plus simples de notre vie, une valeur infinie dans l'ordre de l'amour, de l'action de grâces, du rachat, parce qu'ils peuvent devenir les gestes mêmes de Jésus.

Nous tous, qui trouvons parfois la chaleur du jour si pesante, la fatigue trop forte, l'épreuve trop amère ou trop prolongée, que dirions-nous si nous savions que tout cela peut être non seulement offert au Christ, mais que c'est Jésus qui vient l'accomplir en nous ?

Notre foi ne serait-elle pas la lumière de notre vie ?

Notre vie ne serait-elle pas transfigurée ?



Un peuple qui chante.

COMMUNION AU CHRIST

« Qui ne sait que dans les ardeurs de l'amour on voudrait se manger? » Ces propos, ne sont pas d'un auteur moderne ou d'un romantique, mais de Bossuet. Inspirés par l'exemple de l'amour humain, ils expriment avec puissance la ferveur qui doit nous porter à la Messe, au moment de la communion, vers le Christ Jésus notre Seigneur. C'est cette ferveur qui a dû porter, ce sont ces ardeurs qui ont dû animer des saints tels que Augustin, Bernard ou l'auteur du livre de l'Imitation. En accord avec leur tempérament fougueux, ces êtres d'élite ont dû éprouver un vouloir profond d'intimité avec le Christ et tels ces grands apôtres que furent Paul ou Xavier, leur vouloir devait être mêlé de souffrance pour cette intimité toujours insuffisamment satisfaite à leur gré, par ce goût de l'union toujours empêché par quelque obstacle en eux, ou simplement par ce fait de l'être humain irréductible à un autre. Bref dans le fait de recevoir le Christ comme nourriture, ils ont dû éprouver ces ardeurs humaines de l'amour dont parle Bossuet, qui porte les êtres qui s'aiment à vouloir se consommer l'un dans l'autre, au risque de consumer par le sacrifice de l'un à l'autre, le secret même de leur union.

Cependant, la communion au Christ eucharis-

tique qui réalise de façon admirable ce vœu profond de la nature humaine éprise d'amour, le réalise de façon toute spéciale et qui, l'on peut dire, dépasse tous les modes humains de communion.

Sans rien enlever aux ardeurs puissantes de l'homme qui s'en approche, la communion au Christ se fait d'abord sur le plan tout spirituel de la Foi. La manducation matérielle de pain n'a de valeur, elle ne porte sa réalité que pour celui qui croit. Elle est la réalisation de sa Foi qui, sur la parole du Christ et sous les espèces choisies et consacrées, découvre la réalité, signifiée par ces espèces, de son corps et de son sang. Nous avons déjà vu comment, dans l'avant-messe constituée par l'épître et l'évangile, il y avait communion au Christ, Parole de Dieu. Or la communion au corps et au sang eucharistiques est quelque chose de semblable. La communion à la Parole de Dieu se fait par le moyen sensible de l'audition, à laquelle répond la profession de foi proclamée par la bouche. Nous écoutons par l'oreille la Parole de Dieu et nous professons par la bouche les sentiments profonds qu'elle éveille en nous. Il en est de même à la communion. Le corps du Christ nous est proposé. Lorsque, selon la formule ancienne, on nous dit: *Corpus Christi* — le Corps du Christ, et que nous répondons: *Amen*, c'est-à-dire: j'y crois, nous consommons, par l'action de manger, le mystère de cette même foi exprimée par l'*Amen* de nos

lèvres. Le pain eucharistique contient le corps du Christ comme sa parole évangélique, elle aussi réalité matérielle, le contient spirituellement. Seuls reçoivent le Christ ceux qui perçoivent par la Foi — *mysterium Fidei* — la réalité spirituelle signifiée par ce pain, comme elle est portée à notre connaissance par l'annonce de sa Parole. Écouter la Parole et manger le Pain réalisent pareillement notre union au Christ, comme il nous l'a expliqué lui-même, dans ce discours sur le Pain de Vie que nous rapporte saint Jean dans le chapitre vi de son Évangile. Or ce discours se termine par ces mots à l'adresse des disciples hésitants: « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie. » Elles sont vie pour ceux qui les comprennent en esprit. Elles sont vie pour ceux qui réalisent spirituellement le geste matériel qu'ils font — les bêtes ne peuvent toucher à ce mystère, pas plus qu'elles n'ont vu le Seigneur ici-bas, de même que les incrédules, quand il se déplaçait sur les chemins de Palestine; — seuls le reçoivent ceux qui consomment dans la Foi le signe qui, sur sa parole, leur porte sa réalité céleste et mystique. Bref, qu'il s'agisse d'audition ou de manducation, que la réalité du Christ nous soit proposée sous le signe de la Parole ou celui du Pain, qu'elle parvienne à nous par l'oreille ou par la bouche, il faut de toutes façons qu'elle aille en nous jusqu'au cœur; c'est là seulement que la Foi, j'entends la

Foi vive, c'est-à-dire une connaissance aimante, consomme au plus profond de nous-mêmes, dans la vie de l'Esprit, le mystère de notre communion au Christ.

Une autre particularité de cette communion spirituelle qui se réalise par le fait de manger, est que tout s'y passe à l'inverse du mode matériel et humain. Saint Augustin explique: Quand tu prends une nourriture ou une boisson, tu réduis cette nourriture et cette boisson à la substance de ton corps et de ton sang. Dans le cas du pain et du vin eucharistiques, c'est l'inverse qui se produit: tu es réduit toi-même à la réalité du corps et du sang du Christ. Il y a certes échange et assimilation mutuels, mais avec prédominance nécessaire de la réalité du Christ, incomparablement plus puissante et plus active. Le Christ dans l'Eucharistie est comme un feu; nous ne pouvons pas mieux souhaiter que devenir dans la communion totalement lumière en lui. Nous ne pouvons pas mieux souhaiter aussi que de pénétrer en lui dans cette pleine lumière de l'univers spirituel où il est entré. *Et in lumine tuo videbimus lumen* — et dans ta lumière nous verrons la lumière. Dans la communion au Christ, nous ne pouvons pas désirer plus ardemment quelque chose que d'être introduits à l'intérieur de cet univers de Dieu où il a pénétré dans sa chair mortelle mais glorifiée. L'Eucharistie devient ainsi pour nous,

comme cette échelle mystérieuse de Jacob sur laquelle les anges montaient et descendaient de la terre au ciel et du ciel à la terre, un va-et-vient incessant entre la réalité matérielle et le mystère de Dieu.

Cependant, pour s'élever si haut, l'échelle de Jacob devait être bien posée sur terre; elle était profondément enracinée dans les choses d'ici-bas. Et, au sortir de son sommeil, ce patriarche robuste, « vif et retors », prit une pierre et, la fichant solidement dans le sol, telle un pieu de tente ou une stèle, il dit: « C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. » C'est ici. L'Eucharistie, communion toute spirituelle au Christ et introduction dans l'intimité sacrée de Dieu, n'en demeure pas moins attachée aux choses d'ici-bas et se doit de nous y ouvrir. Nous verrons comment la communion au Christ doit nécessairement déboucher dans la communion à nos frères, comment il n'y a pas d'intimité avec le Christ qui ne doive devenir partage et communication avec toute la communauté chrétienne. Mais nous pouvons déjà dire que cette communion à nos frères est une condition préalable à la communion au Christ. Dans l'Eucharistie, ce sont certes les espèces consacrées du pain et du vin qui, selon la volonté du Christ, nous introduisent jusqu'à la réalité de sa chair et de son sang. Cependant qui ne sait que dans cette même volonté du Christ, il n'est pas seulement question de pain et de vin, mais de

manger et de boire, au cours d'un véritable repas. « Prenez, dit-il, *et mangez-en tous.* » Ou, mieux encore: « Prenez, dit-il, *et partagez entre vous.* » La volonté du Christ qui veut demeurer présent parmi nous, ne porte pas seulement sur les réalités du pain et du vin; elle atteint, à travers elles une réalité plus entièrement humaine: c'est le repas; et c'est ainsi que nous avons défini la Messe, acte essentiellement communautaire. De fait, on ne mange pas tout seul, sinon parce qu'on est pressé ou parce qu'on ne peut pas faire autrement, et de toute façon, on ne fait alors que satisfaire une fonction animale. Pour accomplir un acte humain, on prend un repas et cela suppose nécessairement une communauté familiale ou amicale, et donc un partage. Le Christ a ainsi attaché sa présence parmi nous, non seulement au pain et au vin, mais encore au repas et à la communauté des frères. La communion au Christ qui, nous le verrons, engendre cette communauté, la présuppose déjà comme une condition nécessaire. Il y a comme un mystère naturel de l'amitié qui porte en lui le germe de la présence eucharistique du Christ. Tout rassemblement humain dans l'amitié est un désir du Christ et de fait le Christ y répond: « Toutes les fois, dit-il, que deux ou trois parmi vous se réunissent en mon nom, je me trouve au milieu d'eux. »

Pour célébrer cette réalité du corps du Christ

qui nous introduit au plus profond du mystère de Dieu, à partir de ce rassemblement humain dans l'amitié, autour d'un pain et d'une coupe, je l'opposerai à cette autre réalité du Christ évangélique qui nous est partagée au début de la Messe et j'essaierai ainsi d'évoquer, dans ce mystère conjoint de la Parole et du Pain eucharistique, les dimensions de cette double communion qui nous est proposée.

Car la Parole de Dieu a créé le monde, mais le Corps du Christ le consacre. — La Parole de Dieu a dispersé avec le souffle de l'Esprit toutes choses sur la surface de la terre, mais le Corps du Christ les rassemble. — La Parole de Dieu retentit aux confins de l'univers avec l'annonce des messagers évangéliques, mais le Corps du Christ à l'annonce eucharistique de sa Passion, de sa Mort, et de son Retour, marque le lieu géométrique des corps et des âmes. — Communier à la Parole de Dieu, c'est donc assister à l'éveil de la Nature à l'appel de son créateur, communier au corps du Christ, c'est aboutir comme au Jour Dernier et retourner avec tous les saints à Dieu le Père. — Communier à la Parole de Dieu c'est pénétrer dans cette efficacité de la puissance créatrice et révélatrice, mais communier au Corps du Christ, c'est entrer dans le mystère de Dieu, par la voie royale de la Croix et ce chemin qui nous est frayé dans ses plaies et dans ses meurtrissures. — Communier à la Parole

de Dieu, c'est appeler tous les êtres par leur nom propre comme Adam dans le Paradis, mais une fois cette convocation amicale faite, communier au Corps du Christ, c'est passer par cet enfantement nouveau de toute créature qui doit sortir du côté du Seigneur comme est sortie Ève de sous le cœur du premier homme.

Car la Parole de Dieu a créé le monde, mais le Verbe fait chair fut sa consécration, et dans la gloire, sa consommation. — Car la Parole de Dieu a lancé le monde dans l'être, mais depuis que la clameur du Christ sur la Croix a rempli l'univers, de son corps ouvert, avec le sang et l'eau, a jailli l'Église catholique, pour rassasier ceux qui communient à l'unique et qui sont assoiffés d'universel.

LA MESSE, COMMUNION A NOS FRÈRES

La Messe est donc le mystère de foi qui permet à l'homme de s'unir à Dieu, en le faisant communier à la Parole Divine et au Corps du Christ. Mais elle réalise aussi l'union des hommes entre eux; elle est le sacrement de l'unité des chrétiens: elle exprime cette union à nos frères et elle la renforce.

Saint-Exupéry a écrit quelque part: « *Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans une même direction.* »

C'est là la loi de toute relation humaine d'affection et d'union: aimer est une relation nécessairement féconde d'un élément qui la dépasse. Entre deux êtres qui s'aiment, s'ils ne veulent pas se perdre dans un égoïsme partagé et stérile, il faut que surgisse un troisième, l'Amour. Dans la famille l'enfant est l'expression personnalisée de cet Amour. Entre l'homme et la femme, l'enfant réalise leur présence l'un à l'autre dans l'Amour. Il les objective l'un en face de l'autre dans un Amour qui est infiniment leur et qui vit aussi dans une suprême indépendance. Les mères savent bien, quel trésor est un enfant, mais combien peu il leur appartient! Entre la mère et le père, l'enfant est une figure de Dieu.

Dieu est ainsi le lien entre tous les êtres. Les êtres sont rendus présents les uns aux autres par un Autre

qui leur est infiniment intérieur et qui les transcende infiniment aussi. Entre eux, Dieu est comme la Lumière qui les rend clairs l'un à l'autre, il est comme un miroir dans lequel se découvrent deux êtres qui s'aiment et qui s'y regardent; ils s'y voient tels qu'ils sont. Dieu est la pensée dans laquelle les êtres se retrouvent, se reconnaissent, dans laquelle aussi ils se perdent tant elle est profonde. Dieu est la Vie, il est le lien vital entre les hommes; mais cette vie, comme elle les dépasse, ce lien, comme il les enchaîne et combien haut il les attire! Il n'y a pas entre les hommes d'unité sur le plan horizontal, si l'on peut dire. Toute unité se fait par le haut, par le moyen de cette lumière aux innombrables rayons qui descend du « Père des Lumières » et les inonde, qui les attire aussi, et les remplit d'aspirations vers ce qui les dépasse.

Or Jésus-Christ est entre Dieu et les hommes ce lien d'aspiration, de dépassement et d'union. Il est pour tous les hommes cette unité avec Dieu qu'il est en lui-même. Il est dans son unité avec Dieu, le principe de communion et d'unité entre les hommes qui veulent bien l'accueillir et Dieu en lui.

C'est ce qui se passe à la Messe. La Messe, communion à nos frères, c'est cela. La Messe est principe et source de communion entre les hommes qui accueillent le Christ et, par lui, se retrouvent tous ensemble en Dieu, comme le Christ lui-même nous

l'a expliqué. On peut dire que la clef de la Messe, ou la clef du mystère, c'est la Prière du Christ à la Cène, ce qu'on appelle la prière sacerdotale, ce qu'on pourrait appeler le Canon, ni romain ni oriental, mais simplement évangélique de la Messe. Le Christ s'y exprime ainsi: *« Père saint, gardez ceux que vous m'avez donnés; qu'ils soient un comme nous... Ce n'est pas pour eux seulement que je prie, mais aussi pour tous ceux (il s'agit ici de nous) qui, grâce à leur témoignage, croiront en moi, afin que tous soient un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en eux, afin que tous soient un en nous. »*

Cette prière exprime admirablement notre communion fraternelle à la Messe: c'est la réalisation de notre union à Dieu par l'intermédiaire du Christ. Nous sommes tous ensemble situés en Dieu au point d'insertion du Fils au sein de la Trinité; nous sommes tous confondus les uns avec les autres, sans cesser d'être distincts et chacun unique, dans le Fils unique de Dieu, Jésus notre frère. Il n'est point d'union entre deux êtres, avons-nous dit tout à l'heure, sans un autre être qui les réunit et les transcende. C'est un principe naturel. Religieusement il se traduit ainsi: il n'est pas de Fraternité sans Père, sans le Père. Le Christ nous unit à lui, nous devenons tous ensemble les fils chéris, chacun comme un fils unique, dans l'unique et propre Fils de Dieu.

C'est ce qui commande la Charité qui ne peut

être que de Dieu. La prière sacerdotale se termine sur ces mots: « *afin que l'Amour dont vous m'avez aimé soit en eux.* » Et cela rejoint tout le discours du Christ après la Cène qui forme le contexte réel de l'Eucharistie et comme le nimbe lumineux qui devrait irradier de chacune de nos messes. Toute messe doit être la réalisation effective du commandement nouveau révélé à la Cène, la Charité du Christ. Dieu nous a aimés en lui. Nous devons vivre cet Amour en le communiquant à nos frères, comme le Christ nous l'a communiqué: « *Je vous donne un commandement nouveau: que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez les uns les autres.* »

Cet Amour doit se réaliser déjà avant la messe. L'Évangile de saint Matthieu jalousement attaché aux « logia » du Seigneur, nous a retenu ces autres paroles du Christ: « *Si tu apportes ton offrande à l'autel et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va sans retard te réconcilier d'abord avec ton frère et alors reviens offrir tes dons.* »

L'Église suppose toujours, en nous voyant venir à la messe, que nous avons accompli cet ordre du Christ. Sinon la messe serait pour nous une source de condamnation. « *Si quelqu'un mange le corps du Christ indignement, s'il boit le sang du Christ indignement, il mange et boit sa propre condamnation.* » Nous sommes indignes de participer à ce repas fraternel si nous

n'avons le cœur ouvert à tous nos frères. L'Église qui nous invite après le Christ à prendre part à ce repas fraternel, symbole encore une fois de l'unité des chrétiens, n'en éprouve pas moins le besoin de nous inciter à demander pardon à Dieu et à nous réconcilier entre nous. Avant de commencer la Messe, le prêtre s'accuse et tous les fidèles assemblés s'accusent à lui et entre eux. Le *Confiteor* opère entre nous la réconciliation, en nous rendant purs devant Dieu — puisque le péché qui nous sépare de Dieu sépare aussi les hommes profondément. Nous sommes prêts alors, tous obstacles levés, à entrer en communion de charité les uns avec les autres. Nous sommes devenus en quelque sorte transparents, mieux que cela nous sommes devenus pour ainsi dire perméables les uns aux autres. Notre fusion s'exprime et s'opère tout au long de la messe. Tout ce qui s'y fait est commun. Tout ce qui s'y fait est mise en commun de nos dons et de nous-mêmes. La Messe, avons-nous dit et répété, est un repas, c'est-à-dire un partage et une communication. Mais le tout est de donner aux aspects sensibles toute l'efficacité spirituelle dont la volonté du Christ les a chargés. Pour que l'unité exprimée et recherchée dans le repas se fasse, il est nécessaire de se retrouver tous ensemble dans cet autre, à la fois maître du Festin et nourriture servie. C'est ce qui se fait quand le Christ se retrouve en nous tous.

La communion au Christ, participation au même pain rompu, est le sacrement, c'est-à-dire le signe efficace de notre unité entre nous, comme saint Paul nous l'explique dans sa 1^{re} épître aux Corinthiens: « *Et le pain que nous rompons n'est-il pas une communion au Corps du Christ? Or puisqu'il y a un seul pain, nous formons un seul corps, tout en étant plusieurs, car nous participons tous à un même pain.* »

Ce pain est déjà par lui-même le symbole de cette communion fraternelle. C'est ce qu'exprime poétiquement l'un des documents les plus anciens du Christianisme primitif, appelé la *Didachè*, ou *Enseignement des Douze Apôtres*: « *Comme ce pain était dans ses éléments, dispersé sur les collines, et se trouve ici rassemblé, que ton Église soit rassemblée, Seigneur, des extrémités de la terre.* »

C'est ce rassemblement amical et fraternel que nous exprimons par tout ce que nous faisons en commun à la messe. C'est là le sens profond de ce *baiser de paix* que, suivant la recommandation ancienne, le célébrant, à la messe solennelle, donne à ses ministres, qu'il leur fait porter au clergé réuni et auquel il faudrait, s'il était possible, que tout le peuple fidèle participât. Ce geste de la liturgie me rappelle l'Hymne à la Joie de la 1^{re} Symphonie de Beethoven, qui s'ouvre sur un « *baiser donné au monde* », du poème de Schiller, si je ne me trompe. Car ce « *baiser donné*

au monde » est celui que le prêtre prend sur l'autel, figure du Christ, pour le communiquer au Peuple de Dieu. Le Peuple de Dieu, la terre tout entière sont en lui rassemblés.

Ce sont les lèvres mêmes du Christ Seigneur qui le donnent, et, comme par l'effet de la Parole toute-puissante, ce baiser recrée le monde, se communique à travers lui comme un feu et le réduit à la pure substance de l'Amour de Dieu. Le Christ ne contient pas seulement le monde par la puissance de la Parole qui sort de sa bouche. Il le contient et nous tous en lui, comme un baiser contient un être aimé.

Cependant, nous dit saint Jean, et encore saint Jacques, « *n'aimons pas seulement en paroles* ». N'aimons pas non plus en sentiments seulement. Saint Ignace préférait parler d' « *amour effectif* ». La Messe est déjà une réalisation authentique, certes, de notre union fraternelle, par le Christ, en Dieu. Mais comme elle présuppose la charité (en particulier la réconciliation par le pardon des offenses, et plus particulièrement par « la rémission des dettes », — rappelons-nous ici la demande du Pater —) elle commande aussi bien la Charité comme une suite logique et nécessaire. Pas de Messe donc sans communion, mais pas de communion sans charité fraternelle. Notre communion serait une pure hypocrisie si elle n'était pas suivie de la mise en œuvre pratique de l'amour fraternel. Charité avant et charité après,

pour que la Charité eucharistique ne soit pas un mensonge et que le commandement nouveau qui a été promulgué au cours de la première et la plus auguste des Messes, ne l'ait pas été en vain.

« Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. » « Comme je vous ai aimés », c'est-à-dire du même amour aussi dont je vous ai aimés, celui où je me trouve dans le Père. La communion fraternelle dans la charité, à la Messe, ne trouve sa consommation qu'en nous portant dans le sien de Dieu, rendus fils dans l'Unique, selon cette autre parole du Christ que nous avons déjà rapportée : « Qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient un en nous. »



*La Communion : les fidèles se présentent debout
à l'entrée du chœur.*

L'ACTION DE GRÂCES

L'*action de grâces* peut désigner à la fois une partie de la Messe, la dernière, celle qui suit la communion, et un exercice spirituel : « Faire son action de grâces », comme nous disons, c'est rester quelques instants avec le Christ, après l'avoir reçu dans la communion.

Le *terme* d'action de grâces est difficile à traduire. Rendre grâces signifie remercier. Mais l'action de grâces est beaucoup plus qu'un simple merci de politesse, beaucoup plus qu'un devoir dont il faut s'acquitter. C'est un sentiment premier, immense, qui monte spontanément en face de notre Dieu et Père, duquel « descend, comme dit saint Jacques, tout don excellent, tout présent parfait »¹. C'est le cantique des créatures, qui tressaillent de joie et chantent parce qu'elles existent. C'est l'alleluia du monde devant la gloire de Dieu : « Nous vous rendons grâces pour votre gloire immense². » L'action de grâces a le même jaillissement profond et mystérieux, la même chaleur aussi, que la poésie, la musique, l'amour et l'adoration.

Habituellement nous plaçons l'action de grâces

1. *Jac.*, I, 17.

2. « Gloria » de la messe.

à la fin de la Messe, mais, en réalité, *la messe tout entière est une action de grâces.*

Nous le voyons déjà dans l'*appellation* qu'on donne couramment à la Messe, « l'Eucharistie », qui n'est que la transcription d'un terme grec qui signifie « rendre grâces ».

Nous le voyons surtout dans la *forme* liturgique de la Messe: la grande prière consécatoire, le canon, s'ouvre par un chant de louange, la Préface, qui donne comme le ton de toute la Messe. La Préface, en effet, que tant de chrétiens — et non des moins religieux — écoutent paresseusement assis et visiblement peu exaltés, n'est pas une sorte de simple avant-propos comme le mot pourrait le laisser croire. C'est la solennelle proclamation des bienfaits de Dieu, qui nous fait entrer directement dans la célébration liturgique de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension du Seigneur. Le célébrant invite les fidèles à élever leur âme — et donc à lever leur corps qui exprime l'âme: « Sursum corda — Élevons nos cœurs »; puis, à rendre grâces: « Gratias agamus Domino Deo nostro — Rendons grâces au Seigneur, notre Dieu », et aussitôt que le peuple lui a répondu: « C'est juste et nécessaire », il enchaîne et chante: « Oui, il est vraiment juste et nécessaire, c'est notre devoir et c'est aussi notre salut, de vous rendre grâces toujours et partout, Seigneur, Père saint, Dieu éternel et tout-puissant, par le Christ notre Seigneur.

« Par le Christ notre Seigneur. » Telle est, au *fond*, la raison profonde qui fait que toute la Messe est une action de grâces: c'est qu'elle contient le Christ qui est lui-même notre action de grâces vivante. Notre Messe est une parfaite action de grâces parce qu'elle offre au Père non seulement nos chants et nos acclamations, non seulement du pain et du vin, mais encore la Personne même du Christ, qui est à la fois homme véritable, créature parmi les créatures, et l'« image du Dieu invisible, né avant toute créature, rayonnement de sa gloire »¹. En élevant le Corps et le Sang du Christ, vers le Père, au nom de toute la communauté chrétienne rassemblée, le célébrant peut donc chanter: « Par lui, avec lui, en lui, vous soient donnés, Dieu Père tout-puissant, dans l'unité de l'Esprit Saint, tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles. »

Il fallait — et il faut sans cesse — rappeler cela, si on ne veut pas réduire l'action de grâces à n'être qu'un exercice de piété plus ou moins facultatif, ou la rétrécir à un commerce purement sentimental de l'âme avec son Seigneur, la Messe servant à avoir la Présence réelle, et la Présence réelle à avoir des consolations sensibles.

Mais ces réserves faites, on peut, et il faut, conti-

1. *Heb.*, I, 1.

nuer d'appeler la fin de la Messe « l'action de grâces ». Celle-ci alors doit être à la fois communautaire, personnelle et constante.

Elle doit être *communautaire*. Revenus de la sainte table à notre place, il faut rester en silence: ce n'est pas le moment de lire ni même de parler. Il faut s'ouvrir calmement à la Plénitude dont on est devenu participant: « Seigneur je sais, non pas parce que je le sens, mais parce que vous l'avez dit, que maintenant vous demeurez en moi et moi en vous. » Mais aussitôt achevée la distribution de la communion, il faut revenir, comme le célébrant et avec lui, à son missel. On est libre de s'associer — ce serait le mieux — ou de ne pas s'associer aux sobres formules que le prêtre récite en purifiant ses mains et le calice; mais, dès qu'il a renoué le dialogue en saluant la communauté par le « Dominus vobiscum », il faut rendre grâces tous ensemble avec lui. Beaucoup, hélas! restent insensibles à son appel, poursuivant leur prière privée avec le Seigneur, comme si la fin de la messe était l'affaire du prêtre et du servant. L'action de grâces communautaire est pourtant bien rapide: une simple oraison — la postcommunion — qui rappelle souvent la fête du jour et qui demande au Père, par le Christ, de nous accorder les fruits de ce Repas auquel nous avons pris part. Le premier de ces fruits n'est-il pas précisément celui de la Croix que la Messe contient: nous arra-

cher à nous-même, pour nous rassembler dans l'unité de la louange et de l'action de grâces?

Après la bénédiction du prêtre, commence l'action de grâces *personnelle*. Elle est amorcée par la récitation silencieuse du dernier évangile qui est, presque toujours, le splendide prologue de saint Jean. La préface donnait le ton à la Messe entière; il semble que le dernier évangile devrait donner le ton à notre action de grâces personnelle. Car il s'agit moins d'y goûter la présence de Jésus — Jésus est déjà présent en nous par l'Esprit Saint — que de s'unir intérieurement aux sentiments du Christ donnant sa vie pour nous. L'action de grâces personnelle n'a d'autre but que d'achever au-dedans de nous la Passion et la Résurrection de Jésus, de nous entraîner vers le Père et de nous offrir avec le Christ « pour le salut du monde entier ».

L'action de grâces, enfin, doit être *constante*. Elle ne peut être limitée artificiellement à quelques instants de prière. Elle doit remplir toute notre vie. Rendre grâces, « semper et ubique, toujours et partout », dit la Préface. Et la postcommunion du dimanche dans l'octave de l'Ascension nous le rappelle: « Comblés par vos dons sacrés, puissions-nous, Seigneur, demeurer toujours en action de grâces. » Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui l'action de grâces n'occupe plus dans la vie chrétienne la place qu'elle tenait aux premiers siècles de l'Église?

Pourquoi maintenant ne remercions-nous plus Dieu que du bout des lèvres et sans conviction? « Rendez grâces en toutes choses » demandait saint Paul, « et quoi que vous puissiez dire ou faire, ajoutait-il, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, en rendant grâces par lui à Dieu le Père ». « Tout est grâce »: donc tout est occasion de rendre grâces. La Messe devrait faire de nous une « Eucharistie » vivante, vivante jusqu'au jour où, introduits par elle dans le Royaume, tous ensemble nous pourrions chanter avec les élus comme le dit l'Apocalypse: « Amen! Louange, gloire, sagesse, action de grâces à notre Dieu dans les éternités d'éternités! Amen¹! ».

1. *Apoc.*, VII, 1.

VIVRE NOTRE MESSE

La Messe terminée, il n'est pas paradoxal de dire que tout reste à faire. Ce qu'on vient d'accomplir réellement, au sein de la communauté chrétienne, il faut maintenant l'exprimer dans le détail quotidien de notre vie: il faut *vivre notre Messe*.

Nous touchons ici au problème difficile, et souvent mal compris, des rapports entre le culte et la charité, entre la Messe et la vie.

Deux catégories de chrétiens le tranchent par la négative: les non-pratiquants et les faux spirituels.

Les *non-pratiquants* disent: « Ce qui compte, c'est la charité, c'est de s'aimer les uns les autres, ou, tout au moins, de s'entr'aider. La Messe, à quoi bon? Affaire d'opinion, de sentiment ou d'habitude. Il suffit, d'ailleurs, de regarder vivre ceux qui y vont: ils ne sont pas meilleurs que les autres; souvent même ils sont plus méchants. » Il est vrai qu'il y a de mauvais chrétiens. Il est vrai aussi que le Seigneur Jésus a souvent répété, à la suite des Prophètes: « C'est l'amour que je veux, non les sacrifices; la connaissance de Dieu, non les holocaustes¹. » Mais estimer que, tout seul, on pourra tirer de son propre cœur la religion pure et immaculée aux yeux de

1. S. Matthieu, IX, 13; 12, 7. Cf. Osée, VI, 6.

Dieu, c'est à la fois ignorer ce qu'est la charité évangélique et ce qu'est l'homme. La charité, c'est, à la lettre, aimer comme Jésus. Or notre cœur, qui est mauvais, est incapable d'aimer comme Jésus. Il ne le peut que s'il est en communion de vie avec lui et c'est précisément le but de la Messe que de nous « greffer » sur le Christ, de faire circuler de lui à nous une même sève, afin que nous produisions les mêmes fruits, que nous accomplissions les mêmes œuvres. Dès les premiers jours du christianisme, les chrétiens se rassemblaient pour célébrer l'Eucharistie. Toujours, ils ont été « ceux qui vont à la Messe », et il n'est pas exagéré de dire qu'on ne peut pas être chrétien sans cela.

Il faut ajouter, aussitôt, qu'il ne suffit pas d'aller à la Messe pour être chrétien. Ceci soit dit pour la deuxième catégorie, les *faux spirituels*, qui séparent eux aussi, à leur manière, la Messe de la vie. Pour eux, ce qui compte surtout, c'est la Messe, l'intimité avec le Seigneur. La charité ce n'est qu'une obligation morale, une vertu parmi d'autres, qui vient se surajouter comme de l'extérieur aux pratiques religieuses. Mais un culte qui n'engage pas notre vie, qui ne s'épanouit pas en amour fraternel est une abomination pharisaïque au regard du Seigneur. Lui-même nous a prévenus: au jour du Jugement, il ne suffira pas de dire: « Seigneur, nous avons mangé et bu en ta présence », car nous

savons d'avance ce qu'il nous répondra: « Je ne sais pas d'où vous êtes. Retirez-vous de moi, vous tous qui faites le mal¹. »

Au fond, ces deux attitudes, qui séparent la Messe de la vie, procèdent d'une déficience commune, à savoir: une grave méconnaissance de la Messe.

La Messe renouvelle la Cène. Or, à la Cène, très réellement et très complètement, Jésus a fait le don de sa vie. Sa Passion douloureuse, le lendemain, n'a été que la manifestation, l'expression vivante et sanglante, de la réalité de son sacrifice, offert entièrement la veille. La Passion, à son tour, sa glorieuse Passion, contenait déjà la Résurrection. Impossible de jamais séparer ces trois aspects de l'unique sacrifice du Sauveur: la Cène, la Passion, la Résurrection. De même pour notre Messe: elle est *notre Cène* qui contient le don réel et complet de nous-mêmes avec le Christ; notre vie quotidienne ensuite, la spirituelle comme la temporelle — on peut dire *notre Passion*, car elle est souvent douloureuse — ne fait que manifester l'authenticité de ce don en même temps que, déjà, elle anticipe *notre résurrection*. Revenons brièvement sur ces trois aspects de notre unique sacrifice.

La nuit où il fut livré, juste avant de souffrir, Jésus prit du pain et, après avoir rendu grâces à son

1. S. Luc, XIII, 26-27.

Père, le rompit et le distribua aux apôtres en disant: « Ceci est mon Corps qui sera livré pour vous. » Ce geste contenait et exprimait alors parfaitement le don de sa vie. Son sacrifice était offert. Puis Jésus ajouta: « Faites ceci en mémoire de moi. » Il faut bien comprendre ces mots: « Faites ceci », cela veut dire: recommencez, renouvelez à votre tour ce rite, non seulement avec du pain et du vin, non seulement avec des gestes et des paroles extérieures, mais avec vous-mêmes. Faites ceci avec votre propre vie, si bien que vous puissiez dire en vérité, vous aussi, devant l'hostie et le calice de votre Messe: « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, livré et répandu pour mes frères, en communion avec le Christ mon Sauveur. » *La Messe est notre Cène*, où nous faisons chaque fois, avec le Christ, et comme lui, le don total de nous-mêmes.

La Cène achevée, le Christ a quitté le Cénacle pour le Calvaire; il est passé du repas à la Croix, du signe efficace à l'expression vécue. *La Messe terminée, le chrétien doit commencer sa Passion*: « Si quelqu'un veut me servir, a dit Jésus, qu'il me suive. Là où je serai, — sur la Croix — mon serviteur sera aussi¹. » Mais comment exprimer, épanouir ce don de notre vie?

En mourant d'abord au *péché*. S'offrir à Dieu, c'est

1. S. Matthieu, xvi, 24.

en effet se rapprocher de lui; et ce qui nous tient éloignés de lui, c'est le péché. « Il faut donc, selon le mot de saint Paul, offrir notre corps en victime vivante, sainte, agréable à Dieu: tel est le culte que la raison demande de nous¹. » Le livre liturgique utilisé pour la consécration des autels dit avec hardiesse: « Que sur cet autel s'accomplisse le culte de l'innocence, que l'orgueil soit immolé, la colère égorgée, que l'impureté et toutes les convoitises y soient frappées de mort, qu'on y offre en guise de tourterelles un sacrifice de chasteté, et à la place de colombes, le sacrifice de l'innocence. »

Nous vivrons aussi le don de notre Messe par l'offrande de nos *travaux* et de nos *souffrances*. L'hostie qui nous représentait autant qu'elle représentait Jésus, est composée de grains travaillés et broyés. J'aime bien, de ce point de vue, l'image jociste composée naguère par Luc Barbier: on y voit, au premier plan, un ouvrier penché en avant, traînant péniblement son wagonnet; au second plan se profile, discrètement évoqué, le Christ qui épouse l'attitude laborieuse du jociste, penché comme lui, mais sous le poids de sa Croix. Au bas de l'image, il y a cette légende: « Que mon travail d'aujourd'hui, relié à votre sacrifice, Seigneur, serve à la libération de mes frères. »

Ce lien, c'est la Messe: c'est elle qui a joint réelle-

1. *Rom.*, XII, 1.

ment mon offrande à celle du Christ. C'est la Messe aussi, qui permet aux malades de dire avec l'apôtre saint Paul: « J'achève dans mon corps ce qui manque à la Passion du Christ¹. » Tout malade, en effet, quand il reçoit la communion, participe à la Messe: il s'offre réellement en sacrifice avec le Seigneur, et c'est justement en portant ensuite la croix de sa maladie qu'il montre que son don était réel et complet.

« Ainsi le connaîtrai-je, lui, Jésus, et la puissance qui émane de sa résurrection; ainsi communierai-je à ses souffrances en reproduisant en moi sa mort, dans l'espoir de parvenir si possible à la *résurrection* d'entre les morts². » Ce mot de Paul définit bien la Messe. Le Christ est passé de la Cène à la Croix, de la Croix à son Père. Le terme de la Croix, et donc de la Messe, c'est la communion, l'unité: « Toi en moi, dit Jésus à son Père, et moi en eux. Qu'ils soient un³. » Ce que notre Messe a réalisé efficacement, mais de façon passagère, ce rassemblement des hommes sans distinction de race, de classe, de culture, d'âge, ni de sexe, ce peuple unanime dans ses gestes, dans ses chants et son cœur, il faut maintenant l'exprimer dans la réalité de notre vie. Et seul notre effort d'amour et de communion fraternelle dira si notre don était véritable à la Messe.

1. *Col.*, I, 24.

2. *Phil.*, III, 10-11.

3. *Jean*, XVII, 23.

On communie pour se sacrifier; on communie pour aimer. Quand nous quitterons l'église, après avoir pris part à la Messe, il nous faudra donc emporter cette consigne que l'apôtre donnait aux chrétiens d'Éphèse: « Vivez dans la charité, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et qui s'est livré pour vous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable parfum¹. »

1. *Éph.*, v, 2.

ITE MISSA EST

Un jeune ouvrier chrétien, travaillant dans une grande usine, devant une chaîne qui réclamait de lui tout au long des jours les mêmes gestes quasi-machinaux et qui risquaient terriblement non pas tellement de le fatiguer que de l'abrutir, avait placé quelque part en son lieu de travail, afin de l'avoir constamment sous les yeux et de lui permettre de donner tout son sens chrétien à une fatigue qui risquait d'être terriblement inhumaine, une image du Christ en Croix, où il avait écrit ces quelques mots: « Mon établi, c'est mon autel. » Dans sa pensée, ceci voulait dire: je fais à mon lieu de travail ce que le prêtre fait à l'autel, — ou mieux, je continue devant mon établi ce que j'ai commencé dimanche dernier à la Messe; — par mon travail offert, je communie au Christ et à mes frères, je continue le sacrifice du Christ, ou mieux, je m'y insère. Mon travail est sacrifice de louange, de demande et d'amour et il m'introduit dans le mystère de Dieu Créateur, Rédempteur, Consolateur et Sanctificateur.

Mais mon travail n'est tout cela que dans la mesure où il est en relation avec la Messe qui l'a précédé. Mon travail ne remplace pas la Messe; il prend tout son sens d'offrande et de communion, de supplication et d'eucharistie, dans la Messe.

L'établi du jeune ouvrier ne supprime pas l'autel, mais il devient lui-même autel grâce à la corrélation qui s'établit dans le cœur du jeune homme entre son geste et celui du prêtre, ou plutôt entre son geste au travail et son attitude à la Messe, entre les sentiments qui l'animent au milieu de son travail et ceux qui étaient les siens alors que sa prière ne faisait qu'une avec celle du prêtre et de ses frères chrétiens. « Mon établi, c'est mon autel », cela voulait donc dire pour ce jeune ouvrier : par mon travail, comme par ma Messe, et parce que j'ai participé à la Messe, je m'insère dans le sacrifice du Christ-Sauveur, j'annonce tous ses mystères, je prépare son retour.

Nous avons vu qu'il fallait vivre sa Messe et la conclusion du chapitre précédent aurait pu être enfermée dans cette formule que le prêtre nous adresse juste avant la bénédiction finale : « *Ite Missa est* », formule qu'il faudrait traduire ici : « Allez, la Messe est, elle existe, elle se continue. »

Cependant elle n'a pas que ce sens, ce n'est même pas ce sens que l'on voit d'abord.

De nos jours, ce qu'on entend ordinairement par ces mots, c'est la fin de la Messe : « Allez, mes frères, la Messe est dite. » C'est ce qu'a chanté Claudel dans « La Messe là-bas » :

« Allez, la Messe est dite. Ame forte et compétente, lève-toi et va, où l'affaire inachevée



“ Les fidèles sont priés d'inscrire sur ce registre leurs intentions de prières qui seront lues dimanche prochain à la messe de communauté de 9 h. ”

t'attend et le vers hier suspendu sur le papier plat.

Va vers l'œuvre qui t'est appropriée sans que tu la comprennes et qui est bonne,

Comme l'abeille qui ne sait rien, mais qui a à la fois le sentiment de la fleur et celui de l'hexagone...

« Allez, la Messe est dite » et le devoir nécessaire est acquitté.

La terre pendant que tu priais poussait et vois-la qui est prête à être moissonnée. »

Cette interprétation marque, hélas, pour trop de chrétiens un certain temps d'arrêt, une solution de continuité entre la prière qui a été la Messe et la vie. Il est donc nécessaire qu'on ne s'y arrête pas, mais qu'au contraire on revienne à la formule du prêtre congédiant les fidèles pour y voir une invitation à poursuivre à travers leurs occupations, leurs souffrances et leurs joies, l'offrande et la communion qui ont été amorcées autour de l'autel.

Il faudra à cet aspect en ajouter un autre, *missionnaire* celui-là. C'est celui qui est donné par le sens exact de cette formule « *Ite Missa est* », qui a été, et qui reste, malgré le contresens dont on la gratifie en général, une *formule d'envoi*.

Le mot *missa* en effet, qui se rattache au verbe latin *mittere*, envoyer, et qui est attesté dans un

sens apparenté à celui de ce verbe, n'a que très tardivement dans l'histoire de l'Église, désigné l'ensemble du service eucharistique. A l'origine ce mot signifiait le congé donné aux catéchumènes qui ne pouvaient prendre part à la fraction du pain. Plus tard, on congédia aussi les fidèles par la même formule. Il y eut donc alors deux *missa*, deux renvois au cours de l'assemblée liturgique: le renvoi des catéchumènes et le renvoi des fidèles. Les deux *missa* devinrent comme deux parties caractéristiques de la liturgie. On disait: aller jusqu'à la *missa* des catéchumènes ou jusqu'à la *missa* des fidèles. De là à désigner par ce mot la totalité de chaque service, il n'y avait qu'un pas à faire, — qui fut vite franchi, lorsque la discipline du catéchuménat disparaissant, la distinction entre les deux *missa* n'eut plus de sens. Le nom d'un détail secondaire devint alors celui du rite dans sa totalité. Le mot *missa* désigna dès lors tout le service eucharistique, avec ses deux parties: l'avant-messe, appelée encore la messe des catéchumènes et la messe proprement dite celle des fidèles.

Il n'empêche que le mot *missa* ne doit pas perdre à nos yeux son sens premier, mais doit signifier pour nous un envoi; non pas un renvoi parce qu'une action est terminée, mais un envoi pour une action qui commence ou se continue. Lorsque le prêtre nous dit avant de nous bénir: « *Ite missa est* », nous devons

comprendre qu'il nous confie une mission, que notre Messe serait pour nous inachevée, si elle n'était pas l'origine d'un engagement. *Ite missa est* doit signifier pour nous: *la mission commence*.

Et cette mission à nous confiée par l'Église comme conclusion à la Messe à laquelle nous venons de participer, elle est d'abord personnelle.

Nous venons de communier, nous l'avons vu, à la parole de Dieu. (Rappelons-nous ce qu'on nous a dit dans le chapitre sur le Festin de la Parole.) Nourris de la Révélation divine, nous ne pouvons garder pour nous ce qui fait notre force et notre richesse. Comme les apôtres, nous avons à prendre conscience que le message du Christ ne peut s'arrêter à nous. Comme eux, nous devons répéter: « *Non possumus non loqui*, nous ne pouvons pas ne pas parler. » Pour mieux nous faire comprendre, combien notre union au Christ exige de nous ce témoignage, tout en nous faisant soupçonner les difficultés que, pour nous, entraîne une telle mission, l'Église nous fait lire et méditer en guise d'action de grâces personnelle, le magnifique prologue de saint Jean: « En Lui était la Vie et la Vie était la Lumière des hommes et la Lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point arrêtée... Jean devait rendre témoignage à la Lumière. »

A la Messe, nous avons offert et nous nous sommes offerts. Notre offrande est allée rejoindre celle

du Christ-Jésus. Notre vie devra, comme la Messe, être une montée de nous-mêmes vers Dieu. Nous ne nous contenterons pas de recevoir, nous saurons donner le meilleur de nous-mêmes, et, pour reprendre le mot célèbre du Père Gratry, nous nous efforcerons de donner chaque jour un peu plus que nous ne pourrons.

Mais nous avons aussi la mission d'offrir à la place de nos frères, les hommes, et d'offrir pour eux. A la suite de notre Sauveur qui a pris sur ses épaules toutes les misères, toutes les désespérances des hommes et aussi toutes leurs actions méritoires, nous aurons, avec le prêtre qui à l'autel dépose sur la patène et dans le calice en même temps que le pain et le vin, tout ce qui symbolise la vie des hommes, nous aurons nous aussi à tenir et à soulever entre nos mains, et cela à tout moment, ce petit peuple — dont nous sommes. — Nous aurons à faire en sorte que tout le travail, la souffrance, les joies, les espoirs et les faiblesses dont sont tissés nos jours, ne soient pas inutiles mais louent le Seigneur, chantent sa gloire et notre amour, soient eucharistie et source de grâces, de pardon et de salut. Comme le prêtre dont parle le poète, nous devons être entre Dieu et les hommes, « la jointure et le ciment ». Nous avons à prendre « le peuple obscur avec nous et à l'offrir entre deux bras ouverts ». Au sein d'un monde qui ne se souvient plus

d'où il vient, nous avons mission de le ramener à Dieu, grâce à notre prière d'offrande. « Pour répondre à la grâce que Dieu nous a donnée, nous avons à être auprès des païens les ministres du Christ-Jésus et à remplir la fonction sacrée d'annoncer l'Évangile de Dieu, afin que les païens, une fois sanctifiés par l'Esprit, soient une offrande agréable » (*Romains*, xv, 16).

Nous avons aussi reçu à la fin de la Messe la mission d'*aimer*. « Vivez dans la charité », disait saint Paul aux Ephésiens, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. L'*Ite Missa est* précise dans quel sens nous devons comprendre ce conseil de l'apôtre : soyez unis personnellement par l'amour au Christ et à vos frères, à qui vous avez communiqué au cours de la Messe; mais aussi : au nom de cette unité qui a été annoncée, amorcée à la Messe, ayons la préoccupation de construire ce monde nouveau dont le Christ a posé la première pierre et qui doit être un monde où l'égoïsme perd ses prétentions et où tout le monde s'aime dans la vérité. L'*Ite Missa est* du prêtre doit nous inciter à nous oublier nous-mêmes et à ouvrir notre cœur à tous les besoins de nos frères. La parole de Caïn « Suis-je donc le gardien de mon frère? » n'est plus concevable sur les lèvres d'un chrétien qui vient de participer au repas fraternel qu'est la Messe. Gardiens de nos frères, nous le sommes désormais; dépendants de nos frères nous

le sommes aussi plus que jamais. La Messe doit faire de nous les apôtres de l'amour, apôtres qui vont répétant le message du Christ: « Aimez-vous les uns les autres », mais qui savent qu'ils sont envoyés dans le monde pour mettre en pratique devant tous et pour tous ce commandement qui reste toujours nouveau dans un monde où l'on ne sait pas encore ce que c'est que l'amour. *Ite Missa est!* Nous venons de réaliser dans le Christ l'union la plus étroite entre nos frères chrétiens. Nous avons la mission de tout faire pour que cette communion se réalise entre tous les hommes de bonne volonté, ceux de notre quartier, de notre bureau ou de notre atelier, de notre hôpital, et tous les autres.

Cette mission, certes, est personnelle. C'est chaque chrétien qui a participé à une Messe, qui est envoyé. A chacun de nous, l'Église redit la parole du Christ à Marie Madeleine, au matin de Pâques: « Va vers tes frères, et dis-leur... » Mais la Messe, il ne faut pas l'oublier, a été le grand rassemblement des chrétiens. Elle est le sacrement de l'Église, communauté de tous ceux qui, marqués du signe de la foi, ont été introduits dans le Corps mystique du Christ, et avec lui ne forment plus qu'un. Elle exprime cette Église et elle la réalise. Rien n'y est individuel. Tout y est communautaire. L'envoi, autant que l'offrande. C'est donc à la communauté tout entière qu'est adressé l'envoi. C'est à elle qu'est

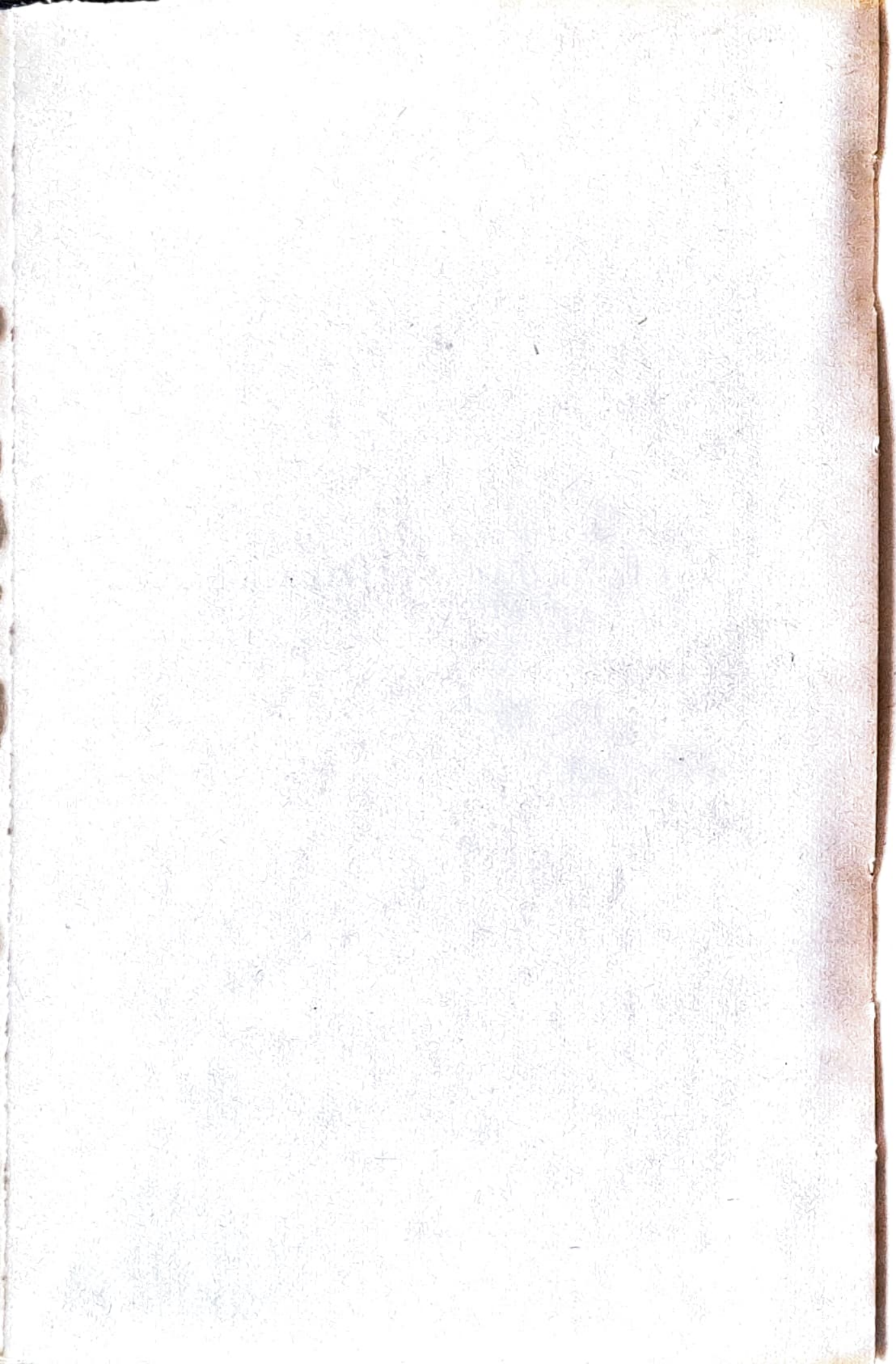
confiée la mission de faire en sorte que ce qui s'est si simplement et si profondément réalisé dans la Messe, se continue dans le monde.

C'est donc la communauté chrétienne en tant que telle qui doit porter aux hommes la parole de Dieu; c'est elle qui doit assumer le monde et offrir à Dieu le travail, les souffrances, les louanges et tous les appels des hommes; c'est elle enfin qui doit réaliser dans le monde cette société qu'appellent tous les hommes et dont la loi d'amour sera la règle d'or. Les premiers chrétiens avaient fort bien compris cet aspect communautaire de leur mission. Les Actes des Apôtres tracent ce tableau idyllique de l'Église primitive: « Ils se montraient assidus aux instructions des Apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières... Tous les croyants vivaient unis et mettaient tout en commun; ils vendaient biens et propriétés et partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun. Tous les jours, d'un même cœur, ils fréquentaient le Temple et rompant le pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de cœur; ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple. Et chaque jour le Seigneur augmentait considérablement le nombre des sauvés » (II, 42-47) et « la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (IV, 82). Unis pour écouter la Parole de Dieu, pour prier, pour com-

munier, les chrétiens le restaient dans toute leur vie; le spectacle que cette communauté d'hommes et de femmes de tous les âges et de toutes les conditions donnait au monde, attirait les païens au sein de l'Église. Le grand rassemblement des hommes de bonne volonté commencé lors de la fraction du pain se poursuivait tout au long des jours.

Quel examen de conscience n'avons-nous pas à faire, nous qui voulons vraiment vivre notre Messe et éviter qu'elle ne soit une parenthèse dans notre vie! Quelle responsabilité est la nôtre, à nous qui, enrichis à la fois de la Parole de Dieu, du corps du Christ toujours présent et de l'union de nos frères, avons reçu de l'Église, et par elle, du Christ, son Chef, la mission de transmettre aux hommes qui attendent, tout ce que nous avons reçu!

DEUXIÈME PARTIE
ASPECTS PARTICULIERS ET RÉALISATIONS
PRATIQUES



LITURGIE DE LA PÉNITENCE

Les premières prières dites à la messe forment un ensemble où dominent particulièrement le psaume XLII, *Judica me*, l'antienne *Introibo*, et le Confiteor. — Par leur historique et leur sens, ces prières constituent toute une liturgie de la pénitence, préparatoire au sacrifice.

Historiquement, ce groupe de prières est très ancien, puisqu'on le retrouve en germe avant la période franque, sous la forme de deux rites qui répondent aux deux parties des prières actuelles : marche jusqu'à l'autel, prosternement muet du célébrant devant l'autel. — Ce furent tout d'abord des prières du célébrant seul ; mais dès le IX^e siècle, elles devinrent celles de tout le clergé et bientôt après les fidèles y participèrent.

En ce qui concerne plus particulièrement le Confiteor, son origine se retrouve aussi dans cette adoration silencieuse qui était celle du pape, à Rome, dans l'office stationnal, lorsqu'il était arrivé devant l'autel, comme nous le rappellent les « *Ordines Romani* » qui réglaient les cérémonies romaines au VIII^e siècle. — A cette oraison silencieuse on ne tarde pas, en territoire franc, à assigner des formules de prières, qui en firent donc rapidement un dialogue, par lequel le célébrant se reconnaît pécheur,

non plus seulement en présence de Dieu et des saints, mais devant ses frères à qui il demande d'intercéder pour lui; et cette intercession lui est immédiatement accordée, en réponse à sa confession.

Vers l'an 1.000, on adjoignit au Confiteor et au Misereatur, formule de prière d'intercession, l'Indulgentiam, qui était alors et devait rester pendant plusieurs siècles la formule ordinaire de l'absolution sacramentelle. — Le fait que, seul, le prêtre récitait cet Indulgentiam, à une époque où les notions théoriques du dogme de la pénitence n'avaient pas été éclairées par la scolastique et où dominaient les absolutions générales sacramentelles, laisse voir l'importance accordée à cette formule de pardon et de purification. On alla jusqu'à imposer une pénitence aux fidèles présents.

Depuis la scolastique, ce rite de pénitence n'a plus guère d'autre portée que celle que pouvait avoir la confession des péchés entre laïcs, en usage un certain temps dans les monastères sous cette formule; elle garde cependant le caractère d'humble aveu des péchés et d'expression du repentir qui ne peut se faire, depuis les tout débuts de l'histoire de l'Église, qu'au milieu de la communauté chrétienne, et avec son intercession.

Depuis les origines, c'est donc une liturgie pénitentielle, préalable au sacrifice que l'Église a voulu placer en ce début de messe.

Le psaume XLII qui l'ouvre, est considéré comme ayant été composé par David, lorsque le roi-prophète, fuyant à l'est du Jourdain, était traqué par les partisans de Saül, gens non sancta, et d'Absalon, son fils révolté. Exilé loin de Sion, la ville sainte, le psalmiste se sent frappé pour ses péchés et soupire vers la montagne sainte et les tabernacles de Yahweh. Malgré sa tristesse, il a confiance en Dieu, son « rempart »; aussi affirme-t-il: « Et introibo ad altare Dei, ad Deum qui lactificat juventutem meam: je monterai à l'autel de Dieu, de Dieu qui réjouit ma jeunesse », verset qui sera repris comme antienne au début et à la fin du psaume.

C'est là le chant qu'entonnaient les néophytes qui, morts au péché et ressuscités à la vie du Christ par leur baptême, faisaient leur entrée dans l'archibasilique de Saint-Jean du Latran, en pleine nuit pascale, pour assister pour la première fois au sacrifice eucharistique et recevoir leur première communion. Sur les lèvres du prêtre, arrêté au pied de l'autel, le psaume de David prend cependant une signification plus haute. Conscient de son indignité, traqué lui aussi par ses ennemis, qui sont ses péchés, « offenses et négligences sans nombre », comme il dira à l'oblation du pain, le prêtre s'arrête à distance de l'autel et prie le Seigneur de lui venir en aide dans son exil moral, de relever son courage, de le délivrer de ses oppresseurs. — Confiant en la toute-

puissance miséricordieuse de Dieu, il dit son assurance, sa joie même: il montera lui aussi à la montagne sainte, à l'autel, calvaire mystique, pour offrir d'une manière non sanglante le seul sacrifice valable, le sacrifice de la Croix.

Si large que soit la part faite aux sentiments de confiance et de joie de ce psaume, la note prédominante en est donc nettement pénitentielle, comme le montrent la tradition liturgique et le rôle de préparation au Confiteor qui lui est dévolu.

L'aveu des fautes est introduit par une invocation tirée du Psaume LXIX: « *Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit caelum et terram: notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a créé le ciel et la terre* ». C'est une oraison jaculatoire qui fut très chère aux premiers chrétiens. Cassien, au v^e siècle, contribua à en répandre l'usage et demanda de la réciter le jour et la nuit, dans toutes les tentations et tous les dangers, dans les succès et les revers et surtout en commençant à prier; aussi ce verset se retrouve-t-il au début de nombreuses prières. Il est une invitation à mettre toute notre confiance en ce Dieu auquel nous allons nous adresser dans notre prière, un cri d'espérance lancé vers le Dieu créateur et vers le Père miséricordieux; aussi est-il parfaitement à sa place juste avant le Confiteor, où nous allons faire appel à la miséricorde de Dieu, en reconnaissant humblement nos misères, et en

les avouant avec un repentir sincère. Car notre grand titre à cette miséricorde divine, ce sont justement ces misères reconnues et avouées; c'est pourquoi le prêtre d'abord, puis les fidèles, s'inclinent en signe d'aveu et d'humiliation en le récitant.

Aveu et humiliation, le Confiteor est aussi demande de pardon; c'est par lui que nous attendons de la miséricorde divine de retrouver la pureté nécessaire pour que le sacrifice qui va être offert soit agréable au Seigneur; c'est là sa valeur de sacramental.

Il est enfin une sorte de mise à l'unisson, avant le sacrement de l'unité qu'est la messe. — « Réunissez-vous le jour dominical du Seigneur, nous dit à la fin du premier siècle, *la Didachè*, rompez le pain et rendez grâces, après avoir d'abord confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur. — Celui qui a un différend avec son compagnon ne doit pas se joindre à vous avant de s'être réconcilié, de peur de profaner votre sacrifice... Dans l'assemblée, tu feras l'aveu de tes péchés et tu n'iras pas à la prière avec une conscience mauvaise. » — Ainsi, dès les premières générations de chrétiens est mis en pratique avant la messe le conseil donné par le Christ dans l'Évangile: « Si tu présentes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis viens présenter ton offrande. » (*Mat.*, v, 23.)

Il importe avant tout que la messe qui va se dire soit le sacrement de l'unité des chrétiens, et il n'est pas de fraction de pain possible sinon dans une assemblée de fidèles qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme (*Actes*, v, 32). — « Puisqu'il y a un seul pain », les chrétiens qui vont prendre part au sacrifice ne doivent « former qu'un seul corps tout en étant plusieurs » (*I Cor.*, x, 14). La première démarche au seuil du sacrifice et aussi du repas sacré est ainsi une démarche de réconciliation.

Le Confiteor est donc l'acte par lequel nous reprenons place parmi nos frères rassemblés, parmi l'Église; ce n'est pas seulement de l'Église militante qu'il s'agit, mais de l'Église tout entière, au milieu de laquelle le Christ est présent; c'est pourquoi après nous être adressés à Dieu, nous demandons leur intercession aux saints de l'Église triomphante: « Ne savez-vous pas que les Saints jugeront le monde (*I Cor.*, vi, 2)? » — Marie la première est nommée, Immaculée, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens, Médiatrice de toute grâce; puis, l'archange saint Michel, vainqueur de Satan, défenseur de l'Église et protecteur des âmes, qui est invoqué plusieurs fois au cours de la messe, ainsi que par ailleurs dans le rite d'assistance aux mourants; puis saint Jean-Baptiste; comme jadis parmi les Juifs, il continue sa mission de préparation et désigne aux pécheurs « l'Agneau qui efface les péchés



La piété individuelle garde une place dans une liturgie communautaire.

du monde » (*Jean*, I, 29); enfin, avant la multitude des saints, voici ceux qui ont su aimer particulièrement, les apôtres, et parmi eux Pierre, le chef de cette Église qui implore miséricorde, et Paul, l'apôtre des Gentils, par qui elle s'est ouverte au monde entier, elle s'est étendue à la mesure de l'univers.

Ce sont toutes ces considérations qui nous ont conduits, à Saint-Séverin, à donner un relief particulier à cette liturgie de la pénitence.

Tout d'abord, nous ne disons plus le Confiteor avant la communion, qui est une adjonction très tardive, venant sans doute du transfert de la cérémonie de la communion donnée aux malades à celle de la messe. — En diminuant le rôle du Confiteor du début, il alourdit le rythme de la messe à un moment où il faut souligner l'unité de la communauté chrétienne.

Puis, nous avons fait une place importante à la liturgie du seuil dont le Confiteor est l'expression; aux messes basses, le prêtre le prononce à haute voix, au bas de l'autel, et les fidèles répondent. — A la messe solennelle, le célébrant, précédé du diacre, des clercs et du sous-diacre portant la croix, récite à mi-voix, en le dialoguant avec eux, le psaume *Judica me*, tout en se rendant de la sacristie au fond de l'église; alors, au milieu des fidèles, il élève la voix et récite au

micro, pour être entendu de tous, le Confiteor; la foule, tournée vers le prêtre le récite à son tour. — Et, après le Misereatur, le célébrant asperge d'eau bénite, l'eau purificatrice de notre baptême, le peuple chrétien rassemblé, en récitant l'Indulgentiam. Ce n'est qu'alors qu'il avance vers l'autel, pendant qu'est chanté l'Introït, le chant d'entrée, et que le sacrifice de la messe, le repas fraternel, va commencer.

LES AMEN DE LA MESSE

S'il est un mot qui revient très souvent dans la Messe, c'est bien le mot « Amen ». Il souligne la permanente et attentive présence des fidèles à la prière du prêtre qui célèbre. En disant ou en chantant « Amen » le peuple chrétien montre qu'il ne reste pas insensible au jeu liturgique, qu'il n'est pas indifférent à la prière qui, si elle est dite par un seul, n'en est pas moins celle de toute la communauté.

Or, si ce mot revient si souvent sur les lèvres des chrétiens rassemblés pour la Messe, il importe qu'ils en sachent le sens exact. Si on ouvre un missel, on trouve de ce mot qui n'est pas latin mais dérivé de l'hébreu, une traduction partout répétée: « Ainsi soit-il. » Amen voudrait donc signifier l'approbation que les fidèles donnent aux paroles du célébrant, que celles-ci aient été une prière adressée à Dieu, ou bien une formule sacramentaire.

Une étude rapide de ce mot qui, au dire de certains savants, est peut-être celui de la langue humaine qui aurait atteint la plus large diffusion, car il est familier à la fois aux juifs, aux musulmans et aux chrétiens, nous fera découvrir que le mot Amen a une signification beaucoup plus riche que celle que lui prêtent en général nos missels, — si riche qu'il est imprudent de le traduire en français;

on risque, en effet, de l'appauvrir terriblement. Les Latins, voulant lui conserver toute sa richesse de sens, l'ont fait passer tel quel dans leur liturgie, au même titre que le mot « Alleluia », autre expression hébraïque intraduisible en français. Ce qui importe donc, c'est d'essayer de découvrir tout ce que recouvre ce mot « Amen », ce qu'il exprimait chez les Juifs, ce qu'il voulait dire pour les premières générations de chrétiens qui non seulement l'employaient au cours de leurs célébrations liturgiques, mais l'inscrivaient un peu partout comme finale à certaines formules funéraires, sur des amulettes, voire sur des tables de jeu ou comme exclamation triomphale.

Le premier sens que l'on a donné au mot Amen dans la Bible, c'est celui de *fidélité*, de *vérité*.

Un magnifique texte du prophète Isaïe (Chap. 65, verset 16), nous parle du « Dieu de l'Amen ». Dieu proclame qu'il va créer de nouveaux cieux et une terre nouvelle, et réaliser ce qu'il a annoncé par tous les prophètes. Ainsi la *fermeté* avec laquelle il a tenu ses promesses éclatera aux yeux de tous et c'est sous le nom de « Dieu de la fidélité » qu'on l'invoquera. « La fidélité de Yahweh subsiste à jamais » chante le psaume 117. Mais cette fidélité exige une réponse. Dieu qui réalise sa promesse réclame en retour une adhésion *ferme* de ceux qui bénéficient de ses dons. « Abraham eut foi en Dieu et Dieu le lui imputa

à justice. » La foi, c'est l'adhésion ferme à la Parole de Dieu. Or en hébreu, le verbe croire et le substantif fidélité sont tirés de la même racine que l'adverbe Amen. Amen, c'est l'interjection par laquelle le pieux israélite proclamait à la fois la fidélité de Dieu aux dispositions de l'Alliance et sa propre fidélité: Amen, que cela soit ferme! Cela sera ferme de votre côté, Seigneur; qu'il en soit ainsi du mien!

Amen gardera le même sens dans de nombreux passages du Nouveau Testament au point qu'il finira parfois par désigner le Christ-Jésus lui-même. Saint Jean, dans son Apocalypse (III, 13), appellera Jésus, l'Amen... le Témoin, le Fidèle, le Véridique. Fidélité et Vérité apparaissent dans le Nouveau Testament, ainsi que dans l'Ancien, comme étant des notions voisines comprises toutes les deux dans le mot Amen. C'est avec ce double sens qu'il passera dans les diverses liturgies chrétiennes où il sera une authentique profession de foi et aussi un cri d'espérance, comme par exemple dans ce texte emprunté à la liturgie égyptienne: « Amen, Amen, Amen! Nous croyons, nous en avons la certitude et nous te louons, Seigneur notre Dieu; ceci est vraiment ton corps, nous le croyons... Amen, ceci est vraiment ton sang, nous en sommes certains. »

Le second sens du mot Amen est celui de l'*acceptation*. C'est dans ce sens de conformité à la volonté

du Seigneur que nous le trouvons dans un certain nombre de passages des Livres Sacrés. Le prophète Jérémie dit: « Amen, que l'Éternel fasse ainsi! » (*Jérémie*, xxviii, 6.)

Notre Bible latine traduit alors ces Amen par « Fiat » — qu'il en soit ainsi — reprenant le sens de la Bible grecque qui emploie le verbe « Genoitō ». Amen, dans ce cas, c'est l'acceptation douloureuse mais généreuse du Christ au jardin des Oliviers, terminant son agonie par ce cri: « Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne. » Amen, c'est aussi la réponse de la Vierge Marie à l'Archange qui est envoyé pour lui demander d'accepter d'être la Mère de Dieu: « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Fiat! » N'est-ce pas aussi, alors que nous sommes brisés par les difficultés de la vie, rompus par les fatigues de notre travail quotidien, ou bien cloués sur un lit de souffrance, n'est-ce pas aussi le sens que nous avons à donner à beaucoup de nos Amen, de ces Amen qui nous aident à entrer dans le mystère de l'Annonciation avec la Vierge Marie, dans le mystère de la Rédemption, prélude du mystère pascal, avec le Christ-Jésus? L'Amen, n'est-il pas pour nous l'attitude normale qui exprime toute la confiance que nous mettons en Celui qui nous aime et de qui nous avons tout à attendre? L'Amen que nous prononçons avec générosité et gravité à certaines heures de

notre vie, et que nous aimons répéter, n'est-il pas ce chèque que nous présente le Seigneur et qu'il nous demande de signer en blanc ? A lui d'écrire ce qu'il voudra. D'avance nous avons dit Amen, avec confiance, sans savoir ce qui nous attend.

Acte de foi, acceptation de la volonté de Dieu, l'Amen est enfin *l'expression d'un vœu*, du souhait que ce qui vient d'être dit se réalise, que ce qui vient d'être demandé dans une prière soit accordé par Dieu. Le chap. xxvii du Deutéronome, versets 18 à 26, nous montre qu'à toutes les malédictions énoncées dans ce texte, le peuple est invité à répondre : Amen. Et saint Paul fait allusion à une coutume bien vite établie dans la primitive Église, dès l'âge apostolique, qui consistait en ceci : les assistants répondaient Amen aux prières de celui qui présidait, afin de s'unir à lui et de s'approprier ce qu'il venait de dire au nom de tous (*I Cor.*, xiv, 16). Pensons aussi au verset 14 du Psaume 40 : « Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Israël, d'éternité en éternité ! Amen ! Amen ! » Cette acclamation nous amène aux doxologies, ces formules d'honneur, de louange de Dieu et, dans le Nouveau Testament et la liturgie chrétienne, des trois personnes divines. Elles terminent toutes nos oraisons et aussi tous les psaumes tels que l'Église les inclut dans l'Office.

De tout ce qui précède, nous pouvons facilement découvrir toute la richesse de sens de ces multiples Amen dont est pleine notre liturgie actuelle, toute la profondeur de la spiritualité qui est la leur. Ces Amen résument tout le comportement de l'homme envers son Dieu. Sur les lèvres du chrétien, c'est l'acte de foi à la parole ou à l'action divine, c'est la confirmation, c'est l'acquiescement, c'est un engagement qu'on prend, « c'est parfois même, dit Dom Cabrol, dans son article du Dictionnaire d'Archéologie, un de ces mots de louange chantés éternellement par l'Église triomphante du Ciel et qui marquent l'apogée de la prière, une sorte de rassasiement et de plénitude de Dieu, mots impossibles à traduire aussi, parce qu'ils ont un sens multiple, et en quelque sorte, une portée infinie... A la fin de la doxologie, l'Amen est comme le prolongement de l'expression « *in saecula saeculorum* », l'expression de la louange qui ne finira pas ».

Toute cette richesse de spiritualité chrétienne, on peut dire qu'elle est contenue dans les Amen de notre liturgie. Il serait intéressant de reprendre les rites de tous nos sacrements et de voir comment les Amen qui s'y trouvent expriment la foi, l'acceptation, la prière et l'espérance du chrétien. Et j'aurais aimé montrer comme je l'ai fait brièvement ailleurs, comment toute notre vie de chrétien est dominée par l'Amen de notre baptême.

Il faut revenir en terminant sur les Amen de la Messe. Ils sont très nombreux, trop nombreux — car beaucoup d'entre eux ont été introduits assez tardivement, au risque de briser le rythme et l'unité de certaines parties de la Messe et en particulier du canon. Je voudrais attirer l'attention sur trois d'entre eux qui, selon l'avis des spécialistes de la liturgie, ont une place toute spéciale dans la Messe: l'Amen du Canon, l'Amen de la Communion, l'Amen des oraisons.

L'Amen qui clôt le Canon, précédant immédiatement le Pater, a revêtu dans toutes les liturgies une importance capitale. Son sens actuel nous est indiqué par saint Denys d'Alexandrie qui écrivait au milieu du III^e siècle: « Le fidèle a répondu Amen à la prière eucharistique (comprenez celle qui va de la Préface au Pater). Par là il montrait son union avec le prêtre qui célébrait, qui avait consacré le pain et le vin, qui avait offert le corps et le sang du Christ à son Père au nom de toute la communauté chrétienne, et qui avait prié pour les vivants et les morts. » C'est à cet Amen final, vibrante profession de foi exprimant aussi tout l'acquiescement de l'assemblée au mystère eucharistique, que fait allusion saint Jérôme dans une phrase que je citerai en terminant. Cet Amen dit par tous, à haute voix, reste pour beaucoup de liturgistes, et non des moindres, une preuve que les mystères eucharistiques

n'étaient pas, du moins à certaines époques de l'histoire de l'Église, célébrés en secret.

L'Amen de la Communion remonte lui aussi à la plus haute antiquité. Saint Augustin fait allusion plusieurs fois à cet Amen: « Audis enim: Corpus Christi et respondes: Amen — *Le prêtre te dit: Voici le Corps du Christ, et tu réponds: Amen* », cet Amen qui est acte de foi, promesse de fidélité, acceptation généreuse de tout ce que Dieu voudra, expression de nos vœux et de notre prière confiante. Et parfois, pour montrer la solidarité qui existe entre tous les membres du Corps mystique du Christ, les fidèles qui se trouvaient aux alentours du communiant, disaient aussi: Amen. Les Actes de sainte Perpétue en font foi. Je ne connais rien de plus émouvant que cet Amen prononcé par ceux qui vont communier au Christ, et par lui à tous leurs frères.

Enfin les Amen qui terminent nos oraisons de la Messe doivent exprimer l'union du prêtre qui célèbre et de tous les fidèles qui l'entourent. Ils doivent nous aider à nous insérer dans cette prière de louange et d'amour, qui ne doit pas finir, la prière de toute l'Église, celle qui milite sur cette terre, et celle qui est déjà triomphante au ciel.

Il faut donc que, convaincus de la richesse spirituelle de nos Amen, de leur valeur de « signe », nous

les disions désormais avec force, avec foi, avec enthousiasme, avec joie, comme ces fidèles de Rome dont parle saint Jérôme, qui prononçaient l'Amen à si haute voix et en si grand nombre qu'on aurait cru entendre le roulement du tonnerre: « Ad similitudinem coelestis tonitrui Amen reboat. »

FAUT-IL SUPPRIMER LA QUÊTE?

Le titre de ce chapitre: « Faut-il supprimer la quête? » va peut-être surprendre les uns; il va agacer les autres. Aux uns et aux autres, je tiens à dire que je n'ai pas l'intention de me lancer dans une diatribe oiseuse, et à rappeler à tous que je suis curé d'une paroisse où il y a des problèmes financiers quotidiens auxquels il est de mon devoir de trouver des solutions; curé depuis bientôt six ans, et donc ayant une certaine expérience de la marche d'une communauté chrétienne.

Consacrer un chapitre à la quête, au milieu d'autres qui ont pour dessein de faire découvrir les richesses théologiques et spirituelles de la Messe, n'est pas faire diversion. Nous ne le faisons pas non plus pour mettre dans une position délicate des confrères qui font ce qu'ils peuvent là où ils sont; mais parce que nous estimons que la quête, comprise d'une certaine manière, a sa place dans une Messe à laquelle les membres d'une communauté chrétienne participent vraiment.

Si l'on posait brutalement cette question: « Faut-il supprimer la quête? » au cours d'une messe où les fidèles qui composent un milieu paroissial normal auraient assisté, l'on recevrait, j'en suis sûr, des réponses très diverses. Les unes seraient affirmatives

et grouperaient vraisemblablement les éléments jeunes de la communauté; d'autres seraient négatives; elles émaneraient des paroissiens qui connaissent les difficultés de leur curé et ont l'habitude aussi de faire face à un budget; elles viendraient aussi vraisemblablement d'une catégorie de fidèles qui viennent prendre en passant un petit bout de messe et sont heureux de se faire une bonne conscience, alors qu'ils en prennent à leur aise avec les exigences de leur foi et de la morale.

Si dans l'assemblée se trouvaient des prêtres, et plus spécialement des curés chargés de diriger et de faire vivre une communauté paroissiale, avec un certain nombre d'œuvres à soutenir, des prêtres à nourrir et auxquels il faut donner les moyens d'accomplir leur mission apostolique, des employés, des auxiliaires, des musiciens, des chantres, etc. à rémunérer, ils répondraient, surtout s'ils sont, comme en France, uniquement dépendants de la générosité de leurs fidèles: « Nous ne demandons pas mieux que de supprimer les quêtes; nous sommes souvent très humiliés d'être obligés de demander; nous n'acceptons pas volontiers d'être des mendiants perpétuels; nous sommes navrés de sentir que nous passons pour des « hommes d'argent » et qu'un certain nombre de braves gens, à cause de cela, sont scandalisés et s'écartent de l'Église, mais que faire? Tant que les chrétiens n'auront pas trouvé

ou accepté d'autres moyens de subvenir aux besoins matériels de la communauté dont ils vivent, nous serons obligés de recourir à la quête ».

A un tel raisonnement qui semble si marqué au coin du bon sens, d'autres prêtres répondront en reprenant à leur actif les arguments développés dans un livre qui fut célèbre, *Paroisse, communauté missionnaire*, contenant les conclusions de cinq ans d'expérience en milieu populaire, et, avec l'abbé Michonneau et l'équipe sacerdotale du Sacré-Cœur de Colombes, ils constateront avec regret « qu'il se fait trop de bruit d'argent autour de l'autel pour que le monde populaire ait envie d'en approcher ».

D'autres pourront évoquer l'exemple du regretté Père Rémillieux qui pendant des années a dirigé avec un zèle, une intelligence et un courage au-dessus de tout éloge, sa paroisse de Saint-Alban à Lyon. Je n'ai pas l'intention de dire ici tout ce qu'a fait pendant vingt-cinq ans ce saint curé pour faire disparaître chez lui ce qu'il jugeait être le grand obstacle à l'esprit communautaire nécessaire à la vie d'une paroisse, à savoir l'argent. Je vous recommande la lecture du livre du R. P. Chéry intitulé *Communauté paroissiale et liturgie: Notre-Dame Saint-Alban*. Ce que je puis dire, c'est que ce prêtre à qui on a lancé un soir, en pleine réunion tenue dans un café de sa paroisse: « Vous, du moins, vous avez vaincu l'argent », a pu écrire en toute franchise:

« A Notre-Dame Saint-Alban, dans des conditions qui ne sont nullement exceptionnelles, on a fait une expérience concluante. »

Il faudrait aussi parler des chrétiens, ou soi-disant tels, qui restent indifférents à ce qui se passe à l'église quand il leur arrive d'y entrer, qui ne rougissent nullement de faire tomber dans la bourse qu'on leur tend une pièce de monnaie qu'ils n'oseraient pas donner au premier pauvre qu'ils rencontreraient dans la rue et qui ne sont nullement inquiets de voir croupir dans une misère noire et avilissante le prêtre dont ils réclament néanmoins la présence auprès d'eux et de leurs enfants.

Je ne veux pas porter de jugement décisif au milieu d'avis aussi divers et émanant presque toujours d'hommes de bien et de bonne volonté. Si la solution était évidente, il y a longtemps qu'on l'aurait adoptée. Je viens simplement ici parler de ce que je sais, c'est-à-dire de ce que nous faisons chez nous à Saint-Séverin, et de ce que les membres de la communauté en pensent; ce que nous faisons, au moins à certaines messes, car nous nous heurtons comme partout à des difficultés; ce que nous faisons aux messes où nous avons comme assistants les fidèles qui suivent de plus près, avec sympathie, avec entrain, notre mouvement liturgique; je veux parler des messes solennelles du dimanche et des messes au chœur en semaine.



La Nuit Pascale : le Feu Nouveau.

Le dimanche, nous plaçons dès le début de la matinée, à la porte de l'église, une grande corbeille destinée à recevoir les dons en nature déposés par les membres de la communauté arrivant pour la messe. A côté de la corbeille se trouvent placés l'eau et le vin, et les ciboires remplis d'hosties. Au début du Credo, chanté par le clergé et la foule, le sous-diacre accompagné de jeunes clercs descend la nef, pendant qu'on distribue tous les trois ou quatre rangs un plateau sur lequel les fidèles déposeront leur offrande en argent.

A la fin du Credo, alors que la foule chante le processionnal de l'offrande, appelé encore l'offertoire, les clercs et le sous-diacre reviennent lentement vers l'autel. Ils portent avec eux la grande corbeille généralement pleine, le vin et l'eau ainsi que les hosties; ils prennent au passage les plateaux où les fidèles ont mis l'argent qu'ils destinaient à la communauté. Les dons en nature et les dons en argent seront placés sur une table, près de l'autel. Ils seront encensés à l'offertoire, après les oblats.

En semaine, les dons en nature et en argent sont déposés dans de petites corbeilles placées au milieu de la nef et, à l'offertoire, ils seront portés à l'autel avec les hosties que les fidèles ayant le désir de communier ont mises en arrivant dans un ciboire, à l'entrée du chœur.

Le dimanche, comme en semaine, c'est sur ces

dons en nature, en argent et sur les hosties, que seront faits par le prêtre les trois signes de Croix exigés par les rubriques, alors qu'il prononce ces paroles du canon de la messe: « Haec dona (comprenez: les dons en argent), haec munera (comprenez: les dons en nature), haec sancta sacrificia illibata (comprenez: les hosties et le vin, ou, si vous voulez, les oblats). » C'est aussi sur les dona et les munera que seront prononcées, juste avant le Pater, ces autres paroles qu'accompagneront aussi trois signes de Croix: « Par lui vous créez sans cesse tous les biens, vous les sanctifiez, les vivifiez, les bénissez et nous les donnez. »

Par ces dons et ces présents on retrouve la grande tradition de l'Église. « Jadis à Rome, les fidèles venaient en procession à l'autel, porteurs de pain et de vin, et aussi d'huile et de cire, de fruits nouveaux. Une partie de ces dons servait directement au sacrifice en étant consacrés. Une autre partie servait à secourir les pauvres. La dernière part enfin servait à l'entretien du clergé. » (P. ROGUET, *La Messe*, p. 48.) Et si l'on remonte jusqu'aux premières années de l'Église, l'on voit les chrétiens de Jérusalem « fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières » et qui, comme nous le racontent les Actes des Apôtres (chap. II, 45), vivaient unis et mettaient tout en commun, vendre biens et propriétés et en partager le prix entre tous selon

les besoins de chacun. Les dona, les munera, les oblata, de nos jours comme autrefois, doivent rester les éléments essentiels de ce grand repas communautaire qu'est la messe. Les munera sont la part des pauvres. Les dona (ou si vous voulez la quête) doivent faire vivre la communauté rassemblée autour de l'autel. Les oblats nourriront les âmes.

La quête reprend dès lors sa place dans la Messe. Elle devient un geste religieux; elle devient un signe, le signe de cette offrande dont nous avons parlé précédemment comme étant l'une des attitudes essentielles aux fidèles qui veulent vraiment participer à la Messe; le signe aussi de cette mise en commun qui exprime la charité qui doit animer tous les membres d'une communauté d'hommes et de femmes réunis pour la fraction du pain autour du prêtre représentant Celui qui nous a laissé cette consigne: « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Soyez un comme mon Père et moi, nous sommes un. »

Signe ou sacrement de l'offrande, signe ou sacrement de la mise en commun des biens, comme de la prière et de la foi, la quête, même dans les pays où soit l'État, soit des groupes de fidèles, assurent au clergé les moyens d'une existence honorable, la quête, dis-je, garde tout son caractère, toute sa valeur.

« Ce qui compte alors, dit le Père Roguet dans son livre sur la Messe, ce n'est pas la somme que nous donnons, mais notre générosité profonde. Rappelez-vous Jésus, voyant une pauvre veuve mettre une toute petite pièce de monnaie dans le Trésor du Temple: « Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui ont mis dans le tronc. Car tous ont mis de leur superflu, mais cette pauvre femme a donné de son nécessaire, tout ce qu'elle avait pour vivre. » Avec un petit sou — ou ce qui y correspond de nos jours — ou avec un gros billet, il faut donner de notre cœur pour nous associer au sacrifice de Celui qui s'est donné lui-même.

Il ne s'agit donc pas d'être pour ou contre la quête. Ce qui importe, c'est de donner à la quête tout son sens, c'est de la mettre à sa place, en corrélation avec les prières et les bénédictions qui sont prévues par la liturgie de la Messe; c'est de l'insérer dans cette procession de l'offrande qui prépare cette autre procession au cours de laquelle les fidèles iront recevoir à la communion le Dieu Vivant qui se donne à eux. « L'Eucharistie, dit encore le Père Roguet, est le sacrement du don. Elle l'est doublement. Elle est le sacrement du don de Dieu aux hommes. Elle est le sacrement du don des hommes à Dieu. » Un double échange s'opère dans la Messe. Le Christ se donne à nous et nous remplis de sa

grâce et de son esprit. Mais seuls les cœurs ouverts peuvent bénéficier de cette admirable libéralité divine. Or rien n'ouvre davantage les cœurs que le don que l'on sait faire généreusement à Dieu et à ses frères de ce que l'on est et de ce que l'on possède.

LES SIGNES SACRÉS

Nous commençons la Messe, chaque dimanche, par le signe de la Croix. Et ce signe une fois tracé sur nous, nous célébrons la Messe — je dirais presque « nous la faisons » — en exprimant sans cesse notre prière au moyen de signes corporels et religieux, de *signes sacrés*.

Ces signes sacrés posent certainement un *problème* : les uns s'y attachent jalousement comme aux signes visibles de l'invisible grâce; les autres les méprisent et les rejettent comme étant une offense à la religion spirituelle de Jésus. J'essaierai de vous montrer que cette *opposition est fausse* et qu'en réalité les signes sacrés de la Messe découlent normalement de notre nature humaine et de l'Incarnation du Christ. Après quoi, libre à nous de *pénétrer dans ce monde des symboles*, de dépasser l'écorce pour aller au cœur de quelques-uns d'entre eux, et goûter ainsi la claire beauté et surtout la vérité profonde des rites de l'Église.

Les signes sacrés de la Messe posent tout d'abord un *problème*.

Le Christ a dit en effet : « L'heure arrive — déjà même elle est là ! — où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car c'est ainsi que le Père veut ses adorateurs. Dieu est esprit, et ses

adorateurs doivent l'adorer en esprit et en vérité¹.»

Le Christ a dit encore: « Quand tu veux prier, entre dans ta chambre la plus retirée, ferme la porte à clé, et prie ton Père qui est présent dans le secret². »

Or, l'Église, elle, pour nous faire adorer et prier le Père, nous rassemble tous et nous fait entrer dans un véritable drame liturgique. Elle utilise nos yeux, nos oreilles, notre odorat, nos lèvres; et elle multiplie nos gestes: les mains doivent s'ouvrir ou se joindre, frapper ou bénir; nos corps se lever, s'asseoir, s'agenouiller, s'incliner, se déplacer. Les choses mêmes sont invitées à la prière: la cire et la flamme, l'eau et le vin, l'encens, la pierre, le lin et la soie, les couleurs, les chants et les fleurs.

Ne sommes-nous pas très loin de l'Évangile, et l'Église n'est-elle pas ici infidèle à la religion de son Maître? Beaucoup le pensent. Témoin cette lettre que je viens de recevoir d'une Belge: « Jusqu'à 32 ans, j'étais catholique, m'écrit-elle. Mais à 32 ans, j'ai enfin rencontré mon Sauveur, sans les artifices d'une religion de rites et de traditions. Depuis, la joie et la paix sont mon partage, ainsi qu'à mon mari. » Sans aller jusque-là, on rencontre des catholiques — parmi les meilleurs souvent — qui souffrent jusqu'à l'impatience d'une liturgie paroissiale mou-

1. *Jean*, IV, 23-24.

2. *Mathieu*, VI, 6.

rante: « Je ne vais plus dans ma paroisse, déclarait récemment un jeune médecin, car j'ai l'impression chaque fois d'assister à une religion qui meurt! »

Tout cela est plein d'équivoques. Jésus en nous demandant de prier « dans le secret » nous met seulement en garde contre l'orgueil, et, par le culte « en esprit et en vérité », je crois qu'il veut annoncer seulement le culte inspiré dans nos cœurs par l'Esprit de vérité qu'il devait envoyer. Y voir une condamnation du culte extérieur et des signes sacrés est une interprétation abusive, contraire d'ailleurs à la doctrine du Christ et à son exemple. Jésus, en effet, en célébrant la Cène, où il a inséré l'origine de toutes nos Messes, l'a fait selon un rituel minutieux. « Il officia comme un pontife: il refit des gestes, répéta des paroles peut-être déjà séculaires. Il inscrivit toute la nouveauté de l'Évangile dans les lignes scrupuleusement observées d'un cérémonial somptueux chargé des traditions les plus vénérables d'Israël. Dans ce cérémonial, nous trouvons déjà les éléments fondamentaux du nôtre: l'offertoire suivi de l'encensement et du lavement des mains, puis la grande préface consécrationnaire, chantée et précédée d'un dialogue solennel avec les assistants¹. » Croire qu'on se rapprocherait de Jésus et des siens dans la mesure où l'on s'éloignerait de notre actuelle liturgie et

1. L. BOUYER, *La Bible et l'Évangile*. Le Cerf. Appendice III, p. 266.

des signes sacrés, pour ramener la Messe à un simple repas fraternel, est une illusion et une erreur.

Quant à nos liturgies paroissiales trop souvent formalistes, avec leurs paroles sans âme, des signes de croix machinaux, des génuflexions distraites, des encensoirs éteints et des lumières économiques, elles nous condamnent *nous*, mais nullement le principe de la prière rituelle au moyen de signes sacrés.

C'est que les signes sacrés découlent normalement, en effet, de *notre nature humaine*, qui est à la fois corporelle et spirituelle. Nous vivons inconsciemment dans les symboles à longueur de journée, tout comme M. Jourdain faisait sans cesse de la prose sans le savoir. Les larmes sont signe de notre tristesse, le sourire de notre joie. Tout le cérémonial de la politesse, de nos repas, de la vie de société est à la base des signes « sacrés » : se serrer la main, se découvrir, se lever, ne pas passer devant quelqu'un, ne pas tourner le dos... Songer à tout ce qu'il peut y avoir de lumière dans l'agilité d'une main, de spirituel dans la danse, de tendresse dans un regard. La chair est vraiment le chemin de l'esprit !

Que ceux qui trouveraient ces idées trop subtiles, ouvrent cette Bible qu'ils opposent trop vite à l'Église. Elle nous parle de Dieu avec des mots et des images qui ont le goût de la terre et de l'homme. *La création* tout entière est le signe de Dieu. Le monde

sensible est langage parce qu'il a été créé par la Parole. Les écrivains bibliques, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, jouent sur le clavier symbolique avec une cohérence parfaite. Penser que les choses sont communes et vulgaires est un restant de paganisme, car il est une manière honnête et pure de les contempler et de communier ainsi par elles avec Dieu.

Surtout, au centre, il y a l'*Incarnation*. « Et homo factus est. Le Fils de Dieu s'est fait homme. » Luther s'attachait plus à la Rédemption qu'à l'Incarnation. « Christ a deux natures, disait-il. En quoi est-ce que cela me regarde¹? » Mais on s'aperçoit vite qu'une méconnaissance de l'humanité du Christ entraîne nécessairement une méconnaissance de l'Église et des signes sacrés qui prolongent l'action et la présence de cette nature humaine parmi nous. Selon le mot de Tertullien: « La chair est le pivot du salut. C'est elle qui attache notre âme à Dieu. »

Nous pouvons peut-être, à présent, pénétrer jusqu'*au cœur des signes sacrés de la Messe*. Ceux qui voudraient le faire en détail pourront se reporter au livre du théologien Romano Guardini, intitulé justement « Les Signes Sacrés », et réapprendre ainsi tout le symbolisme de la liturgie. *A genoux*, l'homme adore et prie Dieu; avec le corps il incline l'âme. *Debout*, selon l'attitude normale et primitive de la

1. *Œuvres*, éd. d'Erlangen, 35, 207 et s.

prière, il traduit son respect, sa joie, et sa force, sa disponibilité aussi. *La position assise*, elle, n'est pas l'attitude de la prière, mais celle de l'audition et de la méditation. C'est par un abus regrettable, qui marque leur indifférence ou leur négligence, que tant de catholiques restent assis pendant toute la Messe. *La marche*, dans les processions d'entrée, d'offertoire et surtout de la communion, exprime que le peuple chrétien est « en route » vers Dieu, que l'Eucharistie est le signe sacré du passage de ce monde vers le Père avec le Christ. Quant *au prêtre*, qui représente le Christ et l'Église, il est sans doute un des signes sacrés majeurs de la Messe : « De la tête aux pieds, écrit un auteur contemporain¹, depuis l'amict qui le casque de sa blancheur jusqu'aux plis de l'aube qui le serre à la taille, il a retrouvé avec les vêtements antiques, les attitudes de la vieille Église, orante aux catacombes. Et cette tunique, cette étole, cette chasuble, aujourd'hui stylisées, l'obligent en un instant à parcourir les siècles en recul pour s'accorder aux traditions. Le voici désormais soumis aux rubriques comme à un héritage sévère; mais son obéissance aux rites, en disciplinant tout son être, l'enrichit soudainement de toute la ferveur religieuse des générations écoulées. Son corps tout entier se prête aux prosternements, aux gémissements, aux baisers et aux éléva-

1. MASURE, *Le Sacrifice du Chef*, pp. 260-261 (cité librement).

tions. Ses mains, surtout, appartiennent aux mystères qu'elles dessinent de leurs gestes fidèles. Sur la nappe de l'autel un calice d'or et une patène, un livre vénérable aux formules lointaines, deux cierges, du vin et de l'eau; et au rythme des paroles commandées, ces mains se joignent, s'ouvrent, bénissent, rompent, distribuent comme il est écrit au missel. Le prêtre se sent au service de l'Esprit et l'Esprit opère par ses mains: tout est symbole et tout est réalité. Sur ce carré d'autel, les mêmes gestes saints, moulés au texte pour le sertir, scandés aux paroles pour le dessiner, esquissent les signes sacrés des réalités invisibles... et le mystère du Verbe fait chair s'accomplit parmi nous. »

Nous n'allons à Dieu que par Jésus-Christ, par la nature humaine de Jésus-Christ. Mais cette nature humaine elle-même, nous ne l'atteignons que par la foi; non pas une foi sèche et intellectuelle, attardée au passé, mais une foi vivante, qui se réalise, aujourd'hui et concrètement, dans les signes sacrés.

LE CIERGE DE LA MESSE

Quelle que soit l'heure où nous entrons dans l'une de nos églises, nos yeux sont attirés par la flamme tremblotante de quelques cierges qui se consomment dans la pénombre et qui créent autour d'eux une atmosphère de mystère qui porte au recueillement et à la prière. Ces cierges, placés près d'une statue ou d'un autel, par les soins de quelques fidèles reconnaissants, pleins de douleur ou d'espoir, ne sont le plus souvent que l'expression d'une piété individuelle et que les esprits forts taxeront facilement de superstitieuse. Je ne m'arrêterai pas à en faire saisir tout le sens profond. Si j'écris aujourd'hui du cierge, c'est parce qu'il occupe une place de choix dans notre liturgie.

C'est un fait qu'il ne se confère chez nous, chrétiens, aucun sacrement sans que le cierge ne fasse son apparition. L'eau sainte vient à peine de couler sur notre front au baptême que le prêtre nous confie un cierge allumé, en nous disant : « Recevez cette lumière et gardez la grâce de votre baptême avec une fidélité inviolable. » Ce cierge, nous le retrouverons à la confirmation et à la communion solennelle, alors que personnellement, librement, en adultes, nous renouvelons nos promesses baptismales. Le jour de leur mariage, les deux futurs

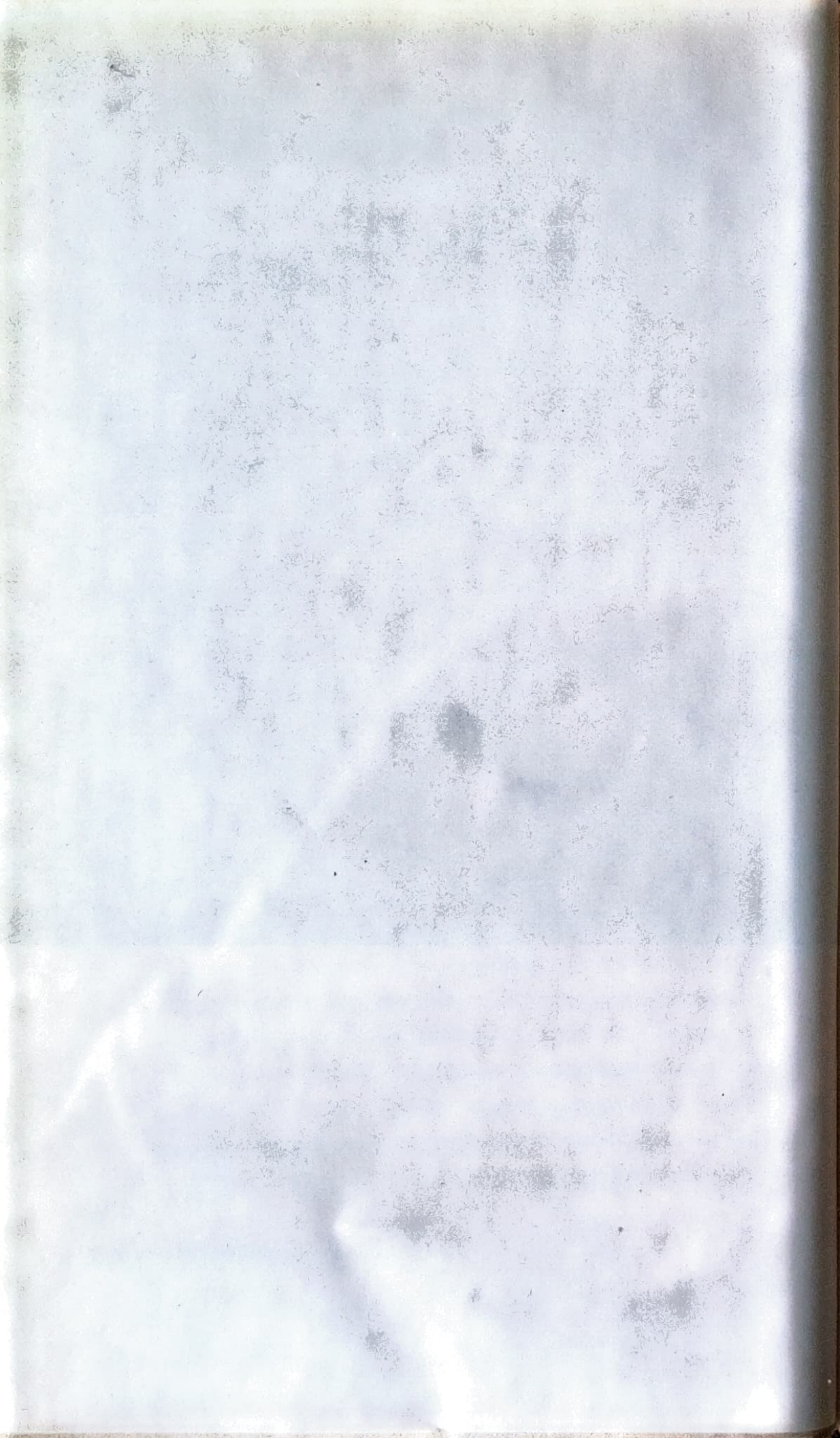
époux seront encadrés des mêmes cierges. Le jour de son ordination, le jeune lévite se présentera à l'évêque un cierge allumé à la main. Lorsque le prêtre pénétrera dans la chambre d'un malade pour lui apporter la communion ou lui administrer le sacrement des malades, un cierge au moins jettera sa lumière vacillante sur le visage du patient. Et quand Dieu l'aura rappelé à Lui et que sa dépouille mortelle sera portée à l'église pour les dernières prières et la dernière bénédiction, c'est entre deux rangées de cierges qu'elle sera déposée.

C'est aussi chaque fois que l'Église veut nous rappeler la grandeur de notre état de baptisés, de fils de Dieu, de fils de lumière, comme au cours de la nuit pascale ou le jour de la Chandeleur, que la liturgie catholique nous met un cierge dans les mains, nous répétant: « Comme ces luminaires allumés d'un feu visible chassent les ténèbres, puissent nos cœurs éclairés d'un feu invisible, c'est-à-dire de la splendeur du Saint-Esprit, être exempts de l'aveuglement des vices, afin que nous méritons, après les ombres et les périls de ce siècle, d'arriver à la lumière indéfectible. » (Liturgie du 2 février.)

Aussi pour rester fidèle à l'esprit de l'Église, on ne saurait mieux représenter un chrétien cheminant dans ce monde qu'un cierge allumé à la main, cierge reçu par lui au baptême et qui brûlera encore devant son cercueil. Et l'iconographie chrétienne



La Nuit Pascale : procession dans le cloître.



des premiers âges n'est-elle pas allée plus loin, elle qui représente souvent les élus entrant au ciel, parfois une palme à la main, la palme du martyr, parfois les bras étendus dans le geste de l'orant, mais très souvent avec auprès d'eux des cierges allumés, rappelant que tout ce que signifiait le cierge de leur baptême et des autres sacrements, s'est transformé désormais en clarté céleste et éternelle, et confirmant par là même que la flamme toute menue du cierge de leur baptême était déjà un gage d'immortalité bienheureuse ?

Sans doute on a donné de cet usage du cierge dans l'Église, surtout dans l'Église primitive, un certain nombre d'explications. Les textes des Pères nous décrivent avec enthousiasme l'éclat des cierges allumés durant les cérémonies. L'auteur de la *Peregrinatio ad loca sancta*, de la fin du IV^e siècle, nous parle « d'une lumière infinie » créée par les lampes ou flambeaux de certains offices. Eusèbe dit qu'un si grand nombre de cierges avaient été allumés dans l'église, à la vigile pascale, que la nuit se trouvait transformée en jour. Il y avait, ajoute-t-il, des cierges de cire qui étaient par leur grosseur, de vraies colonnes.

De là à dire que le luminaire de ces cérémonies a eu un but utilitaire et n'a eu que ce but, il n'y avait pas loin. A Vigile qui reprochait aux chrétiens de brûler des lumières durant le jour, saint Jérôme dut donner l'explication suivante : « Dans tout

l'Orient, on allume des cierges pour lire l'évangile, quand le soleil brille, non pour chasser les ténèbres, mais en signe de joie. »

Plus tard, la Réforme aurait voulu abolir l'usage du cierge, comme superstitieux; mais il est si naturel à l'homme et convient si bien comme expression symbolique dans le culte divin, que la plupart des Églises protestantes y sont revenues sous une forme ou sous une autre.

Rien n'a pu abolir l'usage du cierge dans la liturgie chrétienne, pas plus que celui de l'huile, du sel, de la cendre, de l'eau, du vin, du pain, tous corps naturels qui depuis les débuts du Christianisme, quand ils ne l'ont pas été auparavant, sont devenus, pour l'homme religieux, « les signes expressifs de la plénitude surnaturelle de l'Esprit dans le monde créé ». Par là l'homme a redonné aux corps de la nature toute leur essence, mais ceux-ci en retour, du fait qu'ils ont pris une valeur de signe, ont servi à l'homme à figurer ce que sa vie recèle de plus intime. A lui, qui est chair et esprit, et qui a besoin de prier, non seulement avec son cœur, avec son âme, mais aussi avec son corps, le créé tout entier offre un soutien, un cadre, une expression, un symbole. Or parmi les éléments que notre liturgie emprunte au monde des choses visibles, le cierge nous apparaît comme l'un des plus expressifs.

Cette valeur symbolique, si le cierge la porte en

lui chaque fois que le chrétien l'utilise dans l'une ou l'autre des cérémonies auxquelles il prend part, il semble que ce soit à la Messe qu'il la possède dans sa plénitude. C'est pour cela que je voudrais insister un peu sur la place que le cierge tient à la Messe et sur tout ce qu'il doit y représenter pour nous.

Deux cierges, à la Messe solennelle, ouvrent, avec la croix, la marche de la procession initiale, portés par deux acolytes qui encadreront ensuite le diacre, lorsqu'il chantera ou lira l'évangile. Ces cierges seront, à l'offertoire, placés sur l'autel où ils resteront jusqu'à la fin, jusqu'à la procession qui, après l'*Ite Missa est*, alors que tout le peuple rassemblé chantera sa joie et son action de grâces, conduira le célébrant et tous ses assistants à la sacristie. A une certaine époque de l'année liturgique, depuis la Vigile pascale jusqu'à l'évangile de l'Ascension, le cierge bénit au cours de l'Exultet, qu'on appelle encore « l'Eucharistie lucernaire », restera allumé au cours de chaque Messe vraiment paroissiale et devra rappeler aux yeux des fidèles le symbolisme tout entier du cierge.

Quel est donc ce symbolisme? Évidemment, il est multiple. Il rassemble toute la mission du Christ parmi les hommes, toute l'action du Sauveur à la Messe et en même temps, toute la participation que doivent apporter les chrétiens au repas eucharistique de la Communauté, tous les sentiments qui doivent

les animer et les engagements qui, pour eux, en découlent.

Fait de cire, répandant une clarté vive et pure, le cierge représente le Christ, la vraie « lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (*Jean*, I, 9). Le cierge allumé est d'abord le symbole d'une *présence*, de la présence de Celui qui a dit de lui-même qu'il était « la lumière du monde » (*Jean*, VIII, 12), la lumière venue dans les ténèbres, pour détruire les ténèbres de cette nuit, nuit pour cela vraiment bienheureuse, celle que nous connaissons, nous les chrétiens, celle qui a été chantée dans l'Exultet de la vigile pascale, celle « dans laquelle les cieux sont unis à la terre, la divinité à l'humanité ». « *Lumen Christi* » chante le diacre portant le cierge pascal. N'est-ce pas l'expression qui résume toute la première partie de la Messe où l'Église nous invite à communier à la doctrine de vie que le Christ nous apporte, à suivre le chemin qu'il nous montre pour qu'avec Lui nous allions au Père, à prendre part dès maintenant au « Festin de la Parole » qui n'est autre que le Banquet de l'Époux dont parle l'Évangile?

Symbole de la présence bienfaisante du Christ parmi les hommes, le cierge est aussi celui de la présence des hommes devant leur Dieu. « Voyez comme il se tient immobile, fièrement dressé, tout pur, écrit Guardini à propos du cierge sur l'autel¹.

1. R. GUARDINI, *Les Signes sacrés*. Spes, p. 53.

En lui tout dit: « Je suis prêt. » Il est où il faut: devant Dieu. Rien n'échappe, rien ne fuit: il se livre tout entier. De par son essence, il doit se consumer, il se consume. » Le cierge à la Messe doit donc nous rappeler que notre place normale, à nous les hommes, créatures privilégiées, se trouve près de Dieu, que la prière doit être pour nous un effet de notre nature. Comme le cierge doit se consumer en éclairant, comme la fleur des champs doit s'ouvrir au soleil en exhalant son parfum, de même l'homme doit se tenir devant son Dieu et lui ouvrir son cœur. Nous rappelant que nous sommes faits pour Dieu dont nous sommes les fils, le cierge nous invite donc à une certaine noblesse.

Présents à Dieu, nous avons à être aussi présents à nos frères: c'est une autre leçon du cierge de la Messe. Celui-ci placé sur l'autel ne peut pas ne pas éclairer. Lumières émanant de ce foyer intense qu'est le Christ, nous avons nous aussi à projeter nos rayons autour de nous. On ne met pas la lumière sous le boisseau, a dit le Christ. Bénéficiant de la Parole de Dieu, illuminés par cette lumière qui éveille et alimente chez nous la foi, nous avons à porter à nos frères le message reçu, nous avons à chasser les ténèbres de leur cœur, pour qu'eux aussi, comme nous, soient aptes à s'asseoir au festin eucharistique où ils se nourriront, comme nous et avec nous, de la Parole de Dieu, du Corps et du Sang du

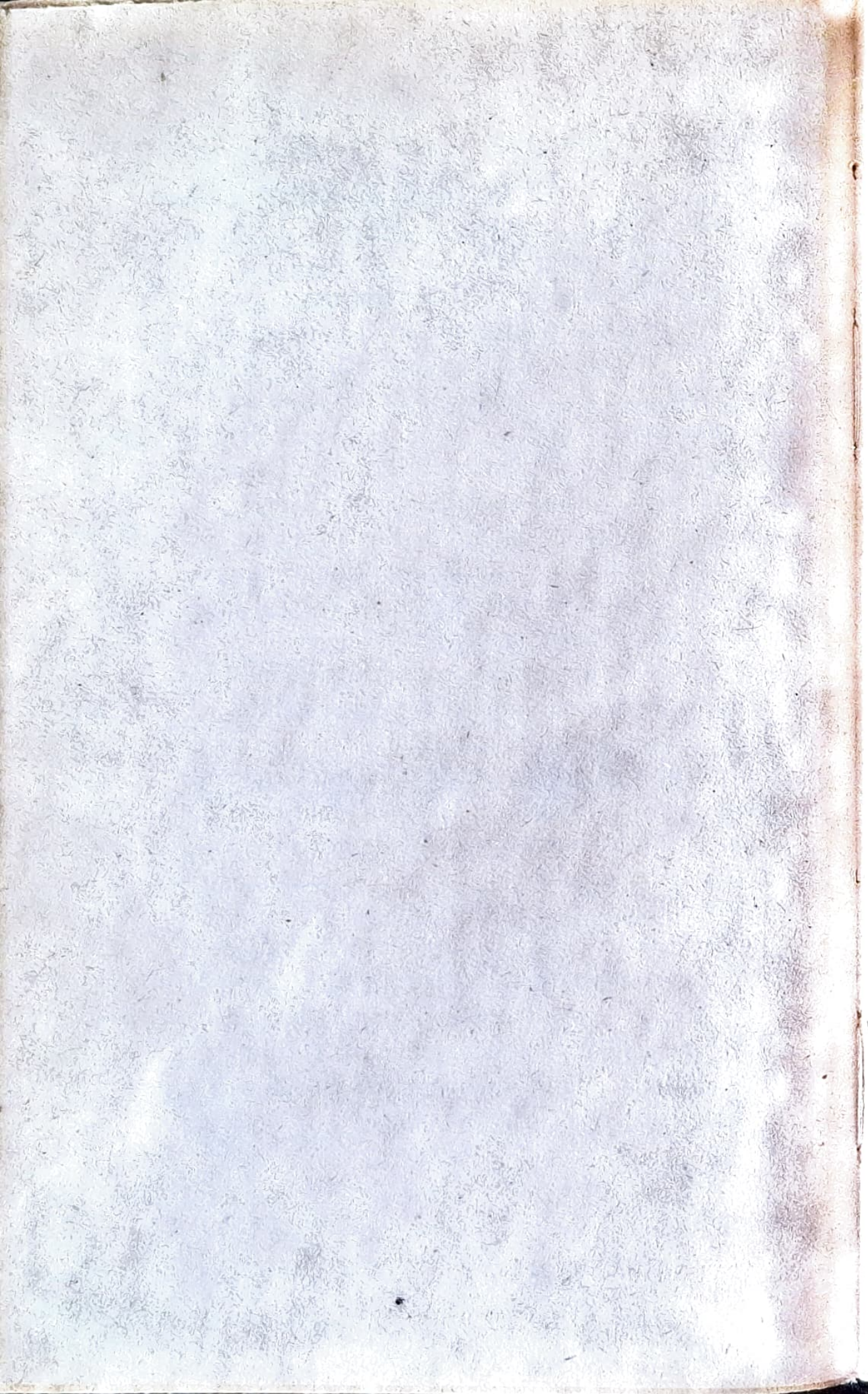
Christ. Être une lumière de plus en plus intense, qui accepte, sa vie durant, de se tenir toute droite devant Dieu et devant les hommes, avec tout ce que cela suppose de fidélité, de renoncement, de courage, de simplicité aussi, voilà ce que nous rappelle le cierge qui brûle sur l'autel.

Il est encore le signe de l'*offrande généreuse*. Il éclaire en se consumant, en se détruisant. A la Messe, le Christ s'offre à son Père à la place des hommes. Nous avons dit précédemment combien nous devons nous unir à l'offrande du Christ, et que la Messe était aussi notre offrande. Le cierge de la Messe doit nous rappeler que nous ne sommes pas là, autour de l'autel, pour assister impassibles, étrangers, à un spectacle, mais pour faire monter vers le Père, avec le Christ, tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Il nous dit, ce cierge, que, de même que nous ne pouvons pas éclairer, nous ne pouvons pas non plus ne pas nous consumer; que notre vie ne peut être désormais qu'une offrande qui se continue dans la ligne de celle qui a été commencée à la Messe, en union avec celle du Christ, à Gethsémani, au Calvaire, à l'Autel.

Le cierge enfin se consume en répandant lumière et chaleur. Le Christ à la Messe, non seulement nous fait participer à son enseignement, non seulement s'offre, mais nourrit nos âmes de son propre Corps, et embrase nos cœurs de

son propre amour. Foyer de lumière, il est aussi foyer de chaleur. Le cierge de la Messe doit nous rappeler qu'à l'image du Christ, nous devons rayonner et rayonner de charité, ouvrir notre cœur à l'amour de Dieu pour embraser à notre tour les cœurs d'un amour dont les hommes ont soif et dont seul Dieu a le secret. « On ne fait rien sur terre qu'en se consumant ». Le cierge de la Messe doit nous dire que nous ne communierons vraiment à Dieu et à nos frères que dans l'amour, un amour désintéressé, un amour qui saura inspirer le don total de nous-mêmes, l'oubli de nous-mêmes, un amour qui saura allumer d'autres foyers d'amour, chez d'autres hommes de bonne volonté.

Symbole de la présence, de la lumière projetée et reçue, de la charité qui se répand et qui dévore, le cierge de la Messe est celui de la joie ; joie du chrétien qui, fort et fier de sa foi, est heureux de savoir où il va, qui, dans la pureté d'un cœur qui aime et se sait aimé, est heureux de servir son Dieu et ses frères pour qui il accepte de se consumer ; joie de l'homme charnel et mortel qui, mettant ses pas dans les pas du Christ, sait qu'il ne s'égarrera pas et ne tombera pas dans la fosse où les aveugles périssent, et que le chemin, bordé de ténèbres épaisses, qu'il aura à suivre, guidé par Celui qui est la Lumière, s'ouvrira sur une clarté éblouissante et éternelle, celle du Ciel.



UN PEUPLE EN MARCHÉ

L'histoire du prophète Élie contient des récits qui se classent parmi les plus passionnants de la Bible, comme nous le montre ce simple passage du premier Livre des Rois, au chap. XIX :

Menacé par Jézabel (la femme impie d'Achab, reine d'un Israël idolâtre, que nous voyons dans l'Athalie de Racine), menacé donc par Jézabel, le prophète Élie « eut peur, se leva et partit pour sauver sa vie... Il marcha dans le désert un jour de chemin et alla s'asseoir sous un genêt. » (Il en pousse ainsi en Orient d'assez hauts et touffus pour abriter un passant des ardeurs du soleil). « Il alla donc s'asseoir sous un genêt, souhaita mourir et dit : « C'en est assez maintenant, Seigneur Yahvé ! prends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Puis il se coucha et s'endormit. Mais voici qu'un ange le toucha et lui dit : « Lève-toi et mange. » Élie regarda et voici qu'il y avait à son chevet une galette cuite sur les pierres et une gourde d'eau. Il mangea et but, puis il se recoucha. Mais l'ange de Yahvé revint une seconde fois, le toucha et dit : « Lève-toi et mange, autrement le chemin sera trop long pour toi. » Élie se leva, mangea et but, puis soutenu par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, jusqu'à l'Horeb¹ ».

1. Trad. Bible de Jérusalem, avec de légères modifications.

Ce récit contient, comme on le devine aisément, une préfiguration mystérieuse de l'Eucharistie, l'Eucharistie nourriture et breuvage d'un peuple en marche.

Il est d'autres récits bibliques qui préfigurent mieux encore le mystère de la Messe, rassemblement du peuple chrétien et sa Pâque. Tout le monde songe naturellement aux célèbres passages du Livre de l'Exode que les générations chrétiennes n'ont cessé de méditer et que déjà saint Paul rappelait dans sa première lettre aux chrétiens de Corinthe, au chap. x :

« Frères, je ne veux pas que vous l'ignoriez, dit-il. Nos pères ont tous été sous la nuée; tous, ils ont traversé la mer; tous, ils ont été baptisés en Moïse (c'est-à-dire intimement unis à lui comme nous au Christ) dans la nuée et dans la mer; tous, ils ont mangé le même aliment spirituel, et tous, ils ont bu le même breuvage spirituel; ils buvaient à un rocher spirituel qui les accompagnait; et ce rocher était le Christ. »

Dans sa traduction du Nouveau Testament que je viens d'utiliser, M. Osty explique ce dernier trait par une allusion à une légende rabbinique. Selon cette légende, le rocher d'où Moïse fit sortir l'eau accompagnait les Israélites tout au long de leur marche au désert, et, selon certains docteurs juifs, ce rocher était identifié comme un signe de la pré-

sence de Dieu. Saint Paul attribue donc au Christ ce que Israël réservait au Seigneur Yahvé.

Retenons au passage cette idée du compagnonnage avec le Christ que nous retrouvons à *chaque Messe comme en autant d'étapes* et par l'intermédiaire duquel nous renouvelons le contact avec Dieu.

Cette même idée est d'ailleurs préfigurée par cet autre phénomène de la marche du peuple hébreu :

« Yahvé les précédait, dit l'Exode au chap. xxiii, le jour sous la forme d'une colonne de nuée qui leur indiquait la route, et la nuit sous la forme d'une colonne de feu pour les éclairer. »

Mais notons encore dans le passage de saint Paul cité tout à l'heure une insistance particulière sur le mot « tous » qui y est répété cinq fois en quatre versets. C'est en effet de tout le peuple de Dieu qu'il s'agit et ceci est important. Nous aurons à souligner dans un instant le fait que ce peuple, figure de l'Eglise, est chassé, exilé, malmené dans le désert et est seulement promis à une autre patrie. Mais prenons garde; il ne s'agira jamais pour autant d'isolés, de voyageurs ou de promeneurs aux rêveries solitaires. Sur cette route de la délivrance où l'Eucharistie nous soutient, notre destin est d'être irrévocablement liés les uns aux autres; on ne peut se risquer à faire bande à part sans entraîner les autres et il suffit que quelques-uns défaillent ou protestent et ne veuillent plus avancer, pour que tout le monde

soit condamné à stationner, à tourner en rond et à périr.

Cette même insistance sur le caractère communautaire de la Messe, célébration unanime d'un peuple en marche, est à relever dans un autre événement mystérieux, vécu par les Hébreux avant leur sortie d'Égypte. C'est cet événement qu'ils célébraient depuis tous les ans et dans les cadres duquel le Christ a institué la sainte Cène. Il s'agit, on le devine, de l'Agneau pascal. Le texte de l'Exode met ces paroles sur les lèvres de Dieu : « La communauté entière du peuple Israël, dit-il à Moïse, l'immolera entre les deux soirs. » C'est en effet le salut de tout le peuple qui s'opère par la vertu de cette immolation alors que la colère de Dieu, qui le distingue et l'épargne, va fondre sur ses ennemis et n'en laisser échapper aucun.

Mais reprenons ce passage de l'Agneau pascal qui doit être dans toutes les mémoires :

« Ce sera, dit Dieu à Moïse, un agneau sans tares, mâle et âgé d'un an. Cette nuit-là, vous en mangerez la chair rôtie au feu avec des pains sans levain et des herbes amères. Vous la mangerez ainsi : les reins ceints, vos sandales aux pieds et le bâton à la main. Vous la mangerez en toute hâte : c'est une Pâque en l'honneur de Yahvé. »

La Pâque chrétienne est aussi un mystère de hâte. La tenue est celle du voyage et les convives doivent

être prêts pour un rapide départ. Mais vers quoi et par quel chemin? Au mystère de l'initiation chrétienne qu'ils préfigurent, les récits bibliques donnent pour cadre symbolique la Mer et le Désert. La Mer désigne quelque part dans la Bible l'immensité de la douleur: « Ma douleur, dit le prophète, est vaste comme la mer. » Dans le récit de cette traversée par les Hébreux, la mer symbolise aussi cet obstacle infranchissable que Dieu met entre nous et ceux avec lesquels nous avons dû rompre. La traversée de la mer désigne encore et surtout, comme saint Paul l'explique, le baptême qui nous plonge dans la mort du Christ et nous promet à la gloire de sa Résurrection. Pour atteindre à cette gloire, il nous reste tout ce chemin à parcourir, long et sinueux au point de nous paraître sans issue et de nous désespérer. C'est la route du Désert. Le Désert dans la Bible est le contexte naturel de l'Exil. L'Eucharistie qui nous est servie en ces lieux comme la manne ou l'eau jaillie du rocher est donc une nourriture et un breuvage d'expatriés, nous dirions aujourd'hui de personnes déplacées. Rappelons-nous le récit de la multiplication des pains, dernière préfiguration dans l'Évangile de l'Eucharistie. Elle se passe, l'Évangéliste prend soin de le noter, dans un lieu désert, au bénéfice d'une foule qui avait suivi Jésus et qui, loin de toute habitation, n'avait plus rien à manger. L'Eucharistie, comme les pains

multipliés et les petits poissons, nous est proposée comme une nourriture qu'aucune terre d'ici-bas (à cet égard la terre entière est déserte et stérile), ne peut faire fructifier. *Ecce panis angelorum factus cibis viatorum*. Voici le pain des anges, nous fait chanter saint Thomas dans une hymne au Saint Sacrement. Voici, autrement dit, et comme le Christ lui-même nous le propose, le pain mystique descendu du ciel et qui devient l'aliment de ceux qui font route ici-bas, cheminant vers cette même patrie céleste.

Ce n'est pas le lieu de répondre ici à l'objection qui veut que le chrétien soit un démissionnaire et un désincarné. Reconnaissons plutôt comme l'Eucharistie ainsi entendue donne son sens à notre vie tout entière et définit la condition chrétienne dans ce qu'elle a de plus original. Notre Père-Curé le rappelait dans un liminaire du *Journal de la Communauté*, liminaire intitulé « Nous sommes d'ailleurs ». Même d'après la conception juridique du chrétien établi sur un territoire bien déterminé appelé « paroisse », il n'est d'après l'étymologie qu'un « étranger domicilié dans une patrie d'adoption, figure et préparation d'une autre patrie... Nous ne devons donc jamais avoir une mentalité de gens installés, mais au contraire nous considérer comme des pèlerins fixés nulle part...

C'est pour nous aider à comprendre et à vivre

cela, poursuit le Père-Curé, que nous avons institué à Saint-Séverin la communion debout (plus exactement en passant devant l'entrée du chœur)... Ce n'est pas une fantaisie nouvelle, comme on a pu le dire. » Ce rite est encore pratiqué dans l'Église orientale, et outre ses avantages de commodité pour la distribution de la sainte Eucharistie, il exprime spirituellement et mystiquement son sens le plus profond. « Nous venons en passant refaire nos forces. » C'est la halte au désert et la rencontre d'un moment avec le Seigneur, comme cela était donné jadis aux patriarches aux points d'eau; ou comme encore les hommes choisis de Gédéon qui se gardent de s'agenouiller pour boire au ruisseau et se contentent en passant de happer une gorgée avec la main.

Cette comparaison ne nous en fera pas oublier une autre que la liturgie elle-même nous propose et qui fait de la communion le point d'aboutissement de ce mouvement qui nous porte dès le début de la Messe, quand nous avons dit Introibo: je viens, j'arrive, ayant couru vers le lieu qui renouvelle ma jeunesse. Le psaume *Judica me* est en effet à rattacher comme dans le texte original à celui qui le précède et qui commence par ces mots: *Sicut cervus*, comme le cerf qui désire la source des eaux vives.

La Bible donne donc comme cadre symbolique à l'Eucharistie, la Mer et le Désert; sa spiritualité est celle des étrangers, des voyageurs, des pèlerins;

son mouvement, comme le mouvement de toute la vie, est celui du cerf altéré.

Mais quel est donc le terme de notre course? Si l'Eucharistie est la nourriture d'un peuple en marche, vers quoi ce peuple se dirige-t-il? Il nous appartiendra plus tard de situer le mystère de l'Eucharistie dans ses dimensions historiques et de le rattacher à l'Éternel dans l'attente du Retour du Christ qu'à chaque Messe nous annonçons avec sa mort¹. Nous tâcherons alors d'entrevoir de plus près ce Royaume où sa houlette nous conduit et ce Banquet préparé, dont la Table eucharistique n'est que l'annonce dans un avant-goût.

Pour entretenir notre attente et marquer davantage encore le mouvement qui nous porte avec tout le peuple de Dieu en marche, je voudrais m'interrompre sur un poème que les habitués de la grand' Messe à Saint-Séverin connaissent déjà et que certains m'ont dit avoir aimé. Il fut dédié alors à ceux qui feraient des voyages pendant l'été, à tous ceux aussi qu'un cheminement intérieur fait achopper sur d'insurmontables obstacles. Je pense spécialement aujourd'hui à ceux qui n'ont pas encore franchi le seuil dont il va être question, qui n'ont pas encore traversé la mer avec le peuple de Dieu, mais qui déjà endurent dans un tourbillon de l'âme et de l'esprit cet aiguillon d'un Dieu dont ils ont

1. Cf. le dernier chapitre intitulé: « La Messe et le Temps ».



Première Communion : l'offrande des Cierges.

faim et soif et qu'ils ignorent. Ce poème est d'un musulman d'Iran, poète et mystique du xiv^e siècle, Hâfiz de Chirâz. Les amis particulièrement chers auxquels je pense s'y reconnaîtront peut-être plus facilement. Je ne doute point cependant qu'ils ne reconnaissent au point nommé la figure bien-aimée de Celui qui, dans le mystère eucharistique, donne incessamment rendez-vous à ses fidèles qui cheminent vers lui en rangs serrés, qui leur donne incessamment rendez-vous, comme Hâfiz va nous le dire, à l'étape de l'amour :

A ce seuil, sans demander vaine gloire ni importance,
[nous sommes venus.

Pour y chercher un refuge contre le sort et ses coups,
[nous sommes venus.

Nous sommes les voyageurs à l'étape de l'amour ;
Des limites du néant au pays de l'existence, nous sommes
[venus.

Nous vîmes ta ligne verte : des jardins du paradis,
Nous avons voulu chercher cette herbe d'amour et puis
[nous sommes venus.

Nous qui avons ce trésor dont l'archange est le gardien,
En mendiant jusqu'à la porte, au palais du souverain,
[nous sommes venus.

Où donc, navire sauveur, ta clémence est-elle ancrée ?
Dans l'océan du pardon, mais plongés dans le péché,
[nous sommes venus.

*L'honneur part. Crève, ô nuage qui nos fautes dissimules !
Car, avec un livre noir, auprès du souverain Juge nous
[sommes venus.*

*Hâfiz, débarrasse-toi de ton vain manteau de laine :
Avec de brûlants soupirs, derrière la caravane, nous
[sommes venus¹.*

1. Trad. inédite de V. MONTEIL, à paraître avec huit autres poèmes de HAFIZ dans la *Revue des Ét. Islamiques*, Geuthner éd.

UN PEUPLE QUI CHANTE

Si tout ce qui a été dit précédemment sur la Messe a pu vous convaincre du caractère saillant de son aspect communautaire, je n'aurai pas de mal à expliquer pourquoi le peuple de la Messe est un peuple qui chante.

A première vue il semblerait bien que le rôle principal du chant fût d'apporter à la célébration du mystère eucharistique plus d'ampleur et de beauté. Pour réelle que soit cette fonction, elle n'est cependant pas essentielle. Aussi bien n'entre-t-il pas dans mon propos de parler ici, en maître de chapelle, de musique et de chant sacré, des problèmes si divers et si âprement discutés qui sont posés au niveau de la technique et de la pastorale. En dehors de ces questions, d'ailleurs importantes, il en est une qui finalement les commande toutes. Pourquoi devons-nous chanter? J'y réponds d'abord en un mot, et par une autre question qui cette fois vous est posée à vous. Pourquoi qualifiez-vous d'ennuyeuses, de soporifiques, les grand' Messes que vous désertez de plus en plus dans la plupart des paroisses? Ce n'est pas seulement, ce n'est pas tant d'expliquer la Messe qui la rendra vivante. Pour qu'elle soit vécue, pour que les fidèles y prennent effectivement part et ne se contentent pas d'y assister,

même en la comprenant, il faudra qu'ils se sentent partie intégrante de la liturgie. Il faudra donc qu'ils aient des attitudes communes, qu'ils dialoguent, qu'ils parlent. Et ils ne joueront jamais mieux le jeu que lorsqu'ils chanteront. Plus elle sera « symphonique », plus la liturgie sera vraie. Nous avons notre place dans cette symphonie, il faut que nous la connaissions, la comprenions et la tenions. La source, la place et le rôle de notre chant au cours de la Messe doivent retenir notre attention et nous déterminer à devenir « un peuple qui chante ».

On a dit du Christ qu'il était le « Dieu chanteur »¹ et dans les écrits de tel ou tel Père de l'Église nous trouvons des exclamations dans le genre de celle-ci : « Dieu de ceux qui chantent, ô Jésus-Christ². » Le Christ est, en effet, la source et la fin de notre chant. Qu'il y ait un Chant transcendant, ne procédant pas d'une voix corporelle, qui jaillisse du cœur de Dieu, la plus haute théologie y souscrirait. Mais un écho moins subtil nous est proposé à la Table de l'Eucharistie.

Au cours de la nuit du Jeudi Saint, au cours de ce dernier et premier repas, Jésus a chanté, Jésus a rendu le chant au monde. A travers son regard d'agonie sur l'univers, le Seigneur a proclamé la victoire de la vie

1. Cf. R. P. DUPLOYÉ, O. P., *L'Hymne à la joie*, dans *Cahiers Sainte-Jehanne*, nov. 1951, p. 277.

2. L'expression est de Clément d'Alexandrie.

sur la mort. « Voici que l'hiver est fini, les fleurs ont paru sur la terre, le temps des chansons est arrivé¹. » A quelques heures de sa Passion, le Christ, au milieu des siens, chantant sa joie et la donnant en gage et en partage ! Vous étiez-vous quelquefois représenté le Seigneur sous ces traits ? Il chante. Il chante en l'honneur de Dieu. Il fait chanter. Il donne à chanter.

Or, du Psautier aux Épîtres de saint Paul, c'est la Parole de Dieu elle-même qui nous exhorte « à chanter bien et à haute voix psaumes, hymnes et cantiques spirituels »², pour que nos cœurs, sous l'inspiration de la grâce, s'épanchent vers Dieu.

La Parole de Dieu est faite, elle-même aussi, pour être proclamée et pas seulement lue des yeux, chantée et pas seulement prononcée. En maints endroits, l'Écriture invite à joindre le cantique au récit, le psaume à la lecture. Souvenons-nous, pour ne prendre que cet exemple, des lectures de la Vigile Pascale. « Alors Moïse, et les enfants d'Israël avec lui, entonnèrent ce chant en l'honneur de Yahvé :

« Je célèbre Yahvé, il s'est couvert de gloire ;

« Il a jeté à la mer chevaux et cavaliers. »

Malheureux serions-nous s'il ne nous était plus donné de répondre à l'invitation réitérée de la litur-

1. *Cantique des Cantiques*, II, 11-12.

2. *Ps.* XXXIII, 2-3, etc. *Éph.*, V, 18-20. *Col.*, III, 16-17.

gie et de chanter ces psaumes, ces hymnes, ces cantiques et ces répons. Ils sont des biens que Dieu nous donne. Ils ont en lui leur source. Ils sont faits pour la louange de sa gloire. Nous devons lui en faire retour et ceci dans l'esprit même de l'offrande de la Messe.

Nous avons déjà, dans le chapitre sur le Festin de la Parole, suggéré que la lecture publique, la prédication, n'y étaient pas tout, que le Chant y avait sa place. Il ne suffit pas en effet d'entendre la Parole, il faut encore la « mâcher et la ruminer »¹. C'est là l'œuvre du chant, non seulement écouté (chant des oraisons, de l'Épître, de l'Évangile, chant du Graduel à méditer), mais repris par les fidèles au cours même de la célébration.

Le Processionnal d'entrée avec son psaume antiphoné exige que nous chantions. C'est un peuple en fête qui se retrouve. Comment tous n'auraient-ils pas part dès le début à cette joie? C'est là tout de suite qu'éclate la supériorité de la Messe chantée sur la Messe dite basse. Qu'il s'agisse du Kyrie, du Gloria, des dialogues avec le prêtre célébrant, des réponses aux oraisons, à l'épître, à l'évangile, de la reprise de l'Alleluia, du Credo, n'est-il pas clair qu'il vaut mieux les chanter que les réciter? Nécessaires au déroulement du Festin de la Parole, ces chants le sont encore, tout au long de l'année, à

1. *Les Deux Tables*. Éd. du Chalet, Lyon.

celui du cycle liturgique dans sa progression, dans sa variété. Ils s'adaptent d'un temps à l'autre et nous mettent dans le ton des mystères successifs du Seigneur. « Autres saisons, autres chants d'oiseaux... » Notre chant, dans cette première partie de la Messe, suggère tour à tour l'attente, la joie, l'austérité, la pénitence, la plainte, la mort, le triomphe, la plénitude, la tranquille majesté. Notre chant nous accorde ainsi à l'Avent, à Noël, à l'Épiphanie, au Carême, à la Passion, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte. Il nous fait passer des frimas de décembre aux clartés de juillet et par ailleurs intimement sympathiser avec le Christ, la Vierge et les Saints.

Vient alors le chant de la Table Eucharistique: préparatifs de l'Offertoire, chant de la Préface, du Sanctus, de l'Amen final du Canon, réponse au Pater, chant de l'Agnus Dei, de la Communion. En faisant cette énumération, je m'étonne qu'on puisse reprocher aux catholiques de ne pas chanter!... Peut-être, à moins d'admettre que la majorité d'entre eux ne soit aphone, n'osent-ils pas? Peut-être, plutôt, ne reconnaissent-ils pas le bien-fondé de cet aphorisme: « Chanter, c'est aimer¹. »

Comme tout ce qui s'accomplit de grand sur la terre, en effet, la Messe s'accomplira en chantant. Et le rôle du chant dans la Messe c'est celui que nous lui donnons aussi dans la vie. Tristesse ou joie, un

1. S. AUGUSTIN, *Sermon* 336, n° 1.

cœur profond a besoin de se les chanter. Tout sentiment élevé, tout idéal ardent, tout ce qui tient au cœur se chante. On chante quand on a le cœur gai, quand commence une journée de soleil et d'amitié; on chante les départs et les retours, on chante pour se consoler, pour vaincre sa peine, pour dominer la peur. Et l'on chante aussi pour adorer et prier Dieu. Combien triste serait un monde sans chansons, une église sans voix ! C'est donc dans son premier usage un hommage, un sacrifice personnel à Dieu que notre chant.

C'est aussi, et bien plus encore, « une communication ardente et publique de notre fond de vie ». Dans nos assemblées liturgiques notre chant est pour Dieu. Il est pour chacun de nous, il est pour nous tous ensemble, témoignage d'unanimité dans la foi et l'amour du Seigneur. Le chant a ce rôle marquant de manifester cet anti-individualisme dont nous avons tant de fois dit qu'il était essentiel à la liturgie. Car des « gens qui ont chanté de tout leur cœur et avec joie, aiment ce qu'ils ont chanté, aiment le lieu où ils ont chanté, aiment celui pour qui ils ont chanté, aiment enfin ceux avec qui ils ont chanté¹ ».

C'est à la Messe chantée du dimanche que les membres de la Communauté chrétienne renouvellent le mieux, rajeunissent et éprouvent leur unité.

I. Mgr DUPANLOUP, *Sixième Entretien sur le catéchisme*. Les chants.

La Messe chantée est le lien de la charité. L'Église n'y est jamais trouvée plus fraternelle que lorsqu'elle communie en chantant, au point qu'on a pu dire : « Nous sommes un seul pain, un seul corps, nous qui participons tous au même pain et au même chant¹. » Fussions-nous loin les uns des autres, chrétiens disséminés dans le monde, nous chantons la même chanson, nous avons une langue commune, notre chant.

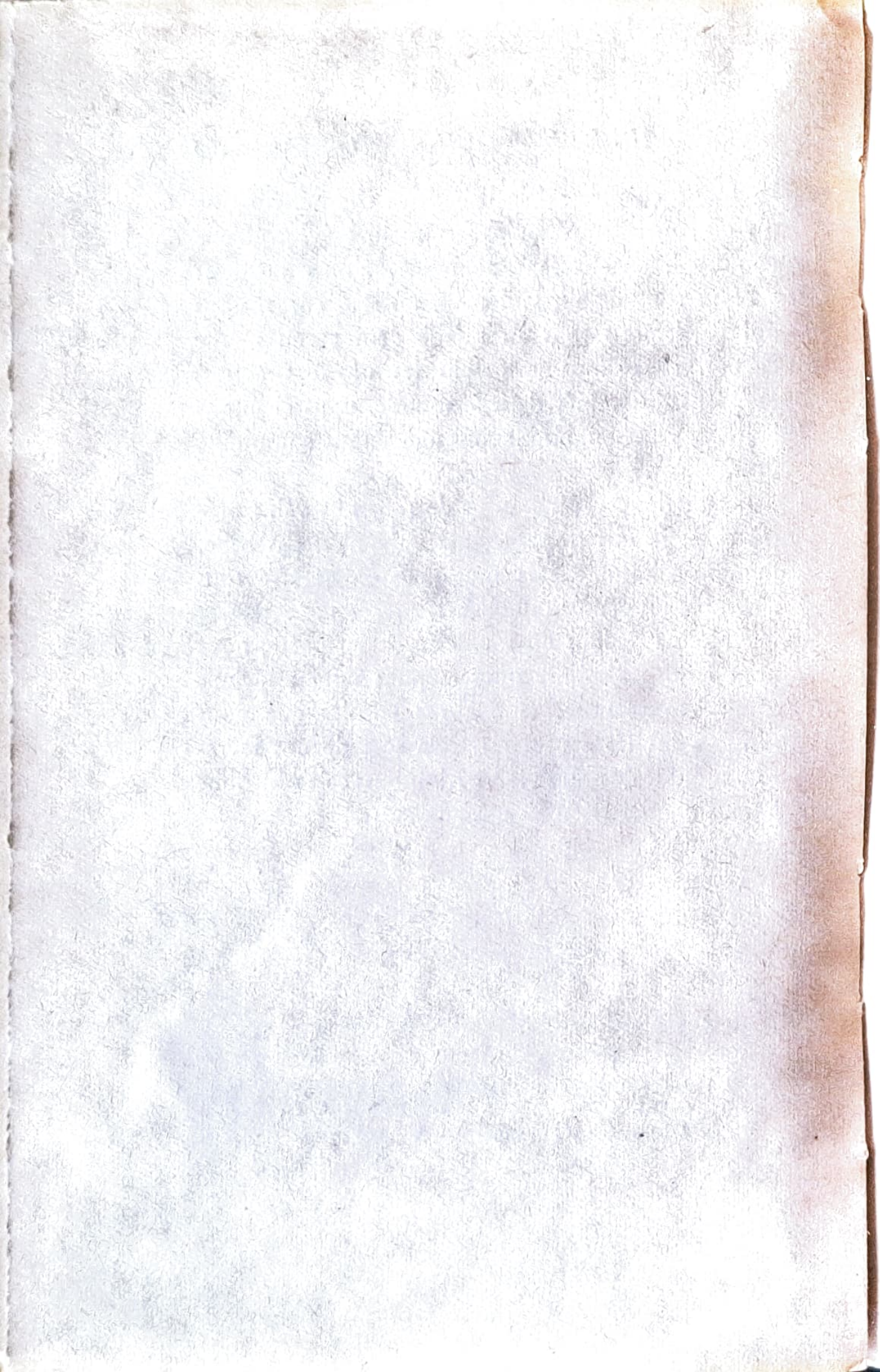
Il faut donc venir à bout de tous nos vains prétextes — je suis trop âgé, ma voix n'est pas belle, j'ignore absolument la musique² — et être tous ensemble un peuple qui chante.

« Nous exhalons un souffle, écrit un poète, nous nous faisons résonner nous-mêmes; nous associons musicalement notre âme à ces paroles que nous sommes invités à proférer, cela sort de nos lèvres tout mouillé de notre vie³. » Ajoutons : cela contribue à nous donner Dieu les uns aux autres.

1. J. PERRODON, *Notre Beau Chant grégorien*, p. 222.

2. Cf. saint Jean Chrysostome. Homélie sur le Ps. 41.

3. Paul CLAUDEL, *Un poète regarde la Croix*.



UN PEUPLE UNANIME

Lorsque saint Luc a voulu décrire la primitive Église, dans les Actes des Apôtres, il a simplement noté ceci: « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme¹ ». Une âme *unanime*, tel était le trait saillant des premières communautés chrétiennes. Le nouveau peuple de Dieu, acquis par le Sang de Jésus-Christ, était *un peuple unanime*.

Les chrétiens d'aujourd'hui sont toujours ce nouveau peuple de Dieu. La note dominante de leurs assemblées liturgiques est-elle l'unanimité, cela, hélas ! est une autre affaire. L'impression que donnent nos Messes dominicales est bien plutôt celle de *la dispersion et de l'individualisme*. A juste titre, on se plaint de la cohue des paroisses, des entrées et des sorties continuelles. Beaucoup sont à la recherche de petites chapelles: là, au moins, on est tranquille pour prier et la Messe n'est pas longue. Les uns ont leur place jalousement gardée, les autres se massent debout près des portes. Celui-ci est assis confortablement; celle-là est à genoux. Une dame marmonne son chapelet; à côté, un monsieur s'ennuie. Quelques-uns ont un livre, mais là encore quelle diversité, depuis le lourd paroissien romain jusqu'aux missels de première communion enlu-

1. Actes, IV, 32.

minés et sentimentaux ! La clochette tinte-t-elle là-bas, tout en haut de l'église ? Des mouvements contradictoires se produisent : les uns s'agenouillent, les autres se lèvent. Le célébrant essaye-t-il d'établir le dialogue avec les fidèles, comme le veut le texte de la Messe ? Un petit nombre seulement lui répond, dans les premiers rangs, et rarement à l'unisson... A quoi bon prolonger ce tableau ? Si vous saviez comme vos prêtres parfois se découragent de voir leurs consignes et leurs appels à l'unité rendus inopérants par l'indifférence, la routine et l'individualisme de tant de chrétiens !

Et pourtant des résultats certains, obtenus dans quelques paroisses où une vraie communauté de prêtres s'efforce d'animer une vraie communauté de fidèles, laissent espérer un renouveau liturgique, dans un avenir plus ou moins proche. Sans doute, les premières communautés chrétiennes ne connaissaient qu'une « liturgie de groupe », où l'unanimité se créait assez spontanément. Nos paroisses modernes ne connaissent — et ne connaîtront guère — qu'une « liturgie de foule » ; d'elles aussi pourtant, il faudra qu'on puisse dire « la multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme ».

Ne suffit-il pas pour cela que les prêtres d'abord, puis les fidèles, reprennent davantage conscience que la *Messe est le Sacrement de l'Unité* ? Autrement dit qu'elle exprime et réalise à la fois l'unité des

chrétiens avec Dieu et entre eux? « Seigneur », disons-nous dans la secrète de la Fête-Dieu, « dans votre bienveillance, accordez à votre Église les dons de l'unité et de la paix, qui sont signifiés mystiquement dans ces offrandes ». La Messe est *source d'unité* et *signe d'unité*. Insistons quelques instants sur ce double aspect, intérieur et extérieur, de notre Messe.

La Messe est source d'unité. Pour le comprendre, il faut se souvenir qu'elle représente le Sacrifice de Jésus, Sa Passion et Sa Résurrection. Remarquons bien le mot: *représente*, c'est-à-dire *rend présent*, *présente à nouveau*. Ce n'est pas un autre Sacrifice, c'est le même qui est là, réellement présent, sous le signe de notre offrande.

La Messe ne peut donc avoir d'autre but que le but même de la Rédemption. On parle peu, malheureusement, dans l'enseignement chrétien, du but de la Rédemption. On s'attache surtout à son mode, au *comment* beaucoup plus qu'au *pourquoi*. Ou bien, si on le fait, c'est de façon négative: le Sacrifice du Christ, dit-on, nous libère du péché, expie nos fautes, nous rachète. C'est un peu, en somme, comme si nous définissions la santé par l'absence de maladies. En réalité, le but dernier et positif de la Rédemption, c'est le rassemblement des sauvés dans le Corps du Christ et, ainsi, en Dieu. *Le but de la glorieuse Passion, c'est l'unité: « Dieu tout en tous¹. »*

1. I Cor., xv, 28.

Il serait intéressant de montrer, à l'aide d'exemples concrets et quotidiens, que le péché a mis notre condition humaine sous le signe de *l'extériorité*. Extériorité de l'homme et de la nature, des hommes les uns avec les autres, de l'homme et de la femme, des enfants avec leur mère, extériorité suprême de l'homme avec Dieu. Comme l'enfant prodigue, nous sommes tous partis « pour un pays lointain¹ ». Nous sommes loin les uns des autres, même de ceux que nous appelons nos proches, loin de Dieu, et, même, en un sens, loin de notre propre cœur.

Jésus nous libère, précisément, de cette solitude. Il est venu nous chercher et nous rassembler, pour nous conduire ensemble vers le Père. Selon la prophétie inconsciente de Caïphe, Il est mort « pour sa nation » et non pas seulement pour sa nation, mais aussi « afin d'amener à l'unité les enfants de Dieu dispersés² ». Saint Paul écrit aux chrétiens d'Éphèse : « Voici qu'à présent, dans le Christ Jésus, vous qui jadis étiez loin, vous avez été rendus proches par le Sang du Christ³. »

Chaque fois donc que nous participons à la Messe, la Rédemption porte ses fruits : nous entrons en communion avec Dieu et les uns avec les autres ; nous devenons intérieurs à Dieu et intérieurs les

1. *Luc*, xv, 13.

2. *Jean*, xi, 52.

3. *Éph.*, ii, 13.

uns aux autres. La Prière de Jésus, prononcée justement après la première Eucharistie, trouve là son exaucement parfait. « Qu'ils soient un comme nous... comme Toi, Père, tu es en Moi, et Moi en Toi, qu'ils soient en nous eux aussi... Moi en eux et Toi en Moi, afin qu'ils soient parfaitement un¹. »

La Messe doit exprimer ce qu'elle réalise: si elle est source d'unité, elle doit donc être aussi *signe d'unité*. La liturgie de nos assemblées chrétiennes doit traduire *extérieurement* l'unité qu'elle engendre intérieurement dans les cœurs. Cette unanimité du peuple à la Messe s'exprime, me semble-t-il, de trois manières: à la fois par la présence, le geste et la parole.

Par la présence: Il faut (c'est canoniquement exigé depuis le IX^e siècle) au moins un assistant pour qu'un prêtre puisse célébrer la messe. Du point de vue de la Foi, cet unique assistant est nécessaire et suffisant pour que la messe atteigne son but d'unité: même dans ce cas, ce n'est pas une *messe privée*, comme on dit souvent *ma messe*, mais une *messe communautaire*: le Sacrifice de l'Église offert par toute l'Église et pour toute l'Église. Il n'en reste pas moins vrai, que plus l'assistance sera nombreuse et surtout groupée, et mieux,

1. Jean, XVII, 11, 21, 23. Cf. supra les deux chapitres intitulés : « Communion au Christ » et « Communion à nos frères ».

extérieurement, l'unité du peuple chrétien sera exprimée: « un seul Pain et un seul Corps ». Une assistance *groupée*: il faut insister sur ce point. C'est le groupement qui crée l'unanimité. Une foule dans un wagon de métro n'est pas une assemblée; ceux qui s'entassent ainsi ne sont pas, au sens fort du mot, *réunis*. Le texte de la Messe désigne les fidèles par le terme de « Circumstantes », c'est-à-dire: « ceux qui se tiennent debout autour de l'autel ». Il ne s'agit donc pas de rester au fond de l'église, ni de s'éparpiller en rangs clairsemés dans la nef: les fidèles doivent occuper les premiers rangs et se placer les uns près des autres. Ce qui suppose qu'on arrive à l'heure, qu'on ne parte pas avant la fin et qu'on renonce à ses aises et à son individualisme. Jadis, des diacres ou des « portiers » veillaient au placement des fidèles. Dans notre paroisse de Saint-Séverin, chaque dimanche, à la Messe solennelle un prêtre fait l'accueil des fidèles et les place: ne serait-il pas possible de remettre ainsi en valeur une fonction primitive qui s'avère toujours nécessaire?

Une fois rassemblé et groupé, le peuple chrétien doit être *unanime dans ses gestes*. Nous verrons une autre fois la signification de la position debout, de la position assise et de l'agenouillement. Ce qu'il faut seulement souligner aujourd'hui, c'est que ces mouvements doivent être faits *par tous et en même*



Première Communion : la Procession du Pain béni.

temps. Rien ne peut donner mieux l'impression d'unité qu'une assemblée qui se lève, s'assoie, s'agenouille ensemble. Sans doute, il peut y avoir des exceptions, en raison de l'âge ou de la santé. Mais elles doivent justement rester des exceptions. Sous un certain aspect la prière publique a un caractère pénitentiel qu'on doit accepter de bon gré: c'est un premier effort de charité et de communion.

L'unanimité doit, enfin, s'exprimer dans les *paroles*. Dans les paroles chantées autant que possible, puisque, comme nous l'avons dit, le peuple de la Messe est un « peuple qui chante ». Le *chant* est créateur d'unité. Selon le beau mot de l'évêque saint Ignace d'Antioche, martyrisé au début du second siècle: « Unis à l'évêque comme les cordes à la lyre... du parfait accord de vos sentiments et de votre charité, s'élève vers Jésus-Christ un concert de louanges. Que chacun de vous entre dans ce chœur: alors dans l'harmonie de la concorde, vous prendrez, par votre unité même, le ton de Dieu, et vous chanterez tous d'une même voix, par les lèvres de Jésus-Christ, les louanges du Père¹ ».

La messe solennelle est la messe normale: ce n'est pas une Messe basse enjolivée. C'est la messe *basse*, au contraire, qui est une *grand'* messe simplifiée. Les nécessités l'ont imposée de plus en plus. Dans ce cas l'unanimité est à rechercher dans le *dialogue*

1. *Éph.*, IV, 2.

avec le célébrant: il faut accepter de répondre au prêtre, tous ensemble et de façon bien réglée.

Même dans les parties silencieuses de la Messe, l'unité peut être maintenue grâce à l'usage récent, et maintenant reçu, des « *missels complets* »: ceux-ci permettent, en effet, de s'unir au célébrant en suivant ensemble ses gestes et ses propres paroles. Les missels particuliers ne sont cependant pas encore la perfection: d'une part, il y a une trop grande diversité de présentation et de traduction (en 1946, on comptait 32 quotidiens et 22 dominicaux!); d'autre part, ils risquent de faire de nos communautés, une collection d'individus qui lisent « leur messe », chacun pour soi, les uns à côté des autres. La parole entendue par tous rassemble davantage que la parole lue par chacun.

Je terminerai par deux *remarques*. Voici la première: si le clergé paroissial nous demande des efforts pour que notre comportement soit unanime, ne manifestons pas de mauvaise humeur. Ne voyons surtout pas dans ces exigences une marque d'autoritarisme, pas même un désir de nouveauté, de bon ordre ou d'esthétique; mais seulement *un souci de mieux exprimer* — au détriment de notre petite tranquillité spirituelle peut-être — *l'unité et la charité* du peuple chrétien rassemblé dans le Corps du Christ.

Quant à la seconde, je suis sûr qu'elle n'est pas

propre à la paroisse parisienne de Saint-Séverin. Mais nous pouvons par expérience affirmer que le jour où un incroyant de passage, un chrétien séparé de notre communion, ou même les fidèles tièdes venus par habitude, découvrent brusquement une vraie Communauté chrétienne, unanime dans ses gestes, ses paroles et sa Foi, qui n'a « qu'un cœur et qu'une âme », l'impression produite sur eux est si profonde qu'elle les mène souvent jusqu'à *la conversion*. Car il y a entre l'unité des chrétiens et la Foi un lien étroit, selon la propre parole de Jésus : « Père, qu'ils soient un, afin que le monde reconnaisse que c'est bien Toi qui m'as envoyé¹. »

1. *Jean*, xvii, 21.

LA MESSE DES ABSENTS

Le proverbe veut que les absents aient toujours tort. Et c'est sans doute pour que leurs intérêts ne soient pas sacrifiés que le sens commun conseille de ne pas les mettre en cause ou d'éviter au moins d'en dire du mal. Ils ont pourtant droit, s'ils ont manqué par exemple une réunion de famille, un voyage ou un spectacle, à l'expression de nos regrets et à l'assurance de notre meilleur souvenir. D'après le degré et l'intensité de notre amitié et de notre sympathie, ils seront à même d'apprécier la valeur de nos dires.

Or, à la Messe, à ce Repas, à cette réunion de famille où nous déplorons tant d'absences, à la Messe, où ce n'est plus simple affaire de sentiment ou de convenance, les absents ne sont pas oubliés, ni frustrés de leurs intérêts dans l'ordre de l'économie du salut. Ce n'est donc pas par goût du paradoxe que ce chapitre est consacré à cette *présence d'absence*. Nous restreindrions singulièrement les dimensions de nos célébrations eucharistiques si nous n'en reconnaissons pas la réalité ou même si nous la limitons aux deux mementos des vivants et des morts. D'ailleurs des indications éparses dans les chapitres précédents nous invitent à envisager sous cet angle la portée universelle de l'Eucharistie. Plus nos esprits

seront ouverts aux perspectives de la Communion des Saints et du Corps Mystique, meilleur sera notre sens de l'Église, et davantage nous nous saurons, nous nous voudrons catholiques à la Messe et dans notre vie.

Nous avons choisi pour titre: la Messe de ceux qui sont absents. Quels sont donc ces chrétiens ou ces non-chrétiens qui ont part à l'Eucharistie d'une manière moins directe, moins visible en tout cas, que les autres, mais qui sont pourtant compris dans le peuple de la Messe? Sans vouloir en dresser une liste exhaustive, je les grouperai en trois catégories. D'abord les chrétiens empêchés de participer eux-mêmes directement à l'Eucharistie. De ceux-ci nous pourrions dire qu'ils sont des absents-présents, par opposition à ceux qui, effectivement présents, ne le sont que par obligation, contrainte sociale ou autre, et à qui la qualification de présents-absents semble bien convenir. Il restera enfin les absents-absents, autrement dit nos frères séparés par le péché, le schisme, l'ignorance.

Si la Messe est véritablement notre action, celle de la Communauté humaine et chrétienne que nous formons, il serait bien étrange qu'en soit exclue une fraction importante de cette communauté, dont la mission est loin d'être de second ordre, je veux dire les souffrants, infirmes, malades et vieillards, tous ces membres de la grande famille qui n'assistent

pas à la Messe, mais qui pourtant y participent. On ne les voit pas, sauf peut-être deux ou trois fois par an, au cours d'une journée qui leur est plus spécialement consacrée. Néanmoins c'est chaque dimanche, c'est chaque jour à chaque Messe qu'ils célèbrent avec nous. Leur mission toute particulière et indispensable est de soutenir de leur prière, de leur offrande notre rédemption en même temps que la leur. Notre rôle à leur égard est la prière fraternelle et une offrande conjointe. Il y en a tant parmi eux qui se jugeraient inutiles, parce que plus ou moins abandonnés, généralement désœuvrés, privés souvent même de marcher, de lire ou d'entendre, avec la cruelle impression qu'ils sont à charge aux autres ! Il y en a tant qui deviennent apathiques, misanthropes ou désespérés ! Avouons, nous, les bien-portants d'aujourd'hui, que nous faisons souvent bien peu pour les aider dans leur épreuve, et que nous les irritons plus ou moins par quelques belles formules sur la nécessité de la patience, l'avantage du bon moral ou la grandeur de la résignation. Mais si eux, les malades savaient, le prix pour eux et pour nous de leur participation à la Messe, tels qu'ils sont, comme ils peuvent ! Faut-il répéter ce que nous avons dit plus haut : qui est mieux capable qu'eux de comprendre et de vivre le dévouement intégral, le don de soi et cette mort mystique que requiert de nous l'offrande, à la Messe ? Quelle oblation que celle de

leur corps que tenaille la douleur, de leur cœur qu'étreint l'affliction ! Et quel rôle actif est finalement le leur, membres souffrants du Corps Mystique, qui dans l'ordre admirable de la Communion des Saints se joignent à chaque Messe à leur famille, à leur paroisse, à l'Église entière ! Pour donner à l'action du Christ son efficacité totale ils bénéficient pour ainsi dire d'un droit de priorité. Leurs souffrances, transformées à la Messe, les purifient et les enrichissent ; elles trouvent leur sens, qui est la ressemblance avec le Crucifié. Ils sont des absents, présents à Dieu et invisiblement unis à nous qui sommes, hélas, si souvent absents à Dieu !

Car pour tant d'hommes, de femmes, de vieillards qui voudraient être présents de corps à la Messe et ne le peuvent pas, — heureux quand la radio leur permet au moins de s'y associer un peu mieux et plus heureux encore quand le Seigneur vient jusqu'à eux par la Communion, — pour tant qui comprennent leur rôle d'absents, combien en revanche ne sont présents que par force, par obligation, pour avoir la Messe ou pour s'y faire remarquer, pour satisfaire à je ne sais quelle tradition ancestrale qui transforme les Rameaux et la Toussaint en fêtes funèbres et Noël en concert spirituel — apéritif avant un réveillon pantagruélique ! Combien de présents contraints par un faire-part de mariage ou d'enterrement ! Combien de baptisés, pratiquant

chaque dimanche, à qui s'applique le mot de Claudel :
« Chacun sait qu'on est là pour attendre que ce soit fini¹ ! »

Ne jugeons pas trop vite cette fraction du peuple de la Messe qui « regarde vaguement le prêtre à l'autel qui trafique on ne sait pas trop quoi² ». Car c'est le plus souvent faute de savoir, faute d'avoir appris et donc d'avoir été enseignés, qu'ils ont l'air absent, que l'acte par excellence du culte chrétien les ennuie ou simplement ne les intéresse pas. Que fait-on, que trouvent-ils pour raviver leur foi ? La Messe n'a plus rien à voir avec leur vie et c'est une pratique qui devient même gênante. Combien ont ainsi perdu la conviction que leur démarche avait un sens ! Peut-être devinent-ils encore confusément que leur présence est un appel ou un rappel à une vie meilleure. On le leur dit parfois, trop souvent sous forme de menaces, d'ordres et de défenses, et leur vie se passera sans qu'ait vraiment été posé pour eux le problème religieux. Quand ils n'auront plus de la Messe que le sentiment d'une corvée hebdomadaire, quand on les verra arriver à l'offertoire, pour partir après la communion, quand, las de ne pas comprendre ou scandalisés par une liturgie bâclée, sans attrait, sans participation des fidèles, agacés par des quêtes multiples, ils n'auront

1. Paul CLAUDEL, *La Messe, là-bas*, p. 48.

2. *Id.*

d'autre ressource que d'attendre la fin comme une délivrance, nous saurons que ces présents absents finiront bien par s'abstenir tout à fait. Pour faire décroître leur nombre il suffira que tous, prêtres et fidèles, restaurent la liturgie dans sa vérité et la vie de la Communauté chrétienne dans sa plénitude, apprennent à ceux qui l'ignorent la vie divine, la vie du Christ en nous. C'est une tâche à laquelle, Dieu merci, les Chrétiens de notre temps ont décidé de ne pas se dérober.

Mais il y aura pourtant toujours des absents, d'irréductibles absents. Quelle place leur attribuer à la Messe? Si la Messe nous unit au Christ, elle nous fait participer à la prière du Christ pour la réunion de tous ceux qui sont encore séparés par le péché, par le schisme et l'ignorance. Nous aurions tôt fait d'avoir à leur égard une mentalité de parvenus. Quel est celui d'entre nous qui a souffert « grand tourment de ce que l'Évangile ne se répand plus, de ce que les hommes, enveloppés dans leur carapace matérielle, ne sont plus perméables au message »¹? Nous ne pouvons, certes, offrir à Dieu leur péché, mais le Corps du Christ qui fut roué de coups, couronné d'épines, crucifié pour leur rédemption et le Sang qui se répandit par les plaies béantes sous la blessure de leurs péchés, de toutes leurs misères, nous les offrons à la Messe. Oublierons-nous qu'à

1. L.-J. LEBRET, *Principes pour l'action*, p. 86.

chaque Messe nous participons à l'action unique et mystérieuse qui mérite le salut de *tous* les hommes? « Nous vous offrons, Seigneur, ce calice pour notre salut et celui du monde entier », pour ces âmes écrasées qui n'ont plus la force de prier et qui étouffent dans leur doute, pour ces adolescents qu'écartent de votre Eucharistie les « épaisses certitudes des sens », pour ces adultes prisonniers de leur orgueil, imperméables à votre miséricorde, pour ces maris ou ces femmes abandonnés qui croient que vous aussi les abandonnez, pour ces affamés et ces assoiffés de vous qui n'ont plus le droit de venir à la Table de famille et qui s'imaginent à tort que vous les maudissez, pour tous ceux que l'épreuve a accablés et rejetés loin de vous, pour nos frères qu'a séparés de nous le schisme ou l'hérésie, pour tous ceux que vous êtes venu sauver alors qu'ils étaient perdus, pour les païens quelles que soient leurs idoles...

Seuls, dans l'univers, nos péchés ne sont pas « présentables ». Mais ce sont tous les hommes de notre temps que le Seigneur veut nous voir associer à son offrande et l'Église le sait, qui chaque année nous le rappelle, précisément le jour où elle commémore la Passion de Jésus, le vendredi saint.

Si nous l'avons compris, de combien il s'en faut que la plus cachée de nos Messes dites basses soit une Messe privée dont seuls seraient bénéficiaires

le prêtre et son servant, le vivant ou le défunt particulièrement cité à l'un des deux mementos ! Combien d'absents connus et inconnus contribuent à faire, au contraire, de chacune de nos Messes un acte public, un acte pour tout le peuple de Dieu, pour toute la Communauté d'amour dont le Christ, Notre Seigneur, est le Chef, le Rassembleur !

Qu'à la Messe donc notre intelligence, notre cœur, notre volonté soient à la mesure de ce monde pour le comprendre, l'aimer, le soulever de toute notre prière unie à la prière du Christ, l'Éternel Présent, l'Éternel Agissant. L'action la plus essentielle, la plus universelle, l'action suprême, c'est la Messe.

L'EUCCHARISTIE APRÈS LA MESSE

La Messe est donc *une action*. Une action du Christ et de son corps, l'Église. La Messe, c'est s'offrir, personnellement et tous ensemble, avec le Christ.

Mais cette action terminée, *l'Eucharistie demeure*. Et c'est pour le rappeler à notre foi et à notre amour, que l'Église veut qu'on allume, près du tabernacle où sont réservées les hosties consacrées, la flamme d'une veilleuse.

Il y a donc une Eucharistie après la Messe. Sur ce point, notre dévotion actuelle diffère assez de celle des origines chrétiennes, et il est nécessaire d'expliquer les causes de cette évolution. Nous en dégagerons alors des conclusions pratiques pour le culte de la Présence réelle.

Les chrétiens d'aujourd'hui voient avant tout, dans l'Eucharistie, une présence, *la présence personnelle de Jésus*. Sans doute, nous communions, et même de plus en plus; sans doute, nous savons que l'Eucharistie est le « Pain de Vie », dont il faut se nourrir afin d'aimer comme le Christ. Il n'en reste pas moins vrai que notre piété eucharistique, jusque dans la Communion, est orientée vers la Présence d'une Personne, et donc vers l'intimité et l'adoration.

C'est une *idée de présence* que nous inculquons aux

enfants. Tout jeunes, ils apprennent que « l'Hostie c'est Jésus », que « Jésus est dans le tabernacle ». A la Messe des catéchismes, des commentaires peu exigeants leur répètent, chaque dimanche, après la Consécration, que « Jésus est descendu sur l'autel », qu'« il est dans le Calice », que « c'est Noël qui recommence. » Je ne dis pas que toutes ces façons de parler sont fausses; je dis qu'elles sont dangereuses par leur brutalité même. Simplistes à l'excès, elles amèneront peut-être l'enfant à faire une réflexion de ce genre, entendue un jour après l'élévation : « Dis, maman, tu l'as vu, toi, Jésus? Moi, je ne l'ai pas vu! » Elles risquent en tout cas de faire naître bientôt des objections, ou d'encourager un culte trop sentimental de l'Eucharistie.

Attentive surtout à la Présence personnelle de Jésus, notre dévotion est soucieuse, en effet, *d'intimité et d'adoration*.

C'est *l'intimité* que nous cherchons dans la Communion, et qui fait qu'une fois l'Hostie reçue, nous délaissions l'achèvement liturgique et communautaire de la Messe. C'est *l'intimité* encore que nous voulons dans nos « visites au Saint Sacrement » : rencontrer Jésus, être auprès de Lui et goûter Sa Présence.

Quant à la primauté de *l'adoration*, je n'en veux pour preuve que le silence qui se crée brusquement, dans nos paroisses, à la Consécration, l'habitude,

aussi, de chanter, immédiatement après, des chants de vénération: l' « O Salutaris », l' « Adoro te », alors que c'est le moment d'offrir. La popularité enfin — au moins près des anciennes générations — des « Saluts du Saint Sacrement ». Je n'oserais pas dire que quelques-uns les préfèrent à la Messe; et pourtant, la pratique abusive et non encore défunte des messes devant le Saint Sacrement exposé, ou le fait de trouver la messe énumérée, chez d'excellents auteurs spirituels, parmi les différents moyens d'honorer l'Eucharistie (*sic*), laissent rêveur!...

Qu'on me comprenne bien: encore une fois, je ne fais pas le procès de notre culte actuel pour l'Eucharistie après la Messe; j'essaie seulement d'en saisir les traits dominants.

Si maintenant on rapproche ces traits dominants de ceux qui caractérisaient le culte eucharistique de l'*Église primitive*, la différence est aveuglante. La *foi*, certes, n'a pas changé: les premiers chrétiens, selon le mot de saint Paul, « discernaient le Corps du Seigneur ». Ils savaient comme nous, que s'ils mangeaient le pain et buvaient la coupe du Seigneur indignement, ils se rendaient coupables « à l'égard du Corps et du Sang du Seigneur »¹. Mais leur *dévotion*, c'est-à-dire leur culte et les pratiques qui l'exprimaient, était bâtie sur *le repas et le sacrifice*, attentive surtout au *signe* du pain et du vin, et à la

1. I Cor., XI, 27-28.

définition donnée par le Seigneur Lui-même :
« Prenez, mangez et buvez. »

Pour autant que nous puissions le savoir, il n'y avait pas alors de culte *public* de l'Eucharistie après la Messe. Les chrétiens l'emportaient seulement dans leurs maisons, afin de s'en nourrir pendant la semaine et de vivre ainsi dans l'unité. Saint Basile, au IV^e siècle, témoigne encore de cette façon de faire.

Ce qui dominait donc, c'était moins la pensée de la Présence personnelle du Sauveur, que celle de la nourriture; moins l'adoration et la recherche de l'intimité, que la manducation. Les déviations même de la piété populaire à cette époque (il y en a eu à toutes les époques), sont bien révélatrices : certains fidèles utilisaient l'Eucharistie pour se garder des dangers du voyage et de la guerre, pour conjurer un fléau ou retrouver la santé : c'était là, on le voit, traiter l'Eucharistie comme une « chose sainte », beaucoup plus que comme une « Personne ».

Pourquoi donc avons-nous changé d'attitude ?
Comment est-on passé de cette dévotion eucharistique primitive à la nôtre ?

Pour deux raisons, semble-t-il : d'une part, la raréfaction de la Communion; d'autre part, les négations de la Présence réelle.

Ce n'est pas seulement un manque de Foi ou de ferveur qui a entraîné assez vite la *raréfaction* de la

Communion, mais aussi une véritable crainte de l'Eucharistie. Très tôt, l'Église avait dû défendre et souligner la divinité de Jésus, mise en question par l'hérésie. Le caractère divin de l'Eucharistie s'en était trouvé accentué du même coup, et les fidèles n'osaient plus s'en nourrir. La privation du Pain de Vie engendra et développa une dévotion compensatrice: « Le désir de voir l'Hostie. » C'était une toute autre orientation. Jusque-là, on s'attachait surtout au « signe » extérieur et au mouvement spirituel du Sacrifice qui « montait » vers le Seigneur. Désormais, le signe se stylise et s'efface: on ne communie plus que rarement, à genoux, sous une seule espèce, avec des hosties de pain azyme, rondes et plates; l'offrande des oblats est remplacée par une offrande d'argent; et, c'est sur la Présence réelle, sur la Personne de Jésus, qui « descend sur l'autel », que se concentre l'attention. Les deux élévations, introduites successivement dans la Messe, deviennent son point culminant et sont même bientôt prolongées, après la Messe, par des « expositions » et des « processions » du Saint Sacrement. C'est alors qu'apparaît le tabernacle placé sur l'autel et qu'on prend l'habitude de visiter le Saint Sacrement. A la manducation et à l'offrande du Corps du Christ s'est substituée, plus ou moins, l'adoration. Désormais, les fidèles ne sont plus que des spectateurs passifs et individuels qui « assistent » à la Messe. Celle-ci est

devenue l'affaire du célébrant, qui multiplie les marques de respect à l'égard de l'Eucharistie: génuflexions nombreuses, doigts joints après avoir touché l'Hostie, ablutions, purification des vases sacrés, protestations répétées de son indignité.

Les négations de la Présence réelle, déjà au Moyen Age, puis surtout à la Réforme protestante, durcirent encore cette attitude spirituelle, qui passa alors du plan de la dévotion pratique à celui de la réflexion. Celle-ci devait aboutir au texte si net du Concile de Trente: « Dans l'Eucharistie, se trouve vraiment, réellement, en substance, le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec son âme et sa Divinité. Bref, le Christ tout entier. »

De tout ceci, nous pouvons dégager, je pense, en terminant, des *conclusions pratiques* pour l'attitude qu'il faut avoir à l'égard de l'Eucharistie après la Messe.

L'orientation nouvelle de la dévotion et de la pensée chrétienne est un *approfondissement* et un enrichissement du mystère eucharistique. Vouloir revenir à l'attitude de l'Eglise primitive serait d'une part *une erreur*, car « un usage ancien ne doit pas être considéré, à raison de son seul parfum d'antiquité, comme plus convenable et meilleur¹ » et aussi *un détriment*, car le culte de la Présence réelle pour elle-même a « contribué d'une manière éton-

1. Encyclique « Mediator Dei » sur la liturgie (1947).

nante à la Foi et à la vie surnaturelle de l'Église militante; par cette manière de faire, elle répond en quelque sorte à l'Église triomphante qui élève continuellement son hymne de louange à Dieu et à l'Agneau qui fut immolé¹. » Pour mon compte personnel, j'ai toujours admiré, dans ma paroisse d'enfance, ces hommes et ces femmes qui, au soir d'une journée de tracas et d'affaires, prenaient sur leur temps de repos pour venir se recueillir dix minutes, parfois une demi-heure, près du Saint Sacrement. N'était-ce pas pour eux une certaine façon de communier?

Il faut cependant *se garder de toute déviation*. La présence réelle n'est pas le but de l'Eucharistie: elle n'existe que pour la réalité du Sacrifice du Christ et du nôtre, pour l'action (ou la passion) donc, et non pour la consolation. Elle n'est pas là pour alimenter une dévotion privée et individuelle, mais pour nous rassembler dans l'unité. Elle n'est pas enfin la seule Présence réelle: L'Évangile, en effet, nous parle surtout de la Présence Créatrice du « Dieu et Père qui agit en tous et se trouve en tous², » de la Présence de Grâce dans la Communauté: « Là, où deux ou trois d'entre vous sont rassemblés à cause de Moi, Je suis au milieu d'eux³ » et de la

1. Encyclique « Mediator Dei » sur la liturgie (1947).

2. Éph., IV, 6.

3. Math., XVIII, 20.

Présence de Grâce en chaque chrétien: « Le Christ, dit saint Paul, habite en vos cœurs par la Foi¹ », de sa Présence aussi dans tous les petits et les déshérités: les pauvres, les malades, les prisonniers².

Ces déviations possibles — et bien d'autres encore — seront évitées si on prend soin de garder *la hiérarchie des valeurs*, c'est-à-dire la transcendance de l'aspect sacrificiel et de l'aspect communautaire de l'Eucharistie, le culte de la Présence réelle pour elle-même n'étant, en quelque sorte, qu'une dévotion latérale, si on prend soin, ensuite, de *rattacher cette dévotion à la Messe*: puisque l'action sacrificielle est une célébration rapide, nous ne pouvons nous attarder à une longue contemplation des mystères accomplis, il est donc naturel que nous venions plus à loisir, par la visite du Saint Sacrement, affirmer devant le Corps du Christ livré pour nous, nos dispositions de mort au péché et notre volonté de passer, avec Lui et par Lui, dans la Communion de vie avec le Père; si on observe enfin, à l'égard du Mystère de la présence réelle, *la discrétion* que la Foi impose à notre imagination et à nos sentiments. Sans vouloir exposer ici les approches de ce mystère, — il y faudrait trop de temps, — je citerai seulement ces lignes d'un théologien: « Ce mode sacramentel de Présence entraîne comme conséquence l'impossi-

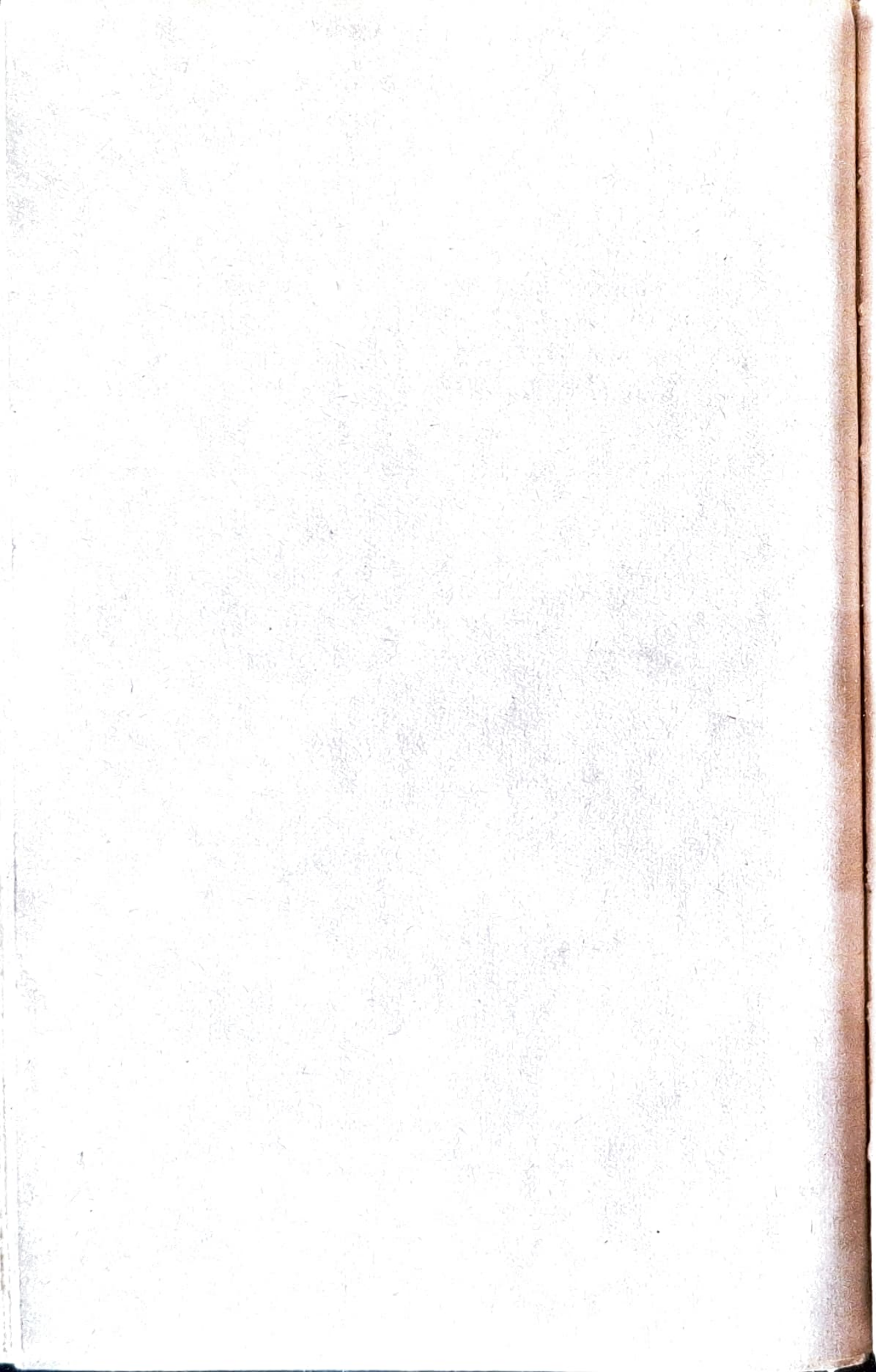
1. *Eph.*, III, 17.

2. *Math.*, XXV, 35-45.



Les chrétiens autour de l'autel.

bilité d'un contact matériel du Corps et des sens du Christ avec le milieu ambiant. Mais le fait que l'Hostie ne voit pas et n'entend pas, qu'elle ne bouge pas d'elle-même et qu'elle ne parle pas (ne trouble pas notre Foi)... car, le Christ sait (intellectuellement) le culte que nous rendons à sa Présence comme Il connaît nos prières et nos désirs. »



DONEC VENIAT OU LA MESSE ET LE TEMPS

C'est sans doute le développement prodigieux des études historiques depuis le siècle dernier, qui aura contribué à reconnaître le christianisme comme étant essentiellement une Histoire et une religion de l'Histoire. Le Père Laberthonnière le notait dans un livre étonnamment suggestif intitulé *Réalisme chrétien et idéalisme grec*. A l'encontre de la conception hellénique d'un temps cyclique scandé au rythme lassant des incessants retours, conception qui ressemble encore à ce que nous avons mieux appris depuis sur les religions hindoues, le christianisme, qui est né dans le monde sémitique, se prononce pour une histoire originale, figurée par une ligne droite qui a un commencement et se dirige avec décision vers une fin. Entre ce commencement et cette fin, existe en outre un point qui en marque le centre et détermine tout le reste. L'originalité fondamentale du christianisme réside dans l'affirmation de foi qui reconnaît dans les faits divers de la naissance, de la mort, et de la résurrection de Jésus, le centre de l'Histoire. Tout ce qui précède cet avènement du Fils de Dieu dans la chair, le désire et le prépare; tout ce qui le suit en découle et l'amplifie jusqu'à la consommation de toutes choses en Lui à la fin des temps.

C'est dire le sens exact de l'espérance chrétienne et il importait de le préciser au début de ce chapitre sur la Messe comme attente du Retour du Christ. *Donec veniat*. « Toutes les fois, dit saint Paul, que vous mangez ce pain et buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, *mortem Domini annuntiabitis donec veniat*, jusqu'à ce qu'il revienne. » Car Il est déjà venu. L'espérance chrétienne n'a de portée que par l'assurance de foi fondée sur l'événement unique qui a eu lieu. Notre attente serait vaine et vaine notre espérance si elle n'était fondée sur le mystère d'Incarnation et de Salut du Fils de Dieu, né sous Auguste, mort sous Ponce Pilate. L'espérance chrétienne est fondamentalement différente du messianisme juif pour lequel tout est encore dans l'avenir. Elle ne repose pas sur une promesse pour le futur, mais sur sa réalisation survenue dans le passé.

Il est vrai que l'importance accordée à cet événement ou moment de l'Incarnation partage d'une certaine façon catholiques et protestants. Pour ceux-ci, la période de la vie du Christ et du ministère des apôtres revêt une importance exceptionnelle et quasi exclusive. Cristallisée dans le vœu mystique d'un Kierkegaard, leur attitude reviendrait à opérer en quelque sorte une abstraction du temps présent pour réaliser la « contemporanéité » avec Jésus. C'est ce qui s'exprime chez l'ensemble de nos frères protestants par leur attachement jaloux aux

saintes Écritures et spécialement au Nouveau Testament comme à l'expression de ce moment privilégié. Pour nous autres catholiques, tous les moments de la vie de l'Église sont privilégiés et la présence du Christ vivant parmi nous, par son Esprit, dans les saints et les différents ministères de la communauté chrétienne, nous dispense en quelque sorte de ce déracinement pour nous transplanter au temps de Jésus. Néanmoins ce n'est point minimiser l'excellence de ce temps unique qui est bien pour nous comme pour tout chrétien l'objet essentiel de notre foi et par là même, disions-nous, le fondement de notre espérance.

Car ce qui est accompli n'est encore que commencé. L'avènement du Christ dans la chair ouvre la période bienheureuse de la plénitude des temps. Mais cette période est seulement ouverte et nous attendons sa consommation dans la Gloire. Nous sommes déjà dans l'ère dite eschatologique, inaugurée par la résurrection du Christ, mais pour notre propre compte, nous n'en avons encore perçu que les arrhes. Le professeur Cullmann, dans son ouvrage sur le *Christ et le Temps*, fait à ce sujet, la comparaison suivante: la grande bataille est gagnée, la victoire est assurée, mais la guerre n'est pas terminée. Nous attendons encore le *Victory Day*. Nous sommes encore en état d'alerte et nous luttons pour l'installation définitive du Royaume dans la Paix.

C'est cela que nous vivons principalement à la Messe. Entre ce qui est accompli et ce qui n'est encore qu'annoncé, la Messe opère un va-et-vient incessant. *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat*. En fait la Messe n'est pas seulement une attente, elle s'étend à la mesure de l'Histoire tout entière et se conforme à chacune de ses périodes. Car nos désirs d'attente ne sont pas évasion de gens blasés. Ils ont pour origine une prise de conscience et une récapitulation de l'univers entier à travers le Temps. Avant d'être une vigile d'attente, la Messe est une veillée du souvenir ; *Unde et memores*, porte encore le canon romain. Et les formulaires de célébrations antiques rapportent que le président de l'assemblée, à la fraction du pain, devait remercier tout le temps qu'il le pouvait, pour toutes les œuvres de Dieu depuis la Création. La Messe est donc une récapitulation de toute l'Histoire, celle du salut principalement et de la vie du Christ éminemment, dans l'action de grâces. Tout est bon, Seigneur, depuis que tu l'as mené à l'existence, et depuis que ton Fils est mort pour nous, nous savons que tout est grâce. C'est pourquoi unis à tous nos frères dans la Foi, vivants et morts, mais aussi à tous ceux qui jouissent de ta bonté, nous te remercions de tous tes bienfaits. A l'offertoire de l'hostie, le prêtre spécifie qu'elle est présentée au nom de tous ceux qui se trouvent autour de lui et de tous les chrétiens vivants

et morts. Mais quand il élève le calice, la perspective s'élargit davantage encore et c'est tout le genre humain qui est pris en charge: *Pro nostra et totius mundi salute cum odore suavitatis ascendat*. Le Père Teilhard de Chardin intitule une évocation admirable et inédite: *La Messe sur le monde*. Toute Messe est célébrée sur le monde. Toute Messe est un rassemblement, à la plus haute de ses cimes, de la Création, et, au plus creux aussi de sa peine, la Messe est un point d'aboutissement, au travers de l'évolution universelle, des générations humaines. Car le mystère de l'Histoire est un mystère d'enfantement. Saint Paul l'a exprimé, pour la nature matérielle, dans un passage célèbre de l'épître aux Romains: la nature entière se trouve, dit-il, dans les douleurs de l'enfantement, jusqu'à sa pleine libération dans la gloire avec les enfants de Dieu. Combien cela n'est-il pas encore valable pour l'Église, corps mystique du Christ, qui souffre les douleurs de l'enfantement jusqu'à son Retour! Il en est d'elle aussi comme de cette femme de l'Apocalypse qui s'est enfuie au Désert avec son enfant, et déjà de cette autre Femme dont parle le Seigneur dans le discours après la Cène et dont la joie est parfaite quand elle a mis un enfant au monde.

A chacune des cènes que nous célébrons, la joie d'un enfant nouveau-né, Prince de la Paix, nous est annoncée. Car le Retour du Christ n'est pas

seulement un but, c'est aussi en quelque sorte un résultat. Le Christ qui revient n'est certes pas une de nos acquisitions ni son royaume une conquête et encore moins une œuvre de nos mains. A son dernier comme à son premier avènement, le Christ est le don gratuit de Dieu et son royaume représenté par la Jérusalem céleste vient d'en haut. Cependant le Retour du Christ est aussi la réponse de Dieu à tous ces désirs véhéments qu'il suscite en nous pour la Justice. Le Retour du Christ est la réponse d'en haut à l'appel des opprimés d'ici-bas, de ceux du ciel aussi: « *Jusques à quand, Seigneur, crient les martyrs de l'Apocalypse, *jusques à quand* laisserez-vous notre sang invengé ?* » Le Retour du Christ est une réponse à l'appel des humbles. Car ce jour-là les pauvres jugeront de l'Histoire; c'est le sens profond de la scène du Jugement dernier figurée dans Matthieu, au chap. xxv.

Or la Messe, rassemblement des pauvres de Dieu, de ceux que dans l'Ancien Testament on appelait les « *anawîm* » et auxquels est adressée la première des Béatitudes, comme l'Eucharistie a été instituée pour leur rassasiement mystique, la Messe, rassemblement des pauvres de Yahvé, autour d'un dernier morceau de pain et d'un peu de vin, est cette supplication intense et ininterrompue vers Dieu pour que son jugement éclate.

Jusqu'alors, jusqu'à ce que justice soit faite, il est

bon pour nous que le Christ, mystiquement présent parmi nous, soit encore attendu. Il y en a qui souffrent, il y en a qui désespèrent; jusqu'alors, avec et pour eux, c'est la mort de Jésus que nous annonçons comme une nouvelle de toutes les heures. « *Le Christ est en agonie*, dit Pascal, *jusqu'à la fin du monde* » et nous tous avec lui.

Cependant nous ne saurions succomber sous le poids de la tentation et cette terrible épreuve d'un Dieu dont le dessein mystérieux se soumet aux vicissitudes de l'Histoire, ne saurait nous abattre. Plus et mieux encore qu'une mise en demeure de Dieu pour que son jugement éclate, la Messe est déjà en vérité une réalisation de son Royaume. La Messe est souvenir, avons-nous dit, elle est attente. La Messe est aussi anticipation effective. Entre le Christ qui est venu et le Christ qui reviendra, elle est le Christ qui vient. Ainsi à la Messe nous avons triomphé du Temps. C'est une chose particulièrement sensible (si seulement c'était une réalité de cet ordre), dans certaines liturgies orientales, (je pense à tel office russe), jugées interminables d'après notre estimation d'Occidentaux affairés. Les fidèles de ces Églises nous expliquent que la liturgie ne tient plus compte du temps, et que sa célébration se fait en dehors de ses cadres. Le chrétien qui a franchi le seuil de la sainte demeure a déposé tous les soucis de la vie d'ici-bas pour se trouver

en compagnie des habitants de la Cité céleste et prendre part à leur louange incessante. « *Oi ta Xeroubim mustikos eikonizontes* » chante le processional de la Messe byzantine. « *Nous qui mystiquement représentons les Chérubins et chantons à la vivifiante Trinité l'hymne trois fois sainte, déposons toute sollicitude humaine afin de recevoir le Roi de l'univers, escorté invisiblement par les armées angéliques. Alleluia!* »

Pour nous garder cependant de toute illusion en ce domaine, rappelons qu'il est ici-bas une condition, une seule il est vrai, mais qui est déjà effectivement celle du monde à venir: c'est d'aimer. Unique expérience de Dieu ici-bas, l'Amour est aussi la constante éternelle de son royaume. Si l'Eucharistie est mystère de Foi et, comme nous venons de le voir, d'attente dans l'Espérance, nous savons qu'elle est aussi le foyer toujours vivant et vivifiant de notre Charité. Ce sera, notre dernier propos sur la Messe telle que notre équipe de Saint-Séverin a essayé de la présenter. La Foi passera dans la vision et l'Espérance sera comblée dans l'avènement du Fils de Dieu; seule la Charité demeure. Or cette constante éternelle du Royaume de Dieu est déjà le milieu naturel où nous devons baigner à la Messe. A chaque fois que nous nous réunissons pour le Repas du Seigneur, nous devons croire en sa Présence et désirer son Retour, nous devons aussi et

surtout nouer entre nous les liens de l'Amour. Car notre Foi n'a pas d'autre objet que l'Amour de Dieu manifesté et notre Espérance ne sera comblée que lorsque tout ici-bas sera résolu dans l'Aimer. « *Présentement, Foi, Espérance et Charité demeurent toutes trois ; mais la plus grande des trois (celle qui ne passera pas), c'est la Charité.* »

TABLE DES MATIÈRES

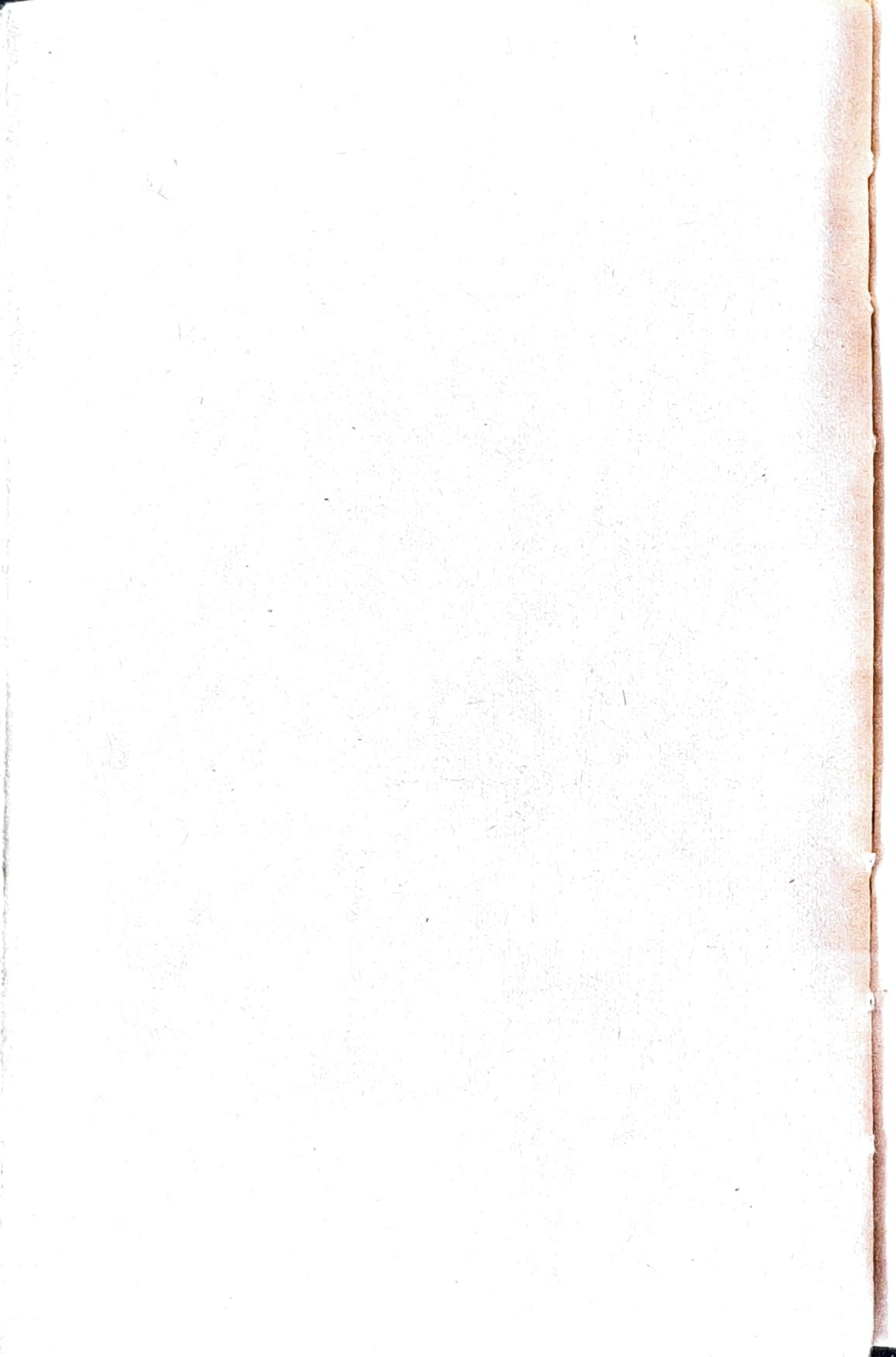
Introduction	7
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Qu'est-ce que la Messe?	17
Le Festin de la Parole	23
L'Offrande personnelle	31
L'Offrande communautaire	39
L'Offrande du Christ, le Christ offert.	47
L'Offrande du Christ, le Christ qui offre	55
Communion au Christ.	65
La Messe, communion à nos frères	73
L'Action de Grâces	81
Vivre notre Messe.	87
Ite Missa est	95

DEUXIÈME PARTIE

Liturgie de la Pénitence	107
Les Amen de la Messe	115
Faut-il supprimer la quête?	125
Les Signes sacrés	135
Le Cierge de la Messe	143
Un Peuple en marche	153
Un Peuple qui chante	163
Un Peuple unanime	171
La Messe des Absents	181
L'Eucharistie après la Messe	189
Donec Veniat, ou la Messe et le Temps	199



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES SAINT-AUGUSTIN
A BRUGES (BELGIQUE), LE 21 MARS 1955
POUR LE COMPTE
DES ÉDITIONS DESCLÉE DE BROUWER.

DÉPÔT LÉGAL, 1^{er} TRIMESTRE 1955
N^o D'ÉDITION 23306